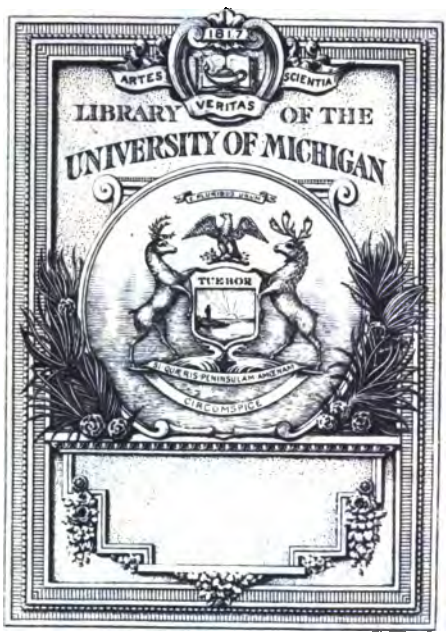
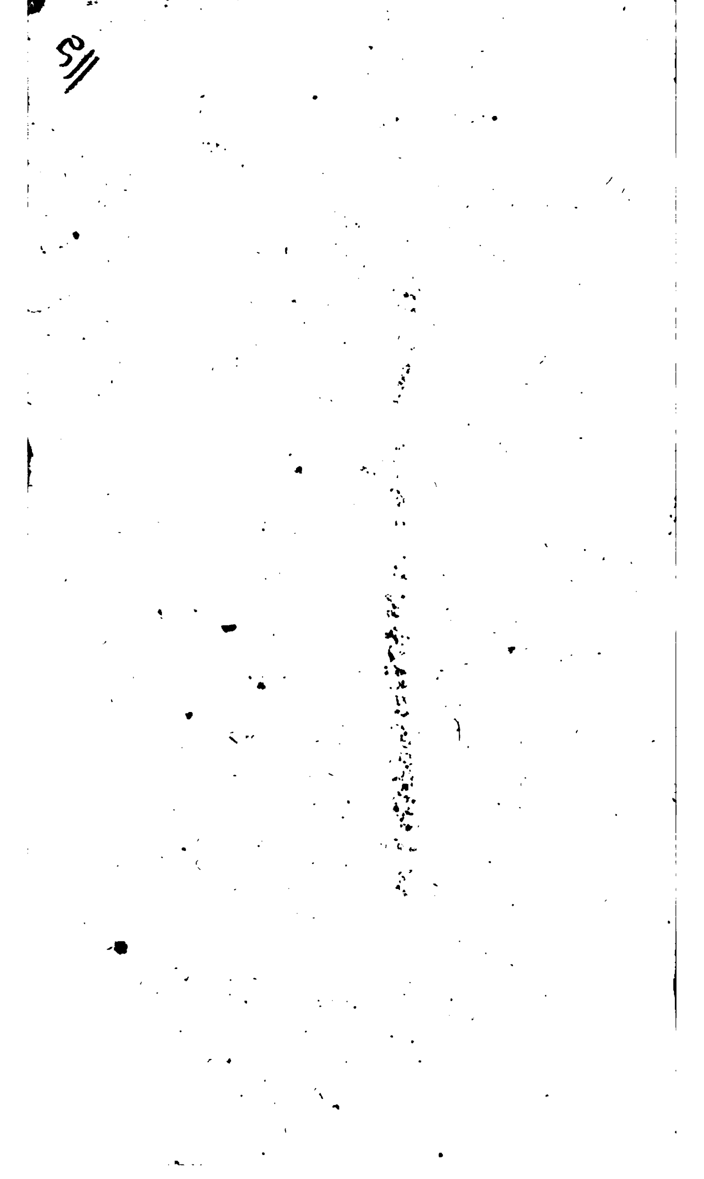





1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE


LIBRAIRIE E. DR
LIVRES D'ÉRUDITION
HISTOIRE LITTÉRAIRE
& PHILOLOGIE
25, RUE DE TOURNON, PARI


BUILDING
USE ONLY



Iquin de Chateau-Lyon, Pierre-Louis d'

LETTRES
SUR
LES HOMMES CELEBRES,
Dans les Sciences, la Littérature & les Beaux Arts, sous le Regne de LOUIS *XV.*

François vous savez vaincre, & chanter vos conquêtes,
Il n'est point de Lauriers qui ne couvrent vos têtes.

Volt. Henr. Chant. 7e.

PREMIERE PARTIE.



A AMSTERDAM,

Et se trouvent à Paris,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. D. CC. LII.

AVERTISSEMENT.

LE ſiècle de LOUIS XIV. ſi fertile en grands Hommes & preſque dans tous les genres, n'avoit pourtant à oppoſer à *Homere* & à *Virgile*, que le Pere *le Moine* & *Chapelain*. La Phiſique expérimentale n'étoit pas encore dans tout ſon jour ; le Paſtel étoit à peine connu, & la Muſique peu approfondie. Il eſt vrai que les *Corneilles*, les *Molieres*, les *Boſſuets*, les *le Bruns*, les *Girardons*, & tant d'autres Savans & Artiſtes célèbres, doivent ſervir de modèle à tous les hommes qui voudront courir leur carrière ; mais M. de *Voltaire*, le ſeul Poëte Epique parmi les François, M. *Rameau*, le plus grand Muſicien de l'Europe, & le fondateur de

ſon Art, M. de *la Tour*, & ſes crayons raviſſans : Voilà des miracles qui ſont de notre ſiècle & qui nous appartiennent. Pour augmenter notre renommée ; nous ne manquerons pas de citer ici M. de *Vaucanſon*, c'eſt encore une des merveilles du tems.

On voit par-là que les François bien loin de dégénérer, ajoûtent à l'éclat dont brilloient leurs Ancêtres. Les grands établiſſemens ſe ſoutiennent dans toute leur ſplendeur, & notre ſiècle en a vû naître de nouveaux ; les Sociétes Savantes ſont encouragées, & récompenſées comme autrefois ; les Hommes Illuſtres ont la même part aux bontés & aux libéralités d'un Roi, digne Succeſſeur de Louis-le-Grand, & qui tempère par cette humanité dont il a l'ame remplie, la gloire qui l'environne. Sans oublier qu'il eſt le plus grand des Monarques, la douceur & l'affa-

bilité entourent ſon Trône, & l'embéliſſent; les Sujets fortunés qui l'appróchent, ont un ſpectacle continuel de grandeur d'ame & de ſenſibilité; il en eſt d'autres à qui l'on a fait le récit fidèle de tous les biens qu'il a répandus, de toutes les graces qu'il a accordées; voilà la claſſe dans laquelle je ſuis rangé, & je ſuis heureux du bonheur des autres.

Si les perſonnes qui ont de la mauvaiſe humeur contre leur ſiècle, & qui nous annoncent une prochaine décadence jettoient les yeux ſur les hommes qui cultivent les Sciences, la Littérature, & les Arts, ils changeroient bien-tôt de langage. Je conviens avec eux que pluſieurs d'entre nos beaux Eſprits s'éloignent du bon goût, & ſéduiſent une partie de la Nation par des défauts aimables. Il eſt juſte de s'oppoſer à ce Schiſme littéraire, qui n'a déja que trop de Parti-

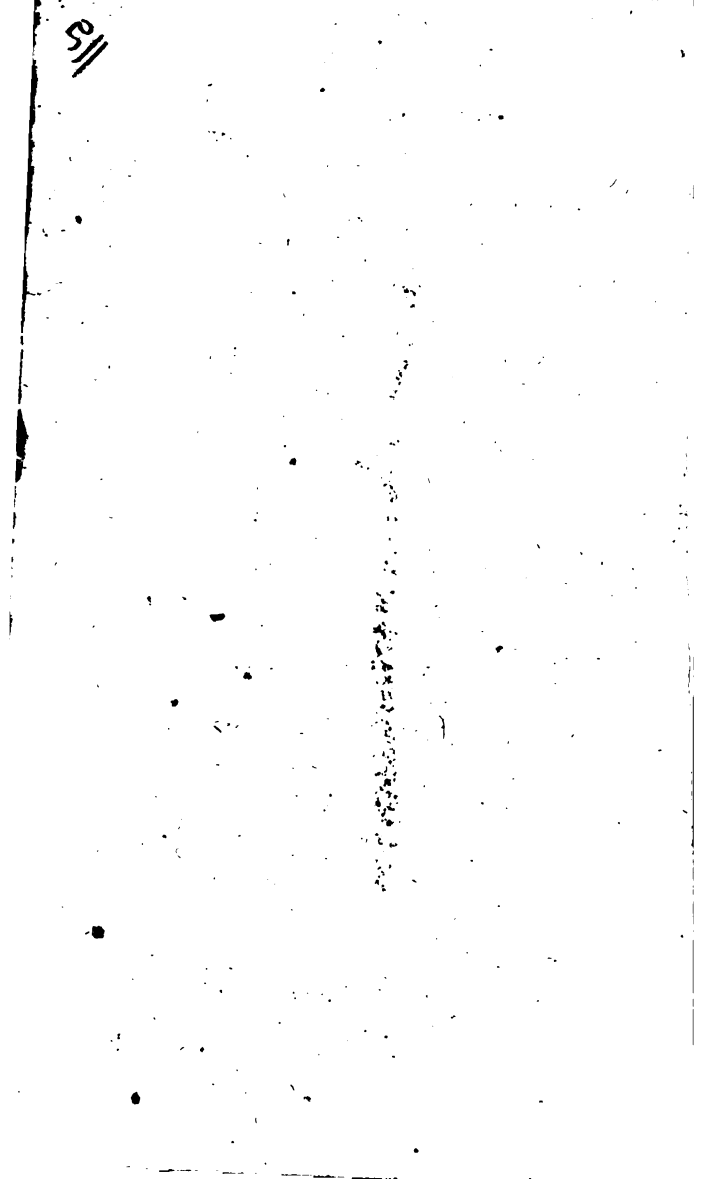
ſans : mais n'avons-nous pas pour la Tragédie deux génies uniques ? Notre Comédie, n'eſt-elle pas l'école des bonnes mœurs ? Nos Romans, ne ſont-ils pas la plûpart intéreſſans & bien écrits ? Eſt-il rien au-deſſus de cet Abrégé Chronologique de notre Hiſtoire ? & la Philoſophie, ne ſe pare-t-elle pas des fleurs les plus aimables ? Où trouver des Traducteurs plus fidèles ! Des Critiques plus ingénieux ! Ne peut-on pas appliquer à notre ſiècle ce que M. de *Voltaire* a dit de celui de Louis XIV.

> Les Muſes à jamais y fixent leur Empire,
> La Toile eſt animée, & le Marbre reſpire ?

En effet, la Peinture, la Sculpture, la Gravure, ſe ſoutiennent avec honneur, & nous avons les *Vanloos*, les *Natoires*, les *Bouchardons*, les *Pigales*, les *Drevets*, les *Balechous*, dont on eſt dans l'habitude d'attendre des chefs-d'œuvres.

Quels Sages rassemblés dans ces augustes
lieux,
Mesurent l'Univers, & lisent dans les Cieux,
Et dans la nuit obscure, apportant la lumière,
Sondent les profondeurs de la nature entière.
L'erreur, présomptueuse à leur aspect s'enfuit,
Et vers la vérité le doute les conduit.

L'Académie des Sciences est plus en droit que jamais de reclamer ces beaux Vers. Toutes les parties de la Phisique ont fait de nouveaux progrès entre les mains des Savans qui les cultivent de nos jours. On sait que l'Anatomie, & la Chimie se sont perfectionnées, l'une par le moyen des *Winslows*, & des *Ferreins*; l'autre par celui des *Hellots*, des *Malouins*; des *Rouelles* & des *Geoffrois*. Il en est de même de la Médecine & de la Chirurgie, autrefois si divisées, aujourd'hui si unies. Elles se pretent des secours mutuels, & n'ont jamais été si brillantes. C'est à quoi l'on



bonne volonté ne peuvent tenir lieu de génie, voilà du moins mon excuſe pour la foibleſſe de l'exécution, & mon motif pour demander au Public ſon indulgence. Je commence par la Muſique, qui, de l'aveu des Etrangers & des Connoiſſeurs de la Nation, eſt de toutes les Sciences celle qui a fait dans notre ſiècle les plus rapides progrès, raiſon de préférence qui ne peut guères trouver de Contradicteurs. Je hazarde quelques réflexions ſur cet Art, je parle enſuite des Anciens & de ceux qui ont excellé dans le dernier Regne & ſurtout des Muſiciens vivans: je compte ſuivre cette méthode dans les Sciences & les Arts dont je traiterai dans la ſuite. Chaque partie de cet ouvrage ſe donnera ſéparément.

Il ne me reſte plus qu'à faire attention à un article d'un Journal de Trévoux de la dernière année.

» Les hommes ſupérieurs du » ſiècle paſſé, dit l'Auteur, ont » pour eux la voix de la poſté- » rité & les Éloges du tems. » Eſpérons pour ceux d'aujour- » d'hui les mêmes avantages, » mais ne précipitons & n'ou- » trons rien, laiſſons-les Bâtir ce » monument de gloire plus du- » rable que le bronze, & ne les » détournons point par l'harmo- » nie dangereuſe d'un Panegyri- » que trop précoce. » Cette ré- flexion eſt judicieuſe, je tâcherai de m'en écarter le moins qu'il me ſera poſſible. Il eſt certain cependant qu'il y a des hommes uniques qu'on peut beaucoup louer parce qu'ils le feront tou- jours; on ne riſque rien avec eux, & puiſqu'on a tant parlé des morts célèbres, qu'il ſoit du moins per- mis de dire quelque choſe des vivans qui font l'ornement & la gloire de la Nation.

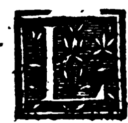


LETTRES
SUR
LES HOMMES CELEBRES,

Dans les Sciences, la Littérature & les Beaux Arts, sous le Regne de LOUIS *XV.*

LETTRE PREMIERE.

Sur la Musique & ses effets.



LA Musique a une datte bien ancienne, Monsieur, elle commence avec le Monde, & les premiers hommes la cultivoient. Elle s'est beaucoup perfectionnée depuis; mais il n'en faut pas davantage pour prouver qu'elle est plus naturelle à l'homme que l'on ne pense; & pour faire le procès dans toutes les règles à des gens sans ame & sans goût,

qui affectent de mépriser ce bel Art. Ce sont quelquefois des personnes *de bon sens*, que la nature a regardés d'assez mauvais œil, pour leur refuser des organes. Témoin ce qu'en dit M. *de Voltaire* dans la Préface de son *Œdipe*. *Paris est plein de gens de bon sens, nés avec des organes insensibles à toute Harmonie, pour qui de la Musique n'est que du bruit, & à qui la Poësie ne paroît qu'une folie ingénieuse.* Il n'y a pas à craindre que cette maladie devienne contagieuse : car si vous exceptez cette espèce singulière *de gens de bon sens*, qui tient encore à la barbarie des Goths & des Vandales, toute notre Nation est sensible aux beautés de la Poësie, & aux charmes inexprimables de la Musique.

Ce fut principalement chez les Grecs que cet Art parvint, dit-on, à sa plus haute perfection. Tout n'est-il pas inimitable & merveilleux chez les anciens? Les Poëtes de ces tems-là étoient aussi Musiciens : par exemple *Homère*, *Hésiode*, *Sapho*, *Anacréon*, *Pindare*, & dans un tems plus reculé & plus fabuleux, par conséquent, *Orphée*, *Amphion*, *Linus*. Je consentirai si l'on veut que cette Musique ancienne étoit admirable ; mais elle devoit être moins étendue que

la nôtre, pour que le même homme pût exceller dans deux Arts différens. On n'a point trouvé dans le beau siècle de Louis XIV. ce Phénomène si commun chez les Grecs, ainsi il y a tout lieu de croire que nous nous en passerons. *Lully* faisoit des Vers, mais il étoit bien loin d'être un grand Poëte; je pense aussi qu'*Homère* n'étoit pas un fort habile Musicien. Qui sait si dans quatre ou cinq cens ans *Lully* ne passera pas pour avoir excellé dans la Poësie & dans la Musique, & si *Milton* ne sera pas mis au nombre des fameux Musiciens parce qu'il s'amusoit à toucher de l'Orgue dans des instans qu'il déroboit à la Poësie?

Platon rapporte qu'un célèbre Musicien de son tems, disoit que la République en souffriroit beaucoup si l'on s'avisoit de faire le moindre changement dans la Musique. Moyen infaillible pour ne pas avancer d'un dégré. Sans doute qu'il n'y avoit plus rien à désirer dans les compositions de ce tems reculé? Que n'est-elle parvenue jusqu'à nous cette Musique si parfaite! Les Italiens & les François n'auroient pas fait tant de recherches; il n'est pas sur qu'on y eût gagné, parce que dans tous les

Arts on arrive lentement à la perfection. L'esprit humain ne la saisit guères qu'après avoir été long-tems aux prises avec l'erreur. D'ailleurs tels admirables que fussent les Grecs, *Armide, Hésione* & les *Indes Galandes*, auroient peut-être effacé les chefs-d'œuvres perdus & vantés des Musiciens d'Athènes, au moins nous consolent-ils de la privation de ces prétendus miracles. Je sais que les Tableaux & les Statues des anciens sont d'un grand prix, & pour ne me pas attirer une foule d'ennemis ; je confesse que je pense de même sur leur Musique ; on peut cependant moins respecter une chose qui n'existe pas, mais il faut toujours la respecter un peu, lorsqu'elle est ancienne, & qu'on n'aime point les querelles.

Platon ne faisoit point difficulté de dire qu'il étoit aussi honteux de ne pas savoir la Musique que d'ignorer les Belles Lettres.

Pour adoucir ce passage, je dirai seulement qu'il est honteux de manquer absolument de goût pour la Musique, ou si vous voulez, de n'en avoir pas quelque teinture. Il est certain que les Romains avoient grand soin de la faire apprendre à leurs enfans. Leur dessein

étoit de perfectionner leur esprit, de leur inspirer une certaine noblesse dans les manières, & de les rendre capables des plus grands emplois. Si la Musique est capable de ces choses, quelle gloire pour elle ! Il est constant qu'elle doit faire partie de l'éducation, puisqu'elle inspire de la douceur & de l'humanité. Les charmes de cet Art divin viendront à bout d'un caractère féroce & brutal, & poliront de plus en plus un heureux naturel. Rien ne montre mieux le cas que les Grecs faisoient de la Musique, que ce qui arriva à *Thémistocle* : Ce Guerrier ayant refusé de jouer d'un Instrument dans un festin, fut regardé d'un mauvais œil par les convives & fit mal penser sur son compte.

Les Législateurs de l'Egypte & de la Perse, faisoient une Loi de la Musique, elle marchoit de front avec leur Religion. *Lycurgue* plaça l'Harmonie dans le Livre des Loix de Lacédémone & *Pithagore* fit mettre cette Inscription sur la façade de son Ecole: *Loin d'ici, Profanes, que personne ne porte ici ses pas s'il ignore la Musique, Profanes, loin d'ici.* Que de Profanes en France ! *Aristote* disciple de *Platon*, & beaucoup d'autres Philosophes ont recommandé l'é-

tude de la Musique, comme d'une Science très-utile pour les mœurs. Ignore-t-on, dit M. *Gresset* dans son discours sur l'Harmonie : *Que les Elèves de* Zoroastre, *commençoient la journée par un Concert harmonieux : ils vouloient par-là préparer l'ame à contempler la vérité ; persuadés que par les mouvemens doux & mesurés de la Musique, l'ame entroit dans cette égalité, dans ce silence des sens & dans cet équilibre parfait, que demandent les spéculations épurées, & qu'ainsi affranchie des obstacles de la matière & de la chaîne des passions, elle s'élançoit sur des aîles plus rapides, au Temple du vrai, au commerce des intelligences éthérées, à la confidence des Dieux. Ces mêmes Sages terminoient la journée au son des Flutes douces & des Airs Lydiens pour ramener l'esprit égaré pendant le jour sur des objets étrangers, pour mieux l'appreter aux faveurs du Dieu des Pavots, & pour appeller le paisible silence & les songes rians.* Je voudrois savoir si les Elèves de *Zoroastre* obtenoient de l'Harmonie tout ce qu'ils en demandoient, c'étoit du moins un peu trop à la fois.

Les effets de la Musique ancienne se trouvent écrits partout ; j'en dirai pourtant quelque chose, Monsieur, & j'ose-

rai même y ajouter quelques obſervations pour égayer un peu la matière.

Homère, dit qu'*Achille* calmoit les fureurs d'*Agamemnon*, en jouant ſur ſa Lyre des Airs qu'il avoit appris de *Chiron*, premier miracle que je ne m'aviſe point de révoquer en doute.

Les Séditions Populaires ſuivant *Diodore* de Sicile, étoient appaiſées par le talent des Muſiciens Gaulois, dont les Airs étoient fort mélodieux, cela paroît tout naturel : & deux ou trois Violons feroient le même effet ſur notre Populace.

Le Muſicien *Thimothée* par les Airs qu'il chantoit, ou joüoit ſur un Inſtrument excitoit différentes paſſions dans le cœur d'*Alexandre*, il le rendoit furieux, il le calmoit, enfin ce Roi dans un petit eſpace de tems, étoit ou rempli de vengeance, ou porté à la douceur, accablé de triſteſſe, ou rempli de gaieté, livré à un doux ſommeil, reveillé à l'inſtant, tout cela dépendoit du Muſicien. Voilà ſans doute un grand talent ; mais on ſe ſouviendra qu'il eſt de règle d'embellir les Hiſtoires, & que d'ailleurs nous ne le cédons pas aux Grecs, puiſque nous avons auſſi dans notre ſiècle de la Muſique qui endort.

Voici un autre homme non moins ſurprenant que *Thimothée*, c'eſt *Antigenidas.* Ce Muſicien exprime ſur ſa Flute un bruit Guerrier, *Alexandre* émû tout à coup, court promptement à ſes armes pour combattre. Il n'eſt pas étonnant qu'un Prince amateur des combats comme le fils de *Philippe*, ait ſaiſi cette occaſion, la Guerre étoit ſon élément; il ne falloit pas je penſe grande choſe pour l'y exciter, *Antigenidas* auroit fait ce miracle avec un ſimple Chalumeau.

La Muſique a beaucoup de pouvoir ſur les hommes, elle doit en avoir, mais je ne voudrois pas qu'on lui pût reprocher des cataſtrophes ſanglantes. Voici une anecdote terrible tirée de l'Hiſtoire de Dannemarck.

Le Roi *Eric II.* ayant voulu entendre un Muſicien qui par l'excellence où il portoit ſon Art, ſe rendoit maître de l'eſprit de tous ceux qui l'écoutoient; le Muſicien exprima devant lui un chant martial avec des cadences ſi animées que les perſonnes qui l'entendirent entrerent dans une colère & une agitation violente, la fureur du Roi ſe porta même à un tel point, que s'étant échappé des mains de ſes Gardes qui avoient été obligés de le retenir il tira ſon épée,

& la paſſa au travers du corps de quatre perſonnes de ſa ſuite. Un Roi ſi violent devoit demander au Muſicien des Airs tendres, il n'en auroit pas couté la vie à tant de monde.

M. *Remond de Saint-Mard*, prétend que la Muſique a opéré de grands miracles de nos jours. Ce fut, dit-il, *un Air de Violon de* Lully, *qui fit quitter à* Theobalde *ſon pays & l'amena dans notre Orcheſtre.*

Un fils naturel de *Sainte-Colombe a conté, que ſon pere ayant joué une Sarabande de ſa façon à un homme qui étoit venu pour l'entendre, cet homme en fut tellement touché qu'il tomba en foibleſſe.*

Quoique M. de *Saint-Mard* avance hardiment *que de pareils accidens ſont fort peu à craindre de nos Airs de Violon, & de nos Airs Chantans*, j'ai à lui répondre que *Sainte-Colombe* étoit un Muſicien médiocre, incapable de faire tomber qui que ce ſoit en foibleſſe & que c'eſt à un *Lully* & à un *Rameau*, à opérer de tels prodiges. Je ſuis d'autant mieux fondé à parler de la ſorte, que la Muſique voluptueuſe & galante de *Pygmalion*, a fait naître dans tout cœur ſenſible les ſentimens les plus tendres.

J'avouerai même à M. *Remond*, que l'Acte de *Tyrthée*, des *Talens Lyriques* m'a inspiré de la valeur, & que je ne demandois qu'à combattre. *Ce sont pourtant nos Airs de Violon, & nos Airs Chantans* qui ont produit cet effet-là sur moi, pendant que je suis sur qu'une Sarabande de *Sainte-Colombe* auroit le don de m'ennuyer. Jugez à présent si je crois tout ce que dit M. de *Saint-Mard* surtout donnant lui-même une pleine liberté à ce sujet. *Chacun*, dit-il, *après m'avoir lû restera le maître de penser comme il voudra, & je n'ai pas l'injustice d'ôter aux autres un privilege qui me fait tant de plaisir.*

Voilà, Monsieur, ce que l'Antiquité fabuleuse, & les Histoires Modernes nous fournissent de plus singulier sur les effets de la Musique. Pour faire valoir encore cet Art sublime, je pourrois vous parler d'*Orphée*, d'*Amphion*, d'*Arion*, de *Terpandre*; mais les ouvrages de M. *Rameau*, l'Orphée de nos jours, ont élevé la Musique au plus haut dégré de gloire; les brillans succès de ce grand homme valent mieux que des Fables. A en croire les Poëtes, qui doivent toujours un peu mentir, la Musique autrefois étoit capable des plus grandes choses, M. *Rameau*

offre à ſon ſiècle tout ce qu'elle peut aujourd'hui. D'ailleurs il n'y a point tant à s'étonner que l'Art dans ſes commencemens ait produit de grands effets ſur des oreilles ſenſibles ; mais de ravir, & d'enchanter des oreilles accoutumées depuis long-tems à des repréſentations en Muſique, & à des Concerts très-fréquens, c'eſt un véritable miracle. Ce qui doit donc ſurprendre, c'eſt que parmi les François chez leſquels le fameux *Lully* a peut-être été plus loin que tous ces Muſiciens ſi vantés de la Grece, il ſe ſoit trouvé un homme hardi & profond qui frayant des routes nouvelles à qui pourra y marcher après lui, ait volé au ſublime ſoutenu par ſon propre génie, & ſans aucun ſecours étranger. Il eſt en droit de dire comme le grand *Corneille* :

Je ne dois qu'à moi ſeul toute ma renommée.

Les Anciens faiſoient chanter après le repas ; nous les avons imités, & les *Lamberts*, & les *Debouſſets*, ainſi que pluſieurs jolis Muſiciens de notre ſiècle, feront toujours chez nous par leurs Airs à boire l'ame des Feſtins. Quoi la Muſique auroit l'avantage d'exciter à la joye, de modérer la triſteſſe,

& de calmer les esprits échauffés par le vin ? Elle trouvera dans Paris mille occasions d'exercer sa puissance.

Il y avoit chez les Argiens une peine établie contre ceux qui parloient mal de la Musique : c'est *Plutarque*, qui nous l'apprend ; il ne suffisoit pas que les coupables fussent dans le cas d'encourir la disgrace des Muses, il falloit un châtiment exemplaire. On devroit aussi punir ceux qui par envie veulent rabaisser les talens du plus grand de nos Musiciens, & qui ont eu l'audace de publier contre lui une misérable allégorie pétrie de haine & d'ennui, & faite pour divertir la plus basse canaille. Mais ne sont-ils pas assez punis ces Auteurs jaloux ? On les laisse s'abreuver de fiel, & on les siffle au Théâtre.

Le plus grand éloge qu'on puisse faire de la Musique, c'est de dire qu'elle ne déplaisoit pas à *Socrate*: Oui, *Socrate* avoit appris à chanter & jouoit de plusieurs Instrumens : après un tel exemple un Savant auroit-il bonne grace de faire le dédaigneux, & de se retrancher sur le peu d'utilité de cet Art ? Un Algébriste même doit se prêter aux charmes de la Musique & se dérider en sa faveur, ce sera beaucoup ; car un Algébriste est

un terrible homme si l'on en croit M. *de Voltaire*, je souhaite que la critique que ce grand Poëte en fait puisse corriger l'infléxible caractère, & les mœurs sauvages de ces Messieurs.

Entend-tu murmurer ce Sauvage Algébriste ;
A la démarche lente, au teint blême, à l'œil
triste,
Qui d'un calcul aride à peine encore instruit ;
Sait que quatre, est à deux, comme seize,
est à huit,
Il méprise *Racine*, il insulte à *Corneille*,
Lully, n'a point de sons, pour sa pésante
oreille.

Ce n'est-là l'homme qu'ébauché, voici ce qui le peint à ne le pas méconnoître.

Des X X redoublés admirant la puissance,
Il croit que *Varignon* fut seul utile en France,
Et s'étonne surtout qu'inspiré par l'Amour,
Sans Algebre autrefois *Quinault* charmât la
Cour.

Ce portrait si ressemblant peut convenir à plusieurs Savans très-profonds, mais très-peu faits pour la Société. On reviendra peut-être un jour du Pédan-

tisme, il faut que les Arts aimables le détruisent, ce sera leur dernier triomphe. Que ne se grave-t-on dans la mémoire ce beau Vers du Poëte.

On ne vit qu'à demi quand on n'a qu'un seul goût.

Si quelque Auteur même accrédité s'avisoit, Monsieur, de faire un Discours sur l'utilité de la Musique, je suis persuadé qu'on pourroit le lire, mais qu'on en riroit. La Musique diroit-on est agréable, mais elle n'est point utile; servons nous de l'autorité de [1]*Boece. Menias*, dit cet Auteur, guérit plusieurs Beotiens attaqués de la Sciatique, & il leur fit passer la douleur au son des Flutes. C'est une recette qui n'est point désagréable, & l'on se feroit bien mieux à de semblables remèdes, qu'à ceux que la Pharmacie apprête. Dans ce tems-là on avoit dans le même homme un bon Médecin & un grand Musicien, l'agréable & l'utile. O jours fortunés! O siècle d'or! Comme tout change. Je défie à présent à M. *Blavet* d'en faire autant: les meilleurs Sonates de Flute ne guériront jamais la Goute.

Téophraste, *Démocrite*, *Asclépiade* fameux Médecins de l'antiquité, assurent

que

que la Musique peut guèrir un grand nombre de maladies. Elle produisoit le même effet chez les Thébains du tems d'*Apollonius*. Aujourd'hui personne ne peut révoquer en doute, que la Musique vive & saillante, ne soit le seul remède de la morsure de la Tarentule, & pour me servir d'exemples, que j'ai sous les yeux, je connois des gens à qui un Opéra de M. *Rameau*, a valû les conseils des *Molins* & des *Vernages*, ils étoient fort malades en entrant, ils en sortoient guèris. Je ne parle que de ceux qui ont les organes sensibles.

Ouvrez les Livres des Voyages, vous verrez, M. dans plusieurs relations que la Musique est de la plus grande utilité pour les Conducteurs des Chameaux. Lorsque ces gens veulent aller à grandes journées, ils ne se servent ni du fouet, ni du bâton. Quelques Chansons font doubler le pas aux Chameaux, & tous les coups qu'on pourroit leur donner, les feroient avancer beaucoup moins vîte qu'un petit air chanté à propos.

Tous les Animaux sont sensibles aux douceurs de l'Harmonie : Le Rossignol surtout ose le disputer à une belle voix qu'il entend : souvent on l'a vû plutôt mourir que de céder, & tomber en sou-

pirant aux pieds de ſon vainqueur. Plus d'une fois, dit M. *Greſſet*, *la Guitare a été ſon tombeau*. Les Poiſſons ſi inſenſibles, ſont émûs au bruit d'un Inſtrument, & viennent remplir les Filets. Ceux qui aiment la pêche peuvent profiter de cet avis. *Pline* rapporte que le Cerf eſt attentif au ſon de la Flute, & *Ovide* nous dit que le ſon du Chalumeau à ſouvent arrêté le Loup prêt à dévorer un Agneau. Si la choſe eſt telle, ce ſeroit là une grande reſſource pour les Bergers.

Il ſeroit inutile d'entrer dans un grand détail ſur les honneurs que les Anciens rendoient aux grands Muſiciens, & ſur l'eſtime qu'on avoit pour cet Art chez les Grecs, il me ſuffira de vous dire, qu'ils appelloient ceux qui avoient l'eſprit ſtupide & groſſier gens ſans Muſique, ἀμούσους. Un petit mot Grec cité à propos ne fait jamais de mal.

En France les Muſiciens célèbres ont été la plûpart récompenſés : *Lully* a été Annobli avant d'acheter ſa Charge de Sécretaire du Roi, & *Lalande*, a été honoré du Cordon de Saint Michel, qu'il n'a dû qu'à ſon mérite, ſans intrigue & ſans cabale. Le véritable talent n'eſt jamais oublié ; il perce tôt ou tard, & on applaudit aux hon-

neurs qu'on lui rend. On a vû rarement un petit mérite exalté, comblé de distinctions; il ne les devroit qu'à la faveur, & on n'en feroit guères plus de cas. La parure ne sied bien qu'à une jolie Femme; il en est de même des Lauriers, ils perdent de leur éclat lorsqu'ils ne ceignent pas le front d'un grand Homme.

Dans l'Université de Cambridge, parmi les Facultés qui la composent, il s'en trouve une de Musique qui est sur un bon pied. Cela me paroît bien imaginé, & ne peut que faciliter les progrès d'une Science qu'il faut absolument savoir dans ce pays-là pour s'en mêler; au lieu qu'en France est Musicien qui veut. Il est permis à tout homme qui s'annonce pour *Organiste*, ou pour *Violon*, de tourmenter les oreilles, & de faire haïr, si l'on peut s'exprimer ainsi, un Art si beau & fait pour le plaisir de la vie. Il se trouve même des gens sans pudeur, qui ont le front de montrer ce qu'ils ne savent pas, & de juger hardiment les Maîtres, quoique leurs productions soient pour eux une magie qu'ils ne pénétreront jamais.

On prévient cet abus à Cambridge, & on le previendroit ici, si l'on éta-

bliſſoit une Compagnie qui jugeroit du mérite des Elèves, & qui ne les admettroit à pratiquer leur Art, qu'après des examens réitérés où ils auroient donné des preuves de leur capacité. Voilà un projet qui ne peut faire qu'honneur à la France en donnant à la Muſique de la dignité, & aux grands Maîtres un titre honorable.

Je ne veux point, Monſieur, paſſer ſous ſilence la cérémonie qui s'obſerva dans l'Univerſité de Cambridge en *1696*. Les Profeſſeurs commencèrent la ſolemnité par les Harangues. Enſuite les Elèves qui devoient prendre des dégrés ſoutinrent des Thèſes. Un Concert bien exécuté, & un Diſcours où l'on fit l'éloge de la Muſique, terminerent cet Acte; le Diſcours étoit de M. *Turner* qui prit ce jour-là le bonnet de Docteur en Muſique.

Je ſuis ſur que de toutes nos Facultés, celle de Muſique ſeroit la plus ſuivie: les Médecins parlent bien Latin, leurs Thèſes ſont élégamment écrites; mais qu'une belle Symphonie eſt bien plus intelligible, c'eſt une Langue que tout le monde entend. Une utilité ſenſible, qu'on pourroit retirer de cet établiſſement, ſeroit la perfection de la théorie

de la Musique ébauchée dans le dernier siècle ; mais mise dans tout son jour par le célèbre M. *Rameau*. Il ne faudroit pas, j'en conviens, donner dans une contemplation outrée, cela pourroit éteindre le feu du génie. Les nouveautés qui ne sont que chimériques, & qui ne sont appuyées sur rien seroient déclarées nulles. On ne critiqueroit pas amèrement les Auteurs, on les encourageroit au contraire, & ils pourroient par la suite mieux rencontrer. * Le nouveau Mode de M. *de Blainville* y seroit examiné sans partialité par les Maîtres de l'Art, & l'on verroit si l'on peut tirer quelques beautés de sa découverte, ou s'il faut l'abandonner. On se souvien-

* Cette nouveauté a été annoncée dans plusieurs Mercures de l'année dernière, & a été essayée une fois au Concert Spirituel, on n'en parle plus depuis ce tems-là : on doit toujours savoir gré à l'Auteur de ses recherches. Plusieurs personnes disent hautement qu'un Mode qui n'est ni *majeur*, ni *mineur*, est la pierre Philosophale de la Musique ; faut-il donc que toutes les Sciences ayent leurs chimères ? la Quadrature du Cercle, la Transmutation des Métaux, le Mouvement Perpétuel, le nouveau Mode : Voilà les écarts de la Géométrie, de la Chymie, de la Méchanique, & de la Musique.

droit sur tout de cette phrase si sensée de M. de *Voltaire* qui se connoit presque à tout, & qui a si souvent raison : *Pour décider sur la Musique ce n'est pas assez, ce n'est rien même de calculer en Mathématicien la proportion des tons, il faut avoir de l'oreille & de l'ame, comme pour juger des Poëtes, il faut sçavoir sentir, il faut être né avec quelques étincelles du feu qui anime ceux qu'on veut connoître.* Observation juste, & que la plûpart de nos gens à décision devroient mettre en pratique.



LETTRE II.

Sur l'Opéra.

LEs Arts dans tous les pays ont eû, Monſieur, leurs commencemens & leurs progrès. Quoique l'on pût compter en France quelques bons Maîtres de Chapelle ſous Louis XIII. Cependant la Muſique étoit encore dans ſon enfance, & ce ne fut que ſous le Regne de Louis le Grand qu'elle ſe perfectionna.

Lully né Italien, mais amené en France très-jeune, s'y fit connoître par des talens ſupérieurs, & devint enſuite le créateur & le maître de notre Opéra, Spectacle dérobé à l'Italie, & qui ne lui céde pas à préſent.

Le peu de capacité des Muſiciens de ce tems-là qui ignoroient abſolument leur métier, & qui trembloient lorſqu'il falloit exécuter à livre ouvert retarda un peu les progrès de la Muſique, & empêcha *Lully* de développer tout ſon génie; il fallut donc pour vaincre ces obſtacles, qu'il formât les Muſiciens dans tous les genres, & on s'apperçe-

voit du progrès que faiſoient ceux-ci, par de plus grandes difficultés qui ſe trouvoient dans les ouvrages de leur Maître; en effet les derniers Opéra de *Lully* ſont beaucoup plus travaillés que les premiers. Il y a des gens qui prétendent que ce grand homme auroit été encore plus loin, s'il avoit pû être témoin de l'habilité à laquelle ſont parvenus nos Symphoniſtes depuis ſa mort: mais à qui la doivent-ils cette habilité? au Succeſſeur de *Lully*, à cet homme extraordinaire qui par une route oppoſée eſt devenu le rival de l'Auteur d'*Armide*, & la ſeconde merveille du Théâtre Lirique. Qu'on diſe tout ce qu'on voudra, *Lully* n'a ſur lui que l'avantage d'être venu le premier, & ſur le Parnaſſe, ils ont la même couronne. *Boileau* qui n'aimoit pas trop;

Cette morale lubrique,
Que *Lully* réchauffa des ſons de ſa Muſique.

Boileau diſoit, que *Lully avoit énervé la Muſique, que la ſienne amoliſoit les ames, & que s'il excelloit c'étoit, ſurtout dans le mode Lydien.* Voilà du moins ce que l'on trouve dans le *Boleana.* Il eſt certain que l'Auteur d'*Atis* n'a pas de ces coups de

force & de génie qui caractérisent son rival ; mais on ne peut pas tout avoir : il y a une vérité dans son récitatif qui est étonnante : il est toujours le disciple de la Nature. *Son attention à imiter*, dit M. *Racine*, *se remarque partout*, *& dans les plus petites choses*. On trouve dans les *Refléxions sur la Poësie* de l'Auteur que je viens de nommer, un fait qui est bien à la gloire de *Lully*. Ses ennemis l'accusoient de ne devoir sa réputation & ses succès qu'aux Vers de *Quinault*. Ses amis même lui disoient quelquefois qu'il ne lui étoit pas difficile de mettre en Musique des Vers foibles, & que peut-être il ne seroit plus le même, si on lui en donnoit de plus travaillés & pleins d'énergie. Le Musicien animé par ce reproche court à son Clavessin, & saisi du plus violent enthousiasme, chante sur le champ ces quatre Vers d'*Iphigénie*, bien plus difficiles à rendre par rapport aux images qu'ils présentent, que tous ceux de *Quinault*.

Un Prêtre environné d'une foule cruelle,
Portera sur ma fille une main criminelle ;
Déchirera son sein, & d'un œil curieux,
Dans son cœur palpitant consultera les Dieux.

Un des Auditeurs dit, M. *Racine*, de qui j'ai tiré cet endroit intéreſſant, *m'a raconté qu'ils ſe crurent tous préſens à cet affreux Spectacle, & que les tons que* Lully *ajoutoit aux paroles leur faiſoit dreſſer les cheveux à la tête.*

Le même Auteur rapporte que le fameux M. *le Brun*, voyant paſſer une criminelle qu'on alloit brûler, crayonna ſes traits ſur un papier, & que ce morceau fut regardé comme ſon chef-d'œuvre. *Cet objet d'horreur*, dit-il ſenſément, *étoit comme le chant de* Lully *admirable par l'imitation. Quelques Perſonnes Savantes*, continue t-il, *trouvent la Muſique de* Lully *trop ſimple pour moi, je ſuis charmé de n'avoir pas des oreilles ſi ſavantes.*

Parler ainſi n'eſt-ce pas faire entendre que la Muſique de M. *Rameau* eſt trop chargée, & qu'elle n'eſt faite que pour les connoiſſeurs, mais puiſque nous en ſommes ſur l'imitation, j'oſe dire que l'Auteur d'*Hyppolite* & *Aricie* a porté quelquefois l'imitation plus loin que *Lully*. Qu'on ſe ſouvienne de l'Acte de *Canope* dans les *Fêtes de l'Hymen*, du Chœur des *Sauvages* dans les *Indes Galantes*, de la tempête qui ſe trouve dans ce Ballet. Du quatrième

Acte de *Zoroaſtre*, de l'ouverture de *Zaïs*, & du Trio frappant des Parques dans *Hyppolite* : voilà ce qui s'appelle peindre & imiter ! Que de nuances différentes ! il faut avoir anatomiſé les ſons, pour en ſavoir ſi bien la valeur, la force, & l'enſemble. Mais qu'a-t-on à dire à M. *Racine*, dont je reſpecte plus que perſonne le vrai mérite ? il vous dit ingénument, *je n'ai aucune ſcience dans la Muſique.*

On ne peut reprocher à M. *Rameau*, ce qu'on reprochoit à *Lully*. Il n'a point de *Quinault* à qui il doive ſa réputation. Je défie à ſes plus grands ennemis de le dire, mais malgré les cris réitérés que nous n'avons que trop entendus au ſujet des Poëmes de M. de *Cahuzac*, peut-être ſes Vers auroient-ils été plus du goût de *Deſpreaux*, que les *Pandectes galantes* de l'admirable Lirique du dernier ſiècle. Je propoſe cela comme un doute, & je ne penſe point que M. de *Cahuzac* ſoit ſupérieur à *Quinault*, tout ce que je peux dire, c'eſt qu'il y a des choſes très-bien faites dans les Poëmes qu'il a fournis à M. *Rameau*, & que le même M. de *Cahuzac* qu'on critiquoit avec tant de chaleur eſt fort regretté à préſent. Je n'en ſuis point ſur-

pris : ce Poëte a toujours offert un vaste champ à l'imagination sublime de son Musicien, c'est un talent que qui que ce soit ne peut lui disputer, & il est plus grand que l'on ne pense.

M. de *Chassiron* a donné, Monsieur, des réflexions sur les Tragédies en Musique, dans lesquelles le Public a dû trouver des choses neuves & solides. Cet Académicien de la Rochelle, voudroit que l'Histoire de toutes les Nations fût un champ vaste où nos Liriques prissent de grands sujets pliés ensuite aux règles de leur Théâtre. *Si l'Abbé* Pellegrin, dit-il, *Auteur très-peu respecté d'un ouvrage célèbre, si ce Poëte qu'on a trop cherché à avilir, a trouvé l'art de nous attacher par l'imitation des choses Saintes. Nos Liriques pourroient-ils appréhender de ne pas réussir en traitant des sujets où leur imagination pourroit se jouer avec une entière liberté ? La Fable & le Roman les asservissent à une passion unique, tandis que l'Histoire les offre toutes à leur pinceau avec les mœurs de tous les âges, les révolutions de tous les siècles, & les usages de toutes les Nations ; quelle variété & quelle abondance d'évenemens & d'actions également propres à faire briller le génie des Poëtes, & à exciter l'admiration du Spectateur.*

De pareilles vûes sont bien dignes d'attention : je pense avec M. de *Chassiron*, que ce plan feroit revenir bien des personnes qui sont fort scandalisées de la morale pernicieuse qui se trouve dans nos Tragédies Opéra ; je crois aussi que l'amour de la gloire & de la Patrie doit valoir au moins cet amour effeminé duquel on n'ose s'écarter lorsqu'on compose pour l'Opéra. Tous les Poëtes Liriques se sont fait un point d'honneur d'imiter servilement *Quinault*, voilà ce que disoit *Despreaux* dans les dernières années de sa vie, en effet *la Mothe*, *Danchet*, M. *Roy* lui-même, n'ont guères suivi d'autre route, & dans les meilleurs ouvrages, on ne voit d'autre morale que celle du Légiflateur de l'Opéra, j'excepte les *Elémens*, Ballet où se trouve un morceau sublime. Il faut écouter là-dessus *Despreaux* lui-même. *Tous ces faiseurs d'Opéra*, dit-il, *font le vœu de* Quinault. Quinault *est leur modèle, c'est le plus grand parleur d'amour qu'il y ait eu, mais il n'est point amoureux. Je pardonnerois toutes leurs dévotions à l'Amour dans un sacrifice qu'on seroit forcé de faire à ce Dieu sur le Théâtre ; mais le Chœur de l'Opéra prêche toujours une Morale lubrique, vous ni entendez autre chose sinon :*

Il faut aimer,
Il faut s'enflammer,
La Sagesse,
De la jeunesse,
C'est de savoir jouir de ses appas.

Ce n'est pas-là l'esprit des Chœurs de l'Antiquité, dans lesquels la vertu étoit toujours prêchée malgré les ténèbres du Paganisme, je n'ai vû que dans Bellerophon *quelques traits qui marquent un peu la passion.*

L'Amour trop heureux s'affoiblit,
Mais l'Amour malheureux s'augmente.

Encore Thomas Corneille, *ne se soutient pas long-tems sur ce ton, il seroit trop honteux de tourner casaque à* Quinault:

Pourquoi n'avoir pas le cœur tendre,
Rien n'est si doux que d'aimer;
Peut-on si long-tems s'en défendre,
Non, non: l'Amour doit tout charmer.

Ne le voilà-t-il pas revenu au même langage.

Despreaux prétendoit que tous les bons endroits de *Bellerophon* lui appartenoient. C'est ce dont ne convient pas M. de *Fontenelle*. Une Lettre imprimée

dans le Journal des Savans, & que l'on trouve dans la dernière Edition de ses Œuvres, met entièrement au fait de cette anecdote qui seroit déplacée ici.

M. *Pluche* pense comme *Despreaux*, sur cette morale lubrique, *réduite en maximes & mise en chant*, ce sont ses termes, *Une jeune Demoiselle*, dit-il, *retient en quatre Vers, le précis de tout un Opéra & fait l'Abbrégé de la doctrine de* Quinault *en rédisant au gré d'un cercle de jeunesse.*

Rendez vous jeunes cœurs, cédés à vos desirs.
Tout vous inspire un tendre badinage,
Ne préférés jamais la sagesse aux plaisirs,
Il vaut bien mieux être heureux qu'être sage.

Que *Despreaux* auroit été content s'il eut pû entendre un homme du mérite de M. *Pluche* parler avec tant de chaleur contre les Opéra de *Quinault*, mais ne quittons point de vûe M. de *Chassiron* qui me paroît bien satisfaisant sur cet article. Il ne s'emporte pas tant que M. *Pluche*, il y a moins de déclamation dans ses réflexions ; il instruit davantage, & selon moi, il cherche le moyen de remédier aux inconvéniens que détaille si judicieusement l'Auteur

du Spectacle de la Nature. *On a applaudi*, dit l'Académicien de la Rochelle, *à l'action forte, pathétique & intéressante du premier Acte des* Fêtes de l'Hymen, *on y a vû avec transport* Osiris *occupé du bonheur de la Terre : le second Acte des* Talens Liriques *n'est qu'une Harangue militaire, & de quelle force ne l'a-t-on pas trouvé ?*

Il y a lieu de penser qu'un Poëte né avec du talent pourroit abandonner le sistême de *Quinault*, & entreprendre le changement dont il est ici question, surtout s'il étoit secondé par un Musicien d'un génie vif & hardi. Le célèbre Abbé *Metastasio* a fait des Opéra à peu près sur ce plan ; & la plûpart de ses Arrietes ne respirent que le courage & la grandeur d'ame, en cela différentes des nôtres, où il n'est jamais question que d'amour. Pour M. de *Voltaire*, il ne donne dans son *Samson* *. Qu'une idée de cette nouvelle espèce de Tragédies-Opéra; mais n'est-ce pas déja beaucoup ? C'est un homme fait pour primer dans bien des genres, & pour ouvrir un chemin nouveau dans d'autres qui

---

* Cette Tragédie a été mise en Musique par M. *Rameau*.

lui sont moins favorables : ses idées sont un germe qui peuvent se développer dans d'autres têtes & produire ensuite d'excellens morceaux; *Si je ne craignois pas*, dit encore M. de Chassiron, *d'exciter le murmure public, je dirois qu'il ne seroit pas impossible de placer sur le Théâtre du Palais Royal, la peinture même de l'amour conjugal, s'il étoit traité avec autant d'art qu'*Euripide *en a employé dans cette Scène admirable où* Admete *reçoit les tendres adieux de la généreuse* Alceste.

Je répete qu'il faudroit pour ces changemens si utiles aux mœurs un grand Poëte, & un habile Musicien. Si cette révolution tentée sous M. *Rameau* n'est pas achevée entièrement, par ce grand homme qui ne peut cependant pas réussir seul, n'espérons point que personne s'avise de se charger d'une pareille entreprise ; elle est dûe à une Musique forte & harmonieuse comme la sienne & dont *Despreaux* auroit été surement content. Consolons nous, nous avons le Musicien, le Poëte pourra paroître. L'Auteur du Spectacle de la Nature seroit enfin satisfait, lui qui dit avec tant de raison : *Il est vrai que* Lully, Quinault *& leurs premiers successeurs avoient donné tête baissée dans le plus grand défaut de*

la Musique, qui étoit de sacrifier l'utilité & la vérité à l'amusement : au lieu d'employer le plaisir pour porter dans l'esprit la lumière, les sentimens, l'amour de la Patrie, l'estime des talens, ou des grands Hommes & le goût de la vertu : ils donnerent souvent de belles apparences à ce qui étoit le plus propre à pervertir les cœurs, desordre, qui conjointement avec celui d'une versification flasque & verbeuse, leur attira tant de reproches de la part du véridique Despreaux.

Vous voyez que cet Auteur, épargne moins que personne *Lully* & son Poëte : quoique je ne puisse m'empêcher de dire qu'il a raison, je trouve sa critique un peu trop amère ; il continue sur le même ton. *Dans le choix de leurs sujets on leur remarqua peu de respect, pour la droite raison, ils chantèrent les amours des Paladins & les Métamorphoses des Dieux. Aux vieux Contes de la Chevalerie & de l'Idolâtrie ils ajoutèrent les fadaises des enchantemens, & semblèrent prendre à tache de dégouter l'esprit de la simplicité du vrai, en l'accoutumant à l'enflure & à la pompe des ornemens merveilleux ; ils associèrent avec grand appareil la peinture, les machines, & la déclamation à leur art : ils mirent tout en*

œuvre pour enyvrer la raiſon en donnant de beaux ſemblans, même les dehors de la vertu, à la forfanterie, à la vengeance, à l'adultère, & à tous les vices.

On ne peut s'exprimer avec plus de force contre les abus dans leſquels ſont tombés les premiers Fondateurs du Théâtre Lirique. Si M. *Pluche* ſuivant ſa façon de penſer doit être un peu ſévère dans la morale, il ſait du moins parſemer ſes ſermons de fleurs brillantes, peut-être ne le ſuivra-t-on pas parce qu'il eſt trop rigide? mais il n'ennuira pas parce que ſon ſtile eſt aimable & facile.

En attendant la grande réforme qui ſeroit dûe à M. de *Chaſſiron. L'Opéra ſera toujours*, comme dit M. de Voltaire, *un Spectacle auſſi bizarre que magnifique, où les yeux & les oreilles ſeront plus ſatisfaits que l'eſprit, où l'aſſerviſſement à la Muſique rendra néceſſaires les fautes les plus ridicules, où il faudra chanter des Arriettes dans la deſtruction d'une Ville, & danſer autour d'un Tombeau.*

Malgré toutes ces extravagances qui devroient révolter, l'Opéra enchante, c'eſt le pays des Fées. Je me ſouviens toujours de ces Vers du Poëte.

Il faut ſe rendre à ce Palais magique,
Où les beaux Vers, la Danſe, la Muſique,
L'art de tromper les yeux par les couleurs,
L'art plus heureux de ſéduire les cœurs,
De cent plaiſirs, font un plaiſir unique.

Les réflexions de M. de *Chaſſiron*, & de M. *Pluche* ſont juſtes, je ſouhaiterois qu'elles fuſſent ſuivies : nous perdrions un peu du côté de la magnificence du Spectacle, & nous gagnerions beaucoup du côté de la raiſon & des mœurs : mais chacun fera comme M. *Remond de Saint-Mard*, on dira comme lui beaucoup de mal de l'Opéra, peut-être avec moins d'eſprit; un moment après on s'écriera. *Déclamez contre l'Opéra*, Monſieur, *étalez votre* Saint-Evremont, *dites-nous avec cette belle imagination qui nous perſuade tout ce que vous voulez, que l'Opéra eſt un Spectacle monſtrueux, nous ne nous en dégouterons point, on ira toujours à l'Opéra. L'Opéra eſt comme une jolie Femme à qui l'on connoît je ne ſais combien de travers, & que malgré cela l'on ne ſauroit quitter.*

Parmi les Succeſſeurs de *Lully* qui l'ont plus ou moins imité, je vois d'abord *Colaſſe*, Auteur de l'Opéra de *Thétis*. Ce Muſicien travailloit ſous

Lully. *Rousseau* ne l'en a pas respecté davantage : Voilà à quoi les petites réputations sont exposées.

Toi qui places impudemment,
Le froid *Pic* au haut du Parnasse,
Puisse-tu pour ton châtiment,
Admirer les airs de *Colasse*.

Le même Poëte fait sortir du Tombeau l'ombre du grand *Lully*, pour invectiver ce pauvre *Colassé* qui avoit le malheur, comme bien d'autres, d'être Plagiaire, unique ressource des hommes sans génie.

Tremble malheureux Plagiaire,
C'est l'Ombre de *Lully* qui paroît à tes yeux,
Je viens revendiquer les vols audacieux,
Que tu m'as osé faire.

Si le Spectre de *Lully* a apparu à tous ceux qui l'ont pillé, jamais Ombre n'a eu plus d'occupation.

Desmarets & *Salomon* jouissent encore aujourd'hui de quelque estime, l'un pour son Opéra d'*Iphigénie*, auquel le fameux *Campra* a eu bonne part ; l'autre pour sa *Médée*, où se trouve un *Quatuor* admirable.

Monteclair, & sa Tragédie de *Jephte*

ne mourront jamais. On dit que plusieurs morceaux de cet Opéra n'auroient pû être exécutés du tems de *Lully* par rapport à leur difficulté ; ce qui prouve en passant que notre siècle pour la Musique l'emporte de beaucoup sur le dernier. *Jephté* est encore moins travaillé qu'*Hippolite & Aricie*, nous faisons de jour en jour des progrès nouveaux.

Campra, ce génie brillant & fécond, qui a également réussi dans les Opéra & les Motets, doit être regardé comme un de nos plus grands Musiciens. *Hésione*, les *Fêtes Vénitiennes*, l'*Europe Galante* : Voilà des ouvrages immortels. La renommée de ce grand Maître a fait dire à M. de *Voltaire* dans une Epître à Madame de *Fontaine-Martel*.

Au Curé préférant *Campra*,
Vous avez Loge à l'Opéra,
Au lieu d'un Banc dans la Paroisse.

Mais en même-tems je suis bien étonné de trouver en notte dans la dernière Edition des Œuvres de notre Poëte, *Campra Musicien qui a fait de jolis Opéra.* Quoi *Tancrede* ne sera plus qu'un joli Opéra ! M. *Rameau* assure que c'est un chef-d'œuvre, & il s'y connoît.

Deſtouches plaira toujours : les reproches qu'on lui a faits avec raiſon de n'être point ſavant, ne l'empêcheront pas d'enchanter l'ame, *Iſſé*, *Amadis de Grece*, le *Carnaval & la Folie*, ont bien des charmes & ſont remplis de ces chants mélodieux qu'on ne ſauroit trop admirer.

Mouret, ſi gai, ſi vif, a brillé long-tems au Théâtre Lirique, où l'on repréſente encore ſa *Provençale* & ſes *Amours des Dieux*. La Comédie Italienne ſe ſouviendra long-tems de ſes excellens Vaudevilles, perſonne n'a eû cette partie comme lui. Il eſt bon de rappeller ici les Vers de M. de *Voltaire*. D'un coup de pinceau il caractériſe ces trois Muſiciens.

Sur les pas du plaiſir je vole à l'Opéra,
J'applaudis tout ce qui me touche,
La fertilité de *Campra*,
La gayté de *Mouret*, les graces de *Deſtouche*.

A ces Maîtres, Monſieur, ont ſuccèdé des Muſiciens aimables, qui plaiſent beaucoup à la Nation. Mrs. *Rebel* & *Francœur*, doivent à leurs talens les places honorables qu'ils occupent : leurs ouvrages & les applaudiſſemens du Pu-

blic ſont en commun. Après avoir réuſſi dans *Pirame & Thisbé*, ils ont ſû mettre le dernier ſçeau à leur réputation par ce joli tableau de *Zélindor* qui me rappelle auſſi toute la délicateſſe du pinceau de M. de *Montcrif* Auteur des Paroles. Mrs. *Rebel* & *Francœur* ont l'inſpection de l'Opéra, & ſe trouvent auſſi tous deux Surintendans de la Muſique du Roi. C'eſt-là où ils déployent ce talent rare de former la voix & de donner le vrai goût du chant ſi difficile à ſaiſir, & dont pourtant il y a tant de Maîtres. Enfin ces deux Muſiciens ſe ſont connus dès leur jeuneſſe, ne ſe ſont jamais ſéparés, ont combattu & triomphé enſemble, ils ſont les *Oreſte* & les *Pilade* de la Muſique.

M. de *Blamont* à qui un mérite reconnu a valu des décorations flateuſes, a l'heureux talent de plaire par une Muſique galante qui ne laiſſe rien à déſirer dans ce genre. On ſe ſouviendra toujours des *Fêtes Greques & Romaines*, par ce qu'on s'eſt toujours plû à les entendre. La Muſique, ainſi que notre Littérature, a quelques grands génies, & beaucoup de jolis eſprits : l'Opéra des *Caractères de l'Amour* eſt ſans contredit l'ouvrage d'un Muſicien plein d'eſprit.

Le fécond Mr *Boiſmortier* n'eſt pas de trop dans la liſte des Compoſiteurs ; il auroit une réputation ſans mélange , s'il avoit eu la diſcrétion de ne publier qu'une partie de ſes Ouvrages : mais quoique l'on en diſe , il a compoſé des choſes lègeres & aimables , & ſon Opéra de *Daphnis* & *Chloé* n'a pas déplû : il eſt vrai que les paroles ont beaucoup contribué à la réuſſite de cette Paſtorale. Au reſte , tout ce qu'il a donné au public s'eſt vendu rapidemment. Il eſt venu dans le bon tems ; on étoit affamé de ces badinages agréables , qui font un très-joli effet ſur les Flutes & les Muſettes : il a profité de la mode courante , & s'eſt ſervi doublement de ſon genie.

Monſieur *Royer* , ſi connu par l'Opera de *Zaïde* & par ſes ſuccès ſur le Claveſſin , met de l'ame & du feu dans ſes compoſitions. Il eſt chargé de la conduite du Concert ſpirituel , & il ſemble inſpirer toute ſa vivacité aux habiles gens qui le compoſent. Par le choix des ſujets , par l'heureux mélange des morceaux qu'il offre au public , il peut être regardé comme le reſtaurateur d'une eſpèce de ſpectacle , qui n'ayant point l'illuſion du Théatre , ne peut ſe

ſoutenir que par des chef-d'œuvres. Mr *Royer* ſait dans l'occaſion les fournir lui-même, mais toujours ſous un nom d'emprunt; il a trop de merite, & trop de renommée, pour ſe repentir d'être modeſte.



LETTRE III.

Sur Mr Rameau.

IL y a des gens qui voudroient, Monsieur, que nous n'eussions point d'autre Musique que celle du dernier siécle. Ils crient après les difficultés : de combien de chef-d'œuvres ne serions-nous pas privés si on les eût écoutés ? Le bisarre n'est point à rechercher dans aucun talent, mais peindre avec énergie, c'est élever un Art au-dessus de lui-même. Voilà ce qui étoit reservé à notre siècle, voilà ce que de connoisseurs médiocres ne sentent pas, & ce qui fait l'étonnement de l'Europe les revolte. Mr *Rameau* est ce Peintre sublime, & l'éloge commence à lui : je ne connois de grands crayons que les siens. J'aime les autres Musiciens, mais mon admiration est pour lui seul ; je lis avec beaucoup de plaisir dans le *Parnasse François* à l'article de la Musique, qu'on doit louer tout ce qui est digne de l'être, qu'il ne faut pas, parce qu'on est partisan de *Lully*, diminuer les talens su-

perieurs de ſon rival. Soyez ſenſible à tout ce qui eſt beau ; c'eſt d'un plaiſir paſſer à un autre , & c'eſt étendre la carrière des Arts que quelques envieux ne cherchent qu'à retreſſir , faute de la pouvoir courir. Un artiſte ordinaire ſe contente de marcher dans le chemin qu'on lui a frayé ; la portée de ſa vûe ne va pas plus loin. Un homme vigilant & laborieux , franchit les bornes preſcrites , le génie lui prête des aîles, & la nouvelle route dans laquelle il entre , le dérobe aux yeux du vulgaire.

Dans tous les ouvrages produits par l'imagination , il faut s'attendre à des changemens. M. de *Voltaire* a raiſon de dire , *Que preſque tous les ouvrages des hommes changent ainſi que l'imagination qui les produit , & que dans tous ceux qui dépendent purement d'elle , il y a autant de revolutions que dans les états. Ils changent*, continue-t'il, *de mille manières , dans le tems même qu'on cherche à les fixer.* Qui effectivement n'auroit pas crû que la Muſique étoit arrivée ſous *Lully* à ſon dernier dégré ? Auroit-on deviné combien il lui manquoit encore de choſes ? M. *Rameau* l'a démontré par des ſuccès , & preſque tout le monde le croit à préſent , ſi vous ex-

ceptez ceux qui ont des raiſons particulières pour fermer les oreilles.

En Italie, le Temple de la Muſique, il y a eu auſſi de grandes révolutions dans cet Art. Les Italiens ont quelquefois trop oſé : c'eſt le cri public. Cependant quoique leur Muſique d'apréſent ſoit fort différente de celle de *Chariſſimi*, elle fait pourtant les délices de preſque toute l'Europe, & toute l'Europe ne peut pas ſe tromper en matière de goût. Un François, dit un écrivain célèbre, *accoûtumé à nos Opera, ne peut s'empêcher de rire la premiere fois qu'il entend du recitatif en Italie ; autant en fait un Italien à l'Opera de Paris, ne conſiderant point que le recitatif n'eſt autre choſe qu'une déclamation notée, que le caractère des deux Langues eſt très-différent, que ni l'accent, ni le ton ne ſont les mêmes.* Les François & les Italiens ont à preſent plus d'union entre eux, depuis que M. *Rameau* a ſçu joindre la brillante vivacité de la Muſique Italienne aux charmes inexprimables de la Françoiſe. Quel projet ! Mais auſſi quel génie que notre Orphée !

N'eſt-il pas ſingulier que ce grand homme après tant de veilles, tant de travaux, ait eſſuyé la mauvaiſe humeur

d'une partie de la nation ? Les mauvais procedés ſont-ils donc faits pour ceux qui font notre gloire ? C'eſt en rougiſſant que je lis dans les ouvrages du veridique M. de *Voltaire*, Rameau *a eu un parti contre lui qui auroit voulu l'exterminer.* D'un autre côté qu'il eſt conſolant pour notre Orphée, de ſe voir recherché, admiré par toutes les perſonnes que le goût conduit, & qui ſont perſuadées qu'une Muſique qui ne peint rien, eſt une Muſique morte ! Tout le monde ſait de quel œil il eſt regardé dans cette maiſon, qu'on peut appeller le Temple des Muſes & des Arts. Elle n'eſt pas moins le Palais de *Plutus*, mais le génie & les ſentimens du Maître ſont au-deſſus de toutes ſes richeſſes. L'opulence ſans eſprit, attire des curieux, fait naître des adulateurs ; l'eſprit avec l'opulence, diſcerne les talens, les admet, en profite, & les recompenſe ; il eſt inutile de nommer ici M. de la P.. on le reconnoît aiſément ; la louange, fille de l'intèrêt, a je ne ſai quoi de fardé & de ſuſpect. Heureux celui dont on peut faire l'éloge avec ſincèrité

Malgré les baſſes intrigues d'une Cabale nombreuſe, il eſt arrivé à M.

Rameau ce qui n'étoit encore arrivé à aucun Musicien. Six de ses Opera ont été représentés sans interruption dans le cours d'une année; on a joué de suite, les *Talens Lyriques*, *Zaïs*, les *fêtes de l'Himen & de l'Amour*, *Pygmalion*, *Platée*, *Naïs*, & le Théâtre n'a jamais été frequenté avec tant d'assiduité. J'ai vû des gens au desespoir de cet évenement si favorable à M. *Rameau* : ils convenoient avec peine de la superiorité de sa Musique, où l'on découvre tous les jours quelque trait saillant & nouveau, à peu près comme dans ces Cabinets de curiosités immenses qui offrent à la vûë tant de richesses, qu'il faut des années pour tout voir & tout admirer.

La reprise de *Pygmalion* a terrassé la Cabale. Voilà ce qu'on lit dans le Mercure d'Avril 1751. *On n'avoit point encore vû un désir si vif, si marqué, une préférence si décidée pour les ouvrages d'un Auteur vivant, que celle que le Public a montrée dans cette circonstance pour la Musique de notre Orphée. Un moment avant que l'on commençât, la joie de toute l'Assemblée s'exprima d'une manière très-vive.. L'ouverture ranima ces démonstrations, & chacun des morceaux de cet Ouvrage saillant fut applaudi universelle-*

ment avec une espèce de transport. Je crois placer ici très à propos une fort jolie Piéce faite à l'occasion de *Pygmalion*, j'ignore le nom de l'Auteur.

Un connoisseur amateur du vrai beau
Enchanté des beautés de ton Ballet nouveau,
L'esprit étonné, l'ame émuë,
S'écrioit en voyant s'animer la statuë :
» Tu te trompes, *Pygmalion*,
» Ce n'est point de *Venus* la puissance suprême,
» Qui vient de donner l'ame à ce que ton cœur aime ;
» Rend graces aux accords d'un nouvel *Amphion*,
» A son Art enchanteur tu dois tout ton hommage,
» Lui seul anime ton ouvrage.
Savant *Rameau*, telle est l'illusion,
Que fait sur nous ta divine harmonie,
Elle charme nos sens & séduit nos esprits,
Au point de n'être pas surpris,
Qu'au Marbre elle ait donné la vie.

M. de *Voltaire* dans ses Poësies semble d'abord annoncer M. *Rameau*, qui dans ses premiers Opera a eu tant d'adversaires à combattre. On lui faisoit presque un crime de reussir, on applau-

diſſoit en ſécret à ſon génie lumineux, & il n'étoit pas encore permis de le louer tout haut, tant le préjugé pour l'ancienne Muſique étoit puiſſant. Belle leçon pour ceux qui courent la carriere des Arts! Qu'ils ſe rappellent ſans ceſſe que M. *Rameau* a long-tems travaillé pour des ingrats; qu'au milieu des ſuccès les plus éclatans, il étoit en butte aux traits les plusnoirs, pendant que tel Auteur, malgré ſes chûtes & ſes diſgraces vivoit tranquille. Si le veritable mérite doit être perſécuté, c'eſt un fatal préſent de la nature. Liſez, Monſieur, les Vers de M de *Voltaire*, ils rappellent la naiſſance de la Muſique moderne. Le Poëte ſuppoſe un homme extrêmement riche, qui en conſéquence a l'heureuſe facilité de voler de plaiſirs en plaiſirs.

Mais du Logis j'entends ſortir le Maître,
Un Char commode avec graces orné,
Par deux chevaux rapidement traîné,
Paroît aux yeux une maiſon roulante,
Moitié dorée & moitié tranſparente;
Nonchalamment je l'y vois promené,
De deux reſſorts la liante ſoupleſſe,
Sur le pavé le porte avec moleſſe;
Il va ſiffler quelque Opéra nouveau;
Ou malgré lui court admirer *Rameau*.

Dans ſa belle Epitre à un Miniſtre d'Etat ſur l'encouragement des Arts, il nous fait voir M. *Rameau* dans ſa gloire : les ennemis ſont diſperſés, la nation l'admire, & les Grands le protegent. Voici comme il parle au Miniſtre éclairé.

Toi qui mêlant toûjours l'agréable à l'utile,
Des plaiſirs aux travaux paſſas d'un vol agile;
Tu ſais de Melpomene animer les accens,
De ſa riante ſœur chérir les agrémens,
Proteger de *Rameau* la profonde Harmonie.

Enfin M. de *Voltaire* pour aſſurer d'avantage le triomphe du plus grand de nos Muſiciens, adreſſe la parole à tous les inſectes orgueilleux du Parnaſſe, qui s'efforcent de flétrir les talens les plus recommandables. Par un ſeul Vers il les écraſe & les confond.

Mais pour ſiffler *Rameau* on doit être un Orphée.

Après *Hipolite* & *Aricie*, les *Indes Galantes*, les *Talens Lyriques*, *Pigmalion*, *Platée*, vrai chef-d'œuvre de Muſique, il ſembleroit qu'il n'y auroit plus rien à déſirer. Pour moi je le crois

ainsi. M. l'Abbé de B.. souhaite pourtant encore quelque chose : il s'exprime avec trop de délicatesse pour lui faire un procés là-dessus ; & puis on ne plaide pas de bon cœur avec ceux qu'on estime véritablement, Je dirai donc seulement, que ses désirs ne seront jamais accomplis, du moins il y a grande apparence. D'ailleurs, (& que M. l'Abbé de B. m'excuse de parler ainsi,) naîtroit-il des beautés de la confusion, plutôt que de l'union de deux genres opposés ? Lisez les Vers de cet Académicien.

Plût aux neuf Sœurs qu'un Amphion nouveau,
Avec *Lully* consiliât *Rameau* ;
Que, banissant l'envie & la satyre,
On accordât les accens de leur Lyre.
Le Dieu de Gnide & le Dieu des Concerts,
Ont inspiré ces deux Chantres divers.
L'un de bon goût, protecteur & modéle,
Est de nos cœurs l'interprête fidéle ;
L'autre échauffé par le concert des Corps,
Rend avec feu leurs physiques accords.
Que de l'am our l'un chante les Ravages,
L'autre les Mers, la Foudre & les Orages.

L'admirable Opéra de *Zaïs*, dont la Symphonie galante & voluptueuse, est au-dessus d e tout éloge, & dans lequel

ſe trouve ſur-tout cette ouverture neuve & pathetique, qui peint le débrouillement du cahos & le choc des élemens : cet Opéra m'a inſpiré des Vers que j'oſe aujourd'hui faire imprimer. Il faut être né Poëte, dit-on : l'eſpéce commence à manquer, je profite de l'intervalle.

Au ſéjour des éclairs,
Rameau va dérober tout le feu de ſes Airs;
Vaſte & puiſſant génie un Dieu monte ta Lyre;
O puiſſance des Sons ! ô ſublime délire !
Anime l'Univers, débrouille le cahos,
Fai retentir la Foudre, & ſouleve les Flots;
Appaiſe l'Aquilon, diſſipe les nuages,
Pour la ſenſible oreille il eſt donc des images!
Couronnés les efforts de ce Peintre nouveau,
Confiés à ces mains votre ſavant Pinceau;
Dieu des Arts, que tout céde à ſes couleurs brillantes,
Avec quelle ame il rend ſes figures vivantes.
Il ſait auſſi dans un cœur agité,
Faire regner la tendre volupté.
Créateur de ton Art, & ſucceſſeur d'Orphée,
Rameau malgré ſes cris, voi l'Envie étouffée;
La Cabale mourante à tes pieds ſe ſoumet,
Au milieu des neuf ſœurs ſied-toi ſur le ſommet,
Et laiſſe murmurer aux fanges du Parnaſſe,
L'ignorance en courroux, & la fougueuſe audace.

C'eſt ſans doute pour notre grand Muſicien que M. d'*Alambert* a dit dans ſa Préface de l'Encyclopedie : *Il eſt vrai qu'un Muſicien attentif à tout peindre, nous préſenteroit dans pluſieurs circonſtances des Tableaux d'harmonie qui ne ſeroient point faits pour des ſens vulgaires ; mais tout ce qu'on en doit conclure, c'eſt qu'après avoir fait un Art d'apprendre la Muſique, on devroit bien en faire un de l'écouter.* On trouve dans le même Ouvrage, Monſieur, un éloge de M. *Rameau*, que je rapporte ici avec d'autant plus de ſatisfaction, qu'il eſt fait par un Philoſophe ami de la vérité, & qu'un préjugé mal entendu n'a jamais conduit dans ſes déciſions. » La Muſique, dit-il, eſt » peut-être de tous les Arts celui qui » a fait depuis quinze ans le plus de » progrès parmi nous, graces aux tra» vaux d'un Génie mâle, hardi & fé» cond. Les étrangers qui ne pouvoient » ſouffrir nos Symphonies, commen» cent à les goûter, & les François pa» roiſſent enfin perſuadés que *Lully* » avoit laiſſé dans ce genre beaucoup » à faire. M. *Rameau* en pouſſant la pra» tique de ſon Art à un ſi haut dégré » de perfection, eſt devenu tout en» ſemble le modéle & l'objet de la

» jalousie d'un grand nombre d'Artistes
» qui le décrient en s'efforçant de l'imi-
» ter; mais ce qui le distingue plus par-
» ticulièrement, c'est d'avoir réfléchi
» avec beaucoup de succès sur la Théo-
» rie de ce même Art, d'avoir su trouver
» dans la Basse fondamentale le princi-
» pe de l'Harmonie & de la Mélodie.
» Je saisis avec empressement l'occasion
» de célébrer cet Artiste philosophe,
» dans un discours, destiné principale-
» ment à l'éloge des grands hommes.
» Son mérite, dont il a forcé notre sié-
» cle à convenir, ne sera bien connu
» que quand le tems aura fait taire l'en-
» vie, & son nom cher à la partie de sa
» nation la plus éclairée, ne peut blesser
» ici personne; mais dût-il déplaire
» à quelques prétendus Mécenes, un
» Philosophe seroit bien à plaindre si
» même en matiére de science & de
» goût il ne se permettoit pas de dire
» la verité.

Je veux vous faire part, Monsieur, d'un parallele entre *Lully* & M. *Rameau*. Comme personne ne l'a fait avant moi; je me veux du bien de l'avoir tenté: j'avoue en commençant que j'ai un égal respect pour ces deux célèbres Rivaux, dont le nom sera immortel.

Lully né Musicien, ne veut paler qu'au cœur, & semble négliger toutes les combinaisons dont l'Art est susceptible; *Rameau*, génie neuf & hardi, parvenu par un travail infatigable au point où nous le voyons, éleve l'ame, & se prête aussi quelquefois à ces beautés tendres & naïves, qui ne font pas cependant tout le mérite du premier. L'un fait attendrir, est plus simple, toujours parfait, imitateur de la nature; l'autre étonne, est plus chargé d'ornemens, a l'art merveilleux de tout peindre. Chez le premier la Musique est aimable, flateuse, disons même un peu effeminée; chez le second, elle est vive, foudroyante, & majestueuse. Ce n'est pas que *Lully* ne soit jamais grand, & que *Rameau* n'ait jamais composé de morceaux voluptueux; nous parlons de la principale manière par laquelle un grand Artiste semble mettre son sçeau à l'ouvrage. Les recitatifs de l'un, la beauté de ses chants, rendront toujours sa mémoire prétieuse; les recherches, le travail, la profonde harmonie, font le caractère dominant de l'autre, & lui ont attiré une réputation à l'épreuve de tout évenement. Il ne faut qu'avoir du goût pour applaudir à l'Auteur d'*Atys*;

il faut être connoisseur pour sentir le rare mérite de celui des *Indes galantes*. Celui-ci est aussi grand chez les étrangers que dans son pays ; celui-là est plus aimé des François que des autres peuples de l'Europe. Enfin *Lully* est un homme admirable, son génie est beau, sa touche est aisée ; *Rameau* est un homme surprenant, il caractèrise tout, rien n'échappe à son pinceau sublime ; tous les deux passeront jusqu'aux siécles les plus reculés.

Depuis *Lully*, si vous exceptés les belles paroles de *Thetis* & des *Elemens*, nos grands Opèra ne brillent que par la Musique de M. *Rameau*. Sans doute que ce grand Musicien n'est pas fait pour partager sa couronne avec personne. M. de *Cahusac* a beaucoup de mérite, l'Abbé *Pellegrin* avoit de la fécondité, M. *Fuselier* est plein d'esprit, M. de *Voltaire* est le Héros de notre littérature, mais pas un d'eux dans les ouvrages qu'ils ont fournis à notre Orphée, n'a égalé son mérite, son feu & son impétuosité. Aussi le Laurier dont quelques branches au moins devoient appartenir à ces Poëtes, lui est resté tout entier.

Je crois donc avec M. l'Abbé *de la*

Porte, dont les obſervations ſont pleines de raiſon & d'eſprit, *que la Muſique eſt le fond véritable de l'Opéra.* Quoique ce ne ſoit pas le ſentiment de M. *Roy*, qui, ſelon le judicieux Obſervateur, *malgré ſa réputation, ſa connoiſſance profonde de la Fable, ſon amour pour Ovide, & ſon antbipathie pour la Muſique de M. Rameau, ne va que de chûte en chûte.* Je ne rappellerai pas ici tous les * Opéra malheureux de M. Roy, il ſait trop bien ce qu'il vaut pour n'être pas touché de tant de chûtes éclatantes; il devroit être inconſolable s'il n'étoit pas l'Auteur des Elémens. Ah! Monſieur Roy, au lieu de perdre votre tems à critiquer *Rameau*, que n'avez-vous travaillé avec lui? Vos ouvrages vivroient toujours: vous voyés aujourd'hui que tout votre zéle pour l'ancien Théâtre ne vous ſert à rien. *Rameau* triomphe: je plains votre ſituation, elle eſt cruelle. *Eſt-ce une ſenſation réelle d'un plaiſir fondé ſur le goût qui a changé la face du Théâtre lyrique? Eſt-*

* Si quelques Opéra de cet Auteur n'ont pas eu autant de ſuccès à leur repriſe que dans leur naiſſance, on ne doit s'en prendre qu'à la Muſique. M. *Roy* eſt le *Quinault* du ſiècle.

ce un caprice qui cause cette révolution ? C'est une question que se fait M. l'Abbé de la Porte ; voilà sa réponse, qui me paroît convaincante & sans réplique. *Si c'est un caprice, un feu léger que la mode a allumé, qu'une nouvelle mode peut & doit éteindre, d'où vient que dix-huit ans de soins, de lamentations, de cris de la part de tous les Partisans de l'ancien Théâtre, n'ont pas pû venir à bout de dissiper ce foible nuage ?*

Qu'on ne s'avise plus de dire que le goût s'est perdu : ce sont les lieux communs de l'ignorance & de l'entétement ; qu'on dise plutôt que le goût s'est perfectionné, & cela par une raison simple. *Lully* tout grand homme qu'il fût, n'a pû tout faire ; il a vû les commencemens, le progrès, & non pas la perfection totale de son Art ; la Musique seule parmi toutes les sciences, auroit eu ce privilège, ce qu'il est absurde de penser. M. *Rameau*, aussi grand homme que *Lully*, ne la point imité. Ce n'est pas qu'en se bornant à l'imitation, il n'eût été fort applaudi comme bien d'autres, & sans tant de difficultés, mais il a voulu travailler pour la postérité. Ainsi creusant pour ainsi dire la mine, il a trouvé des veines plus riches

& plus prétieuses que les premières. On ne l'a pas crû d'abord, il ne s'est point rebuté. Artiste infatigable, par un travail pénible & glorieux, il a fait l'analyse de cet Art si étendu, si vaste, il en a développé tous les principes, & le sécret est à lui. C'est avec de profondes méditations qu'il l'a payé. Qu'est-il arrivé? C'est M. l'Abbé *de la Porte* qui va vous l'apprendre. *Tous les secours, tous les soins, le zéle des Acteurs, les Epigrammes, les Satyres, les Estampes, les plaisanteries, les bons contes, ont été mis en usage pour ruiner le nouvel Edifice & pour étayer l'ancien; on gratte, on recrépit, on pare autant qu'on peut la vieille Masure, elle ne s'écroula pas moins de toutes parts.* J'adresse à tous ces hommes envieux d'un mérite qui les désespere, ces beaux Vers du *Virgile* François.

Cœurs jaloux, à quels maux êtes-vous donc
en proye?
Vos chagrins sont formés de la publique joye:
Convives dégoutés, l'aliment le plus doux,
Aigri par votre bile est un poison pour vous.

C'est à cette jalousie que le magnifique Opéra de *Zoroastre* a été sacrifié. Les Acteurs ne sont-ils pas malades

quand ils le veulent ? Esperons, de revoir au plutôt cette célèbre Tragédie dans tout son éclat. On l'a dit encore embellie par des corrections que son illustre Auteur a jugé à propos d'y faire.

Pour mettre les curieux à portée de juger du mérite des plus grands Peintres, des *Raphaels*, des le *Bruns*, des le *Sueurs*, des *Rubens*, il faut leur faire observer la touche savante & le bel ensemble de tel Artiste, l'exactitude & la correction du dessein de celui-là, la touchante expression de celui-ci, le pinceau fier & majestueux de l'un, l'admirable coloris de l'autre. On entre ensuite dans le détail de chaque Tableau, on examine l'attitude des principaux personnages, les différentes passions qui les agitent, le ton, les nuances, le principe de vie dont la toile est animée. Quel spectacle pour les yeux !

Je veux aujourd'hui, Monsieur, vous transporter dans une Salle magique ; il faut vous imaginer entendre cent Musiciens : c'est à vos oreilles auxquelles je vais offrir les Tableaux d'un autre le *Brun*, & d'un autre *Rubens*. Un Peintre tel grand qu'il soit, ne cause que des émotions douces ; un Musicien

comme M. *Rameau*, remue & transporte l'ame ; vous allez trouver de la variété dans l'invention, & de la force dans l'exécution : tout est vivant & caractèrisé.

Soyez attentif à ce premier Tableau, c'est le second acte d'*Hipolite* & d'*Aricie.* Les Enfers s'ouvrent, j'entends les cris lugubres des coupables, les hurlemens des Parques, les Démons sont déchaînés. Que l'image de la Furie avec *Thesée* est effrayante ! Que de verité dans l'expression ; Vous êtes saisi, & l'impression que font les sons sur votre oreille, passe jusqu'à votre ame & la remplit d'horreur. Au troisième Acte, le Monologue de *Thesée*, son invocation à Neptune, & le soulevement des flots augmentent votre trouble. La Peinture n'exprimeroit ces Images qu'imparfaitement, parce que la toile toute vivante qu'elle paroisse, est toujours muette, la Musique parle.

Au quatrième Acte, le bruit des Cors, les Symphonies brillantes invitent à prendre le plaisir de la Chasse, vous croyez être au milieu des Forêts.

Cette Tragèdie fut représentée le premier Octobre 1733 : ce fut le coup d'essai de notre Orphée.

Ses pareils à deux fois ne se font point connoître,
Et pour des coups d'essai veulent des coups de Maître.

Les partisans de l'ancien Théâtre vouloient étouffer cette nouveauté. Un Poëte se mit à leur tête, publia quelques Epigrammes, qu'on ne connoît guères plus à présent que ses autres ouvrages. Les mauvais Vers sont oubliés, & l'admirable Opéra nous reste. Le public connoisseur, lui fit beaucoup d'accueil, quoique ce fût une espéce de crime dans ce tems-la, de donner de la Musique difficille à exécuter : les plus sévéres critiques convinrent pourtant qu'elle étoit mâle, harmonieuse, & d'un caractère neuf. Il faut joindre aux Tableaux que je viens de vous offrir, l'entrée des Amours au Prologue, le Chœur & la Symphonie du Tonnerre, ce dernier morceau est d'une beauté sublime. On a lieu de regretter le *Trio* des Parques, qui par l'attention singuliére qu'il demande pour l'exécution, n'a pû être entendu à l'Opéra tel que l'Auteur l'avoit fait d'abord. Ce *Trio* affecte tellement les sens, que les chevaux se hérissent; il n'y a point de terme

pour bien rendre tout l'effet qu'il produit, c'est au-dessus de l'agitation, de l'effroi, de la terreur; il semble que la nature s'anéantisse, & que tout aille périr. Il est dans le genre composé, qu'on appelle * *Diatonique enharmonique.*

Qu'entend-je? C'est le Monologue de *Castor & Pollux, tristes apprêts.* A ce Monologue succéde celui de *Dardanus, lieux funébres.* Les couleurs propres avec lesquels ces Tableaux sont peints, doivent les rendre chers aux gens de goût. Otez les paroles, la Musique n'exprime pas moins les accens de la douleur & les rigueurs d'une prison cruelle. Vous ne pouvez rien changer, rien ajouter, tout est à sa place. Voilà la véritable Musique, l'ancienne n'étoit que son ombre.

Soyez attentif, Monsieur, au grand Tableau que vous présente le fameux Ballet des *Indes galantes.* Le Ciel s'obscurcit, le Tonnerre gronde, Neptune est en fureur; entendez les Flutes, elles expriment le sifflement des vents, la Tempête augmente, les éclats de la Fou-

---

* Voyés la démonstration du principe de l'Harmonie, page 94.

dre redoublent, l'impétueux Borée agite les Airs, la mer au loin mugit.

Et le feu des éclairs, & l'abyme des flots,
Montrent par tout la mort aux pâles Matelots.

Déja l'orage s'appaiſe, le Ciel devient ſerain, l'onde eſt plus calme ; on aborde, les Matelots expriment leur joye ; cette Fête animée pas deux Tambourins charmans, finit par *Regnez amour*, une des plus brillantes Cantatilles de M. *Rameau*.

Autre Tableau dans l'Acte des *Incas*. Le Soleil eſt la Divinité du pays, on ſe proſterne devant lui, on l'implore. Que de majeſté dans cette adoration ! J'entends le Chœur, *brillant Soleil*. Quelle magnificence dans l'expreſſion, quelle majeſtueuſe grandeur dans le deſſein !

Cet Opéra admiré dans ſa naiſſance, a été écouté & applaudi avec tranſport toutes les fois qu'on l'a remis au Théatre. Tous les Airs du Prologue, l'ouverture même ont été parodiées inconteſtable preuve du ſuccès.

Pourroit-on ne pas aimer cette légère & charmante Arriete, *Amans ſurs de plaire*, la fierté de la *Polonoiſe*, la douceur & le chant agréable de la *Muſette*

&

& du chœur qui l'annonce ? Tel prévenu que l'on soit pour l'ancienne Musique, est-on maître de ne pas goûter le divertissement de l'Acte des Fleurs, & sur-tout la Sarabande de la *Rose* ?

L'Acte des *Sauvages* si universellement estimé, renferme les chants les plus agréables & les plus variés. Rien de commun, tout y est heureux, & de la plus grande beauté.

Ecoutez, Monsieur, l'Air neuf & singulier des *Sauvages*, il sert d'accompagnement au *Duo* & à ce chœur si bien imaginé; l'invention en est heureuse & unique. Que ne pourroit-on pas dire de la *Chaconne*, qui termine cet Acte admirable ? L'Harmonie & la Noblesse sont déja un grand mérite, mais c'est sur-tout la varieté dont elle est remplie qui la distinguera de toutes les pièces en ce genre, dans lesquelles on trouve communement assez de Monotonie. Un génie créateur est exempt de ce défaut.

Le prodige que vous offre le Ballet des *Talens Lyriques*, est au-dessus de tout Tableau. Je vois *Tirtée* envoyé au secours des Lacédemoniens contre les habitans de Messene ; ses chants inspirent une ardeur guerrière aux Soldats ; ils volent au champ de Bataille, &

remportent la victoire. Ce miracle peint avec tant de force dans *Plutarque*, est renouvellé de nos jours par la Musique séduisante de notre *Orphée*.

Cet Opéra a toujours été remis au Théâtre avec ce succès marqué, auquel M. *Rameau* doit toujours s'attendre. On prétend que c'est un des plus beaux ouvrages de ce grand homme; tout y est également soutenu, les Tableaux en sont agréables & rians, & plusieurs sont dans le goût de l'*Albane*. A une des représentations, lorsque notre illustre Auteur parut, c'étoit en 1748, le public lui prouva l'estime qu'il avoit pour lui par des applaudissemens réiterés; cela auroit dû adoucir certain Poëte envieux & jaloux.

On ne peut trop admirer le divertissement du troisiéme Acte: c'est la plus gracieuse Bergerie qui soit au Théâtre Lyrique; où trouver autant de douceur, de délicatesse & d'aménité? Ce joli Tableau est fait avec le pinceau des Graces.

Ici ce sont les Fêtes de l'*Himen & de l'Amour*; le célèbre Compositeur expose toutes les richesses de l'Harmonie. Le Nil se déborde, les peuples vont être submergés; la rapidité des flots, les

cris & les gémissemens, tout est exprimé par la force & la majesté des accords. Mais des images plus riantes & plus agréables se présentent à nous, j'entends cette incomparable Musette, *Ma Bergere fuyoit l'amour*, & son chant gracieux vous transporte de plaisir. Cet Opéra a été représenté à la Cour pour le second mariage de Mr le Dauphin, & a mérité tous les suffrages.

Dans *Pygmalion* une statue s'anime, son éducation est confiée aux Graces, tout respire la volupté. Là c'est *Naïs*, le Ciel est en feu; les Titans sont foudroyés, Jupiter triomphe. Dans *Zoroastre*, la puissance de la magie est déployée; admirez l'énergie de la Musique! Que le pinceau du Peintre inimitable est fort & hardi! De pareils traits décelent sa touche sublime.

La *Guirlande*, cette aimable Pastorale, & le dernier Opéra d'*Acante & de Céphise*,

N'ont rien qui dégènere,
Rien qui les fasse croire enfans d'un autre pere.

L'ouverture d'*Acante* est un Tableau de la plus grande manière, elle me rappelle les grands efforts d'imagination de l'étonnant *Milton*. Tout le feu de l'Ar-

tillerie se trouve dans ce morceau neuf & unique. Le bruit des Canons, l'éclat des Bombes, la rapidité des Fusées, le Ciel étincelant, le tumulte, les cris de joye, tout est peint avec les couleurs les plus mâles. L'envie elle-même est obligée d'admirer la savante fertilité du *Raphael* de la Musique. L'Envie, ce monstre affreux, est donc susceptible d'admiration ? Oui, mais on paye bien cher ce sentiment qui lui est étranger, & de son souffle impur il flétrit les fleurs les plus brillantes. Ce Monstre, est de l'aveu d'un grand Poëte, qui a souvent éprouvé ses cruelles atteintes,

Le plus lâche à la fois & le plus acharné :
L'orgueil lui donna l'être au sein de la folie.
. . . .
Le mérite étranger est un poids qui l'accable,

Je me garde bien de faire entrevoir à qui ces Vers-là peuvent convenir, c'est au public à en faire l'application.

Les paroles de cet Opéra n'ont pas été reçues favorablement du public ; elles sont pourtant d'un Auteur dont les essais heureux, sembloient promettre dans la suite les plus beaux morceaux. Il n'est pas possible qu'avec son mérite nos espérances soient long-tems

trompées : il est peut-être tout près d'un triomphe.

On a observé avec raison que lorsque notre fameux Musicien paroissoit seul dans *Acante & Cephise*, il étoit alors un grand Maître ; mais que dans les endroits où il étoit obligé de suivre le Poëte, & de se montrer avec lui, il n'avoit plus la même vivacité & le même éclat. Plusieurs personnes prétendent qu'en retranchant quelques longueurs dans le Recitatif, cet Opéra seroit excellent pour la Musique. On peut adopter un sentiment qui est devenu celui des vrais connoisseurs.

Nous avons encore de M. *Rameau* les Fêtes de *Polymnie*, premier ouvrage Lyrique de M. de *Cahusac*. Si le Musicien a saisi avec choix toutes les occasions que le Poëte lui a données de développer la fécondité de son génie, j'ose avancer que la coupe de cet Opéra montroit déja dans l'Auteur du Poëme beaucoup de talent pour cette sorte de composition.

On sait que la Musique du *Temple de la Gloire* est de M. *Rameau*, parce qu'il s'y trouve beaucoup de morceaux admirables qui ne seroient pas facilement d'un autre, mais on est fâché que

l'un de nos plus grands Poëtes ait cessé de l'être dans la construction de cet Edifice. A peine reconnoît-on l'Architecte.

Il seroit difficile de trouver un Musicien qui ait autant travaillé que notre Orphée : car sans vous parler de ses élegans *Quatuor* pour le Clavessin, le Violon, &c, il a dans son portefeuille plusieurs Opéra qui n'ont pas été représentés, & qu'il devroit abandonner à la louable avidité du public. D'ailleurs je peux vous assurer qu'il corrige continuellement ses ouvrages, parce que ce n'est pas assez pour lui d'avoir bien fait lorsqu'il sent que l'on peut mieux faire. La Tragédie de *Castor* & *Pollux* en sera incessamment la preuve : ce grand Tableau paroîtra plus frapant par les nouveaux coups de pinceau que le Peintre lui a donnés. Un Artiste qui a quelque mérite, ne se contente que trop aisément; avec une réussite qui n'est que du tems, il se croit placé pour toujours parmi les Hommes illustres : quelquefois à la vérité, il essuie de son vivant, un revers funeste ; ce que nous appellons un génie, plaît à tout le monde sans se satisfaire jamais entièrement ; il voudroit pour ainsi dire aller au-delà

des bornes de son Art. Couronné des plus brillans succès, il ne cesse point d'examiner avec sévérité ses productions, occupation favorite du petit nombre d'hommes fameux qui peuvent se flatter de passer à la postérité.

J'aime à voir M. *Rameau* sensiblement touché des applaudissemens que le Public lui a donnés, faire éclater sa reconnoissance, & l'en remercier lui-même en s'engageant à de nouveaux travaux. Ecoutez-le parler : c'est de tout son cœur qu'il a dit dans une Lettre imprimée en 1749 : » Pénetré de la » plus vive reconnoissance des nouvel- » les marques que le Public vient de » me donner encore de sa bonté, à » l'occasion de mon Opéra de la Paix : » j'ose assurer que je ne me sens que » plus encouragé à mériter la continua- » tion d'une faveur qui a été, & qui » sera toujours, l'objet de tous mes » vœux, & que je ne désirerois rien » tant que d'être à portée de lui pro- » curer encore plus de plaisir, & de » pouvoir à mon gré pousser aussi loin » que j'en puis être capable, un Art » qui fait seul l'occupation de toute » ma vie.

Que vous dirai-je, Monsieur, du

célébre * Ouvrage de M. *Rameau*, connu sous le nom de *Demonstration du principe de l'Harmonie, servant de base à tout l'Art Musical, Théorique & Pratique*? Mes éloges vous satisferoient moins que le rapport de Mrs de *Mairan*, *Nicole* & d'*Alambert*, que je vais vous mettre sous les yeux : voici le jugement de cet excellent Livre approuvé par l'Académie des Sciences. „ Nous croyons „ que la Basse fondamentale prouvée „ par l'Auteur, & puisée dans la na-

* Tout Paris a lû les Livres de M. *Rameau* sur la théorie de son Art : ils sont universellement estimés; & M. d'*Alembert*, si connu dans le monde savant, par la profondeur des connoissances, & les charmes de l'esprit, vient de publier des *Elemens de Musique Théorique & Pratique*, suivant le sistême de M. *Rameau*. Quoique ce grand Géometre paroisse convaincu de la vérité du principe de l'Harmonie démontré par notre Musicien Philosophe, cela n'a pas empêché M. *Estéve* de la Société Royale de Montpellier, de s'élever contre cette découverte. Il nous a déja donné un Ouvrage sur l'origine de l'Univers, que M. *Fréron* appelle *un Roman Scientifique, où l'imagination a autant de part que la Géométrie*; sa Brochure, sur le *véritable principe de l'Harmonie*, ne seroit-elle pas un second Roman ? C'est un doute qui mérite d'être éclairci.

» ture même, eſt le principe de l'Harmonie & de la Mélodie ; que M. Rameau explique avec ſuccès, par le moyen de ce principe, les faits dont nous avons parlé, & que perſonne avant lui n'avoit réduit en un ſiſtême auſſi lié & auſſi étendu ; ſavoir, les deux *Tetracordes* des Grecs, la formation de l'échelle *Diatonique*, la différence de valeur qu'un même ſon peut avoir, l'altération qu'on remarque dans cette échelle, & l'inſenſibilité totale de l'oreille à cette altération ; les regles du *Mode-majeur*, la difficulté d'entonner trois tons conſécutifs, la raiſon pour laquelle les deux *tierces-majeures*, ou les deux *accords-parfaits* de ſuite ſont proſcrits dans un ordre diatonique, l'origine du *mode-mineur*, la ſubordination au *majeur*, & ſes variétés, l'uſage de la diſſonance, la cauſe des effets que produiſent les différens genres de Muſique *Diatonique*, *Chromatique* & *Enharmonique*, les principes & les loix du *temperament* ; ainſi l'Harmonie aſſujettie communement à des loix aſſez arbitraires, ou ſuggerées par une expérience aveugle, eſt devenue par le travail de M. *Rameau* une ſcience

„ Géométrique, & à laquelle les prin-
„ cipes Mathématiques peuvent s'ap-
„ pliquer avec une utilité plus réelle &
„ plus sensible. C'est pourquoi M. *Ra-*
„ *meau*, après avoir acquis une grande
„ réputation par ses ouvrages de Musi-
„ que-Pratique, mérite encore d'obte-
„ nir, par ses recherches & ses décou-
„ vertes dans la théorie de son Art,
„ l'approbation & l'éloge des *Philoso-*
„ *phes*. C'est à eux à décider; & lorsqu'ils sont favorables à un Livre de cette espéce, le Public est tellement persuadé de l'excellence de l'ouvrage, que c'est vainement que l'on en fait la critique. D'ailleurs qui sait mieux que M. *Rameau* la vérité du fait? La Musique a été l'étude de toute sa vie, & il est incapable de tromper. Pour détruire son sistême, il faudroit être, s'il étoit possible, plus grand Musicien que lui. Telle chose que l'on dise, il faut s'en tenir à la décision de M. *Fréron*. *On n'en conclura pas moins*, dit l'ingénieux Critique, *que personne n'a porté son Art à un plus haut point de perfection dans la Théorie & la pratique, que cet illustre Musicien, Phénomene réellement éxistant dans la nature.*

Cette nouvelle découverte a donné

lieu à M. *Marmontel* d'exerçer son génie. Ce Poëte a adressé à M. *Rameau* une Epître, dont je vous citerai les endroits qui m'ont le plus frappé.

Newton des Sons, astre de l'Harmonie,
Non, le concours des plus heureux hasards,
Ne peut fixer la carrière des Arts;
Tu nous l'apprens: c'est aux mains du Génie,
A déchirer le bandeau d'Uranie.
La vérité sur les aîles du tems,
Vers nous, dit-on, s'avançant d'âge en âge,
De ses rayons perce enfin le nuage,
Qui la dérobe à nos esprits flotans.
Tu la préviens. C'est aux talens sublimes,
De ses sécrets ravisseurs orgueilleux,
A la tirer du fond de ses abymes,
A l'arracher du sein même des Dieux.
L'experience à tout moment trompée,
Lent voyageur au milieu des déserts,
Marchant d'abord sur la foi des éclairs,
Change cent fois sa route entrecoupée,
Par des écueils, & des sentiers divers.
Que le Génie avec elle s'unisse;
Plus de détours, d'écueil, de précipice,
Leur vol rapide embrasse l'Univers.
Depuis l'Auteur de la Métempsicose,
Jusqu'au beau siècle où le tendre *Lully*,
Fit soupirer le François amolli;
Envain l'oreille interrogea la Cause

De ſes plaiſirs, le Luth formoit des ſons,
La voix des chants, inutiles leçons;
L'Art foible encor, ſuivant l'inſtinct pour
guide,
Sur le Clavier portoit ſa main timide.
A la lueur d'un débile flambeau,
Non loin ſouvent il entrevit le beau;
Mais pour l'atteindre il n'avoit point de route:
Le goût flotoit dans le cercle du doute,
Et le Génie y trouvoit ſon tombeau.
Rameau paroît, & la nuit ſe diſſipe,
Dans ſes accords il ſurprend leur principe;
Et des rayons qu'il en fait rejaillir,
L'Art éclairé ne craint plus de faillir.
Il eſt connu, ce mélange harmonique,
De ſons divers qu'engendre un ſon unique;
Ce doux rapport, cet amour mutuel,
Qui les confond dans le ſein paternel:
Je crois les voir franchir leur intervale,
Pour remonter vers leur ſource natale,
Se reconnoître, & de loin s'appeller,
Pour s'embellir à l'envi ſe mêler.
Que de rapports! quel tiſſu de merveilles!
Ce que n'ont pû trente ſiécles de veilles,
Un ſeul mortel d'un regard le produit.
De ton triomphe, Ami, goûte le fruit,
Dans l'avenir contemple ta mémoire,
Ton nom gravé ſur le front de la gloire.
Voi déſormais tes concurrens altiers,

Confus, soumis, marcher dans tes sentiers ;
L'envie enfin muette, consternée,
Par le bon goût à ton char enchaînée.
Roi de ton Art, à ce titre flatteur,
Tu viens d'unir celui de fondateur.
Après avoir applani tant d'obstacles,
Dans ce Sénat dont les regards de Linx,
De la nature observent les miracles,
Tu t'es montré vainqueur d'un nouveau Sphinx,
Et la critique a scellé tes oracles.
Poursuis, étonne, enchante les François,
Quel prix plus doux de tes nobles succès ?
Que la faveur d'un Ministre équitable,
L'œil de la Guerre en un tems redoutable,
L'ame des Arts dans le sein de la Paix.
De l'amitié si tu chéris le gage,
Reçoi ces Vers, tendre & sincère hommage.
Je les écris dans l'Asile enchanté,
Du sentiment & de la vérité :
Dans cet Asile inaccessible aux vices,
Où l'amitié prodigue ses délices ;
Où ces cœurs droits pour garant ont l'honneur,
Et l'un dans l'autre épanchent leur bonheur.
Où la sagesse & riante & facile,
De l'agréable assaisonne l'utile ;
Temple des Arts, & souvent leur Berceau,
Lieux où *La Tour* a formé son pinceau.

Où *Vaucanson*, Rival de la nature,
A combiné sa première imposture,
Et d'où ta Plume & ta Lyre à la fois,
Donnent à l'Art un modéle & des Loix.

M. *Rémond de S. Mard*, dans ses *Réflexions sur l'Opéra*, se contente de louer *Lully*, *Campra*, *Charissimi*, *Corelli*, *Scarlati* : à peine parle-t'il de notre Orphée. On trouve seulement dans son Ouvrage un trait de Satyre auquel il voudroit donner l'air d'un éloge : je vais vous rapporter cet endroit. *Un des grands Musiciens que nous ayons en France, s'est, dit-on, persuadé qu'on pouvoit tout peindre en Musique ; personne ne rend plus volontiers que moi justice à son mérite, mais il me permettra de n'être pas de son avis.* Ensuite M. *Rémond* passe à la Peinture ; il dit qu'un Peintre pour vouloir trop exprimer, n'exprimeroit rien. Selon lui, la Musique & la Danse doivent être plus timides que la Peinture ; & pour dernier avis, il conseille à ceux qui exercent ces deux Beaux Arts, *de n'exiger d'eux que ce qu'ils ont bonne grace à faire* : il appelle cela en user avec eux, comme on en use avec ses amis. M. *de St Mard* met de l'esprit par tout. Quoiqu'il ne soit pas partisan de

la Musique Moderne, ce que l'on voit aisément en lisant son Livre, il me paroit d'une humeur à se reconcilier avec elle à la premiere occasion.

Notre illustre Musicien a été vengé de l'espéce de dédain de M. *Rémond*, par le Disciple & le Rival du fameux Abbé *Desfontaines*. L'Auteur des *Réflexions*, dit M. Fréron, *n'est rien moins que partisan de la Musique à la mode; cependant quel préjugé plus heureux en faveur de cette Musique, & de son célébre Auteur, que le succès constant qu'elle a eu sur notre Théâtre Lyrique, dans presque tous les Opéra qui sont sortis de la main de ce grand Maître? On l'accuse de travailler dans le goût Italien, c'est-à-dire, qu'on lui fait un crime de ce qui mérite notre admiration.* Ceci s'adresse à M. *St Mard*, & ce que vous allez lire, détruit les vains argumens des envieux, des protecteurs subalternes, & des admirateurs outrés de l'ancien Théâtre. *La Musique de M.* Rameau *n'est ni purement Françoise, ni purement Italienne, il a les graces & la douceur de l'une, sans en avoir la Monotonie; la profondeur & le génie de l'autre, sans trop sentir la science. Il est sublime, varié, tendre & voluptueux. Que faut-il de plus pour*

lui assurer la primatie dans son genre ?

Je ne crains pas qu'on puisse me reprocher le zéle que je montre pour M. *Rameau* : ne suis-je pas à l'abri de toute critique en pensant comme M. *Fréron*, & en parlant d'après lui ? Oui, notre Orphée a remporté une victoire complette ; ses ennemis sont terrassés, & s'il y a encore quelques factieux qui conspirent en secret, je dirai avec un de nos premiers Poëtes, que ce reste de la sédition

N'est qu'un bruit passager des flots après l'orage,
Dont le courroux mourant frappe encore le Rivage,
Quand la sérenité regne aux Plaines du Ciel.



LETTRE IV.

Sur la Cantate, la Musique d'Eglise, & les Maîtres les plus renommés.

LA *Cantate* qui doit, Monsieur, son origine à l'Italie, commença à paroître en France dans la jeunesse de *Rousseau*, qui composa les premieres. Cet Auteur illustre, en renfermant ces petits Poëmes dans une allégorie exacte dont les recits font le corps & les Airs, l'ame ou l'application, leur a donné une forme dont on ne s'écartera jamais, *de savoir*, dit-il lui-même, *si ce Plan est le meilleur que j'eusse pû choisir, c'est ce qu'il ne me convient pas de décider; parce qu'en matière de nouveautés rien n'est si trompeur qu'une première vogue, & qu'il n'y a jamais que le tems qui puisse apprecier leur mérite, & les réduire à leur juste valeur.* Il y a apparence que le Plan de *Rousseau* est bien excellent, puisque les autres Poëtes l'ont toujours suivi, & que leurs Ouvrages en ce genre ont été bons, passables, ou mauvais, suivant le dégré d'imitation.

Morin eſt parmi nous le premier Muſicien qui ait fait des Cantates, leur foibleſſe les a fait oublier ; c'eſt le ſort de beaucoup de Muſique, tant ancienne que moderne : nos oreilles n'en ſont que plus tranquilles.

Le ſavant *Bernier* a mis en Muſique la plûpart des Cantates de *Rouſſeau* : on convient que ce Muſicien n'eſt pas exemt de défauts, mais que parmi ſes Cantates il y en a un grand nombre d'admirables. *Les Nymphes de Diane* paſſent pour un chef-d'œuvre, & preſque toutes ſe vendent encore aujourd'hui avec rapidité, preuve victorieuſe des beautés qui s'y trouvent.

Le fameux *Clérambault*, que la mort vient de nous enlever, à mérité la Palme dans cette ſorte de Compoſition ; il a trouvé des Chants, & des expreſſions qui n'appartiennent qu'à lui, & qui le font regarder comme le ſeul & vrai modéle. Sa Cantate d'*Orphée* eſt un morceau unique. M. *Grandval*, pere du fameux Acteur, l'a parodiée avec cette gaieté & cette plaiſanterie, qu'on lui connoît.

La Cantate de *Medée* doit occuper un rang diſtingué parmi les plus belles de M. *Clérambault* ; on y trouve de grands

traits, & une expreſſion ſingulière. Les fureurs de *Medée* inſpirent de l'effroi, & ſont marquées au bon coin. Rien n'eſt plus beau encore que le *Leandre & Hero*. Ce célébre Muſicien ſe ſoutient parfaitement dans ſes autres Livres: je ne dirai qu'il étoit Organiſte, & Organiſte eſtimé, que pour combattre le ſentiment de quelques Maîtres de Muſique qui prétendent être les ſeuls qui puiſſent compoſer de la bonne Muſique vocale. Je les renvoie à *Lalande*, à M. *Royer*, au fameux *Rameau*, lui-même, qui tous ont touché l'Orgue, & je crois que ma réponſe eſt bonne, puiſque c'eſt leur prouver que les plus grands Muſiciens de la Nation ont tous été Organiſtes.

Campra paroîtra encore ici, ſa Cantate de *Silene* & celle des *Femmes*, lui auroient donné un nom, ſi celui de l'Auteur de *Tancrede* n'étoit pas aſſez connu.

Mouret nous a laiſſé de jolis morceaux en ce genre : on le reconnoît toujours à ſon coloris aimable & gracieux, & rien n'eſt au-deſſus de ſes charmantes Cantatilles.

M. *Baptiſtin* paſſe à juſte titre pour le Rival de *Clérambault*. *Démocrite &*

Héraclite est un de ces ouvrages précieux qui suffisent pour immortaliser un Artiste. Le contraste continuel & soutenu que l'on trouve dans cette admirable Cantate, a placé son Auteur au rang des Maîtres qui sont très-rares, parce que les grands Hommes le sont, & le seront toujours.

Je n'oublierai pas la *Didon* de M. de *Blamont*. Elle a fait beaucoup de bruit dans le monde. Les paroles sont d'un * grand Prince, protecteur des favoris des Muses : ce qui a dû contribuer au succès de cette Cantate.

Musique d'Eglise.

La Musique d'Eglise, qu'on appelle communement Musique de Chapelle, a commencé sous le Regne de Pepin ; & lorsque Charlemagne son fils fut couronné à Rome Empereur d'Occident par Leon III. le Maître de Musique prétendoit faire chanter le jour de Pâques préférablement au Maître du Pape ; cela fit élever une grande querelle, que le nouvel Empereur termina sur le champ. Il décida en faveur du Maître

* Feu Monseigneur le Prince de Conti.

de Muſique du Pape. *Je vous entendrai*, dit-il à ſon Maître de Chapelle, *lorſque j'aurai repaſſé les Montagnes, & que je ſerai en France.*

François premier dans ſon voyage de Milan & de Boulogne, fut ſuivi par ſa Muſique, qui ſe joignit à celle du Pape; c'étoit le Grand Leon X. *Joſſien Deſprez*, Maître de Chapelle du Roy, avoit alors tant de réputation, que Rome même étoit curieuſe de ſes Motets & de ſes Compoſitions.

Sous Louis XIV. parurent *Dumont* & *Minoret*, qui ne firent qu'annoncer le fameux *Lalande*, qui a porté ſi loin ſon Art, & dont le nom eſt immortel. On dit que *Dumont* ſe ſervit le premier de la Baſſe-continue. Ce Muſicien étoit fort bon organiſte pour ſon tems, mais une Abbaye qu'il poſſedoit étoit peut-être ſon meilleur titre; au reſte, ſon talent l'y avoit conduit.

Ce fut donc ſous *Lalande* que notre Muſique Latine parvint à ce dégré éminent qui nous a fait tant d'honneur. Pluſieurs de ſes Motets ont des beautés ſi ſublimes & ſi touchantes, que l'on peut dire que qui que ce ſoit ne chantera les louanges de Dieu avec autant de dignité & de nobleſſe. *Lalande* vous

transſporte au Ciel, il inſpire pour la Divinité du reſpect & de l'amour.

Lalouette avoit auſſi de fort grands talens. Son *Miſerere* & ſon *Deprofundis* ſeront toujours connus & eſtimés ; on a reproché à ce Muſicien d'être un peu froid, défaut que la plûpart de ſes Succeſſeurs n'ont que trop imité ; ils ne ſont point animés de cette chaleur féconde qui vivifie de ſemblables ouvrages. C'eſt le plus grand malheur qui puiſſe arriver à un Poëte, ou à un Muſicien, que de manquer de ce feu créateur ; ſavoir les regles, ce n'eſt rien, il faut encore ce principe de vie, & cette couleur brillante où le génie ſeul peut atteindre. Car ſelon un grand Poëte,

Savoir la marche, eſt choſe très-unie,
Jouer le jeu, c'eſt le fruit du Génie.

Bernier ſi recommandable par ſa ſcience & par le grand nombre d'éleves qui ſont ſortis de ſes mains, a compoſé de très-beau Motets remarquables, ſur-tout par les excellentes fugues qui s'y trouvent : tous les hommes célebres qu'il a formés, conviennent de ſa ſuperiorité, & l'ont regardé comme un des Maîtres le plus conſommé dans l'Art.

Son Ecole a toujours passé pour la plus fameuse.

Gervais, Auteur d'assés bons ouvrages, avoit quelquefois le malheur de déplaire. J'ose dire que l'on étoit trop prévenu contre lui. Le Public n'a-t-il pas revû son Opéra d'*Hypermnestre* avec quelque sorte de plaisir ? Il en seroit de même de plusieurs de ses Motets, on pourroit les entendre aujourd'hui avec satisfaction. *Campistron*, & quelques Poëtes modernes, n'ont-ils pas fait des Tragedies fort passables ? On auroit trop de mauvaise humeur si on les proscrivoit entièrement.

Folio, Musicien, fort connu à la Cour sous *Louis XIV*, mais dont le caractère singulier a étouffé pour ainsi dire la réputation ; a brillé un tems dans Paris, sur-tout dans les Musiques que faisoient alors les Peres Jesuites dans leur Maison Professe. Tout le monde y accouroit, & trouvoit admirables ces mêmes Motets, ignorés totalement à présent, & qui sont tombés par héritage à des gens qui par état n'y connoissent rien. Il y a lieu de penser que les ouvrages de *Folio* sont perdus, ou vendus à vil prix : suite fâcheuse de son

dolence. Il a été pendant quelques années Maître de Musique de S. Paul, & il est le seul dont cette grande Paroisse puisse se faire honneur.

Jettons aussi quelques fleurs sur les tombes des *Gilles* & des *Madins*. Le premier victime de la mort dans la fleur de son âge, nous fait regretter sa perte, par les morceaux qui nous restent de lui. Doué du génie le plus facile, peut-être auroit-il remplacé le fameux *Lalande*. Le *Diligam* de *Gilles* & *sa Messe des Morts*, sont deux chef-d'œuvres. Le second plein de cet entousiasme qui fait le Musicien, reussissoit souvent, & sa Musique plaisoit fort à la Cour, écueil contre lequel se sont brisés tant de Compositeurs subalternes, & pour leur stérile abondance les *Scuderis* de la Musique. Voici des Vers pour M. *Madin* que j'ai lûs dans un Journal; il y a un peu d'exagération, mais il y a bien du vrai.

Madin, que tu sais bien par tes tendres accords,
Du cœur & de l'esprit émouvoir les ressorts;
Tes tours brillans, heureux, tes aimables saillies,
N'appartiennent qu'à ces Génies,
Qu'Apollon sauva de l'oubli:

Dans

Dans tes divins transports, dans tes nobles idées,
Qui soutenus de l'Art dirigent tes pensées,
On croit entendre encore & *Lalande* & *Lully*.

Nous possédons à présent, Monsieur, *Bordier*, Maître des Saints Innocens, qui par une Musique savante, forte & pathetique, réunit tous les suffrages & est généralement estimé ; M. *Fanton*, Maître de la Sainte Chapelle, qui se distingue par ses brillantes Symphonies & son chant gracieux ; M. *Blanchard*, Maître de la Chapelle du Roy, & digne par ses talens d'occuper une place aussi honorable que difficile à remplir. Je nommerai aussi avec le public satisfait, M. *Cordelet*, nouvellement nommé à la Maîtrise de Saint Germain, & qui marche à grands pas dans la carriere. M. *Davenne*, ordinaire de l'Académie Royale de Musique, dont les Motets remplis de feu & d'imagination, ont été écoutés au Concert Spirituel avec la même attention, & presque le même plaisir que ceux de *Lalande* du siécle dont il va être question.

Au seul nom de M. *Mondonville*, je vous vois, Monsieur, plein de cette admiration qu'on a coûtume de reser-

yer pour les hommes uniques. Cet habile Musicien, après avoir enchanté le public par les sons mâles & hardis de son Violon, après avoir si bien marié le Clavessin à son instrument favori, je parle de ses *Sonates* admirables, il se montre un grand Maître dans un genre presque épuisé par un de ces Génies, qui semblent ne laisser rien à desirer après eux. Presque tous les Motets de *Lalande* ont cette perfection, sans laquelle on peut encore plaire, mais avec laquelle on aspire au premier dégré. M. de *Mondonville* paroît, on le met à côté de *Lalande*; quelle gloire pour lui! *Campra*, après s'être essayé contre *Lully* sans triomphe, avoit voulu le disputer à *Lalande*, & sa défaite ne l'avoit pas mis hors de combat; M. de *Mondonville* attaque le même Athlete, il balance la victoire, monte enfin sur son Trône, & le partage. C'en est assez, mais il fait plus; né pour tout oser comme l'Auteur d'*Hesione*, il rassemble ses forces; & les armes à la main, il vient attaquer M. *Rameau* dans le cœur de son empire, on crioit déja victoire; mais le grand *Rameau* ne laissant avancer les ennemis que pour mieux les terrasser, recommence le combat; & plus

fort que jamais, disperse les troupes auxiliaires, foudroye l'armée, met en fuite l'usurpateur, & reprend son sceptre. On peut le disputer à *Lalande*, mais il faut se contenter d'admirer *Rameau*. On s'épuiseroit à le combattre, sans venir à bout de le détrôner ; c'est un Monarque invincible.

M. de *Mondonville* a donc repris la Lyre de David, de laquelle il avoit déja tiré des Sons divins, & il y a apparence qu'il ne la quittera plus. Il excelle dans un genre moins vaste que celui du Créateur de la nouvelle Musique ; mais si je n'étois pas *Rameau*, qu'aurois-je de mieux à désirer que d'être *Mondonville* ? Une preuve de la parfaite expression de ses Motets, c'est qu'ils font le même effet sur des oreilles étrangeres que sur les nôtres, tant la vérité a d'empire sur les hommes : elle est de tous les pays, & sera de tous les tems.

On admirera toujours dans le *Dominus regnavit* ce sublime morceau, *Elevaverunt flumina* : le Musicien étoit sans doute rempli de ces Vers du Poëte,

L'onde au loin mugit,
Les Vents sont déchaînés sur les vagues émues.

On ſera toujours ſaiſi d'un ſaint reſpect lorſqu'on entendra le Chœur énergique du *Venite adoremus*, & le fameux Motet, *Cœli enarrant*, doit engager ſon Auteur à ne pas quitter une carrière dans laquelle il eſt le premier, pour en courir une autre, où le *Joli* ne fait que plaire dans le tems ſans pouvoir paſſer à la poſterité, qui ne conſerve dans ſon Temple que le grand & le merveilleux.

M. de *Mondonville* ne devroit-il pas au grand *Rouſſeau* cette admirable expreſſion qui ſe trouve dans le *Cœli enarrant ?* Le Poëte avec des penſées & des mots harmonieux, a peint ce que le Muſicien a ſû rendre avec des ſons raiſonnés, images en quelque ſorte de la penſée. Voici comme le Poëte s'exprime.

Les lieux inſtruiſent la terre,
A reverer leur Auteur ;
Tout ce que leur Globe enſerre,
Célébre un Dieu Créateur.

La Muſique rend cette image. Rouſſeau continue.

Dans une éclatante Voute,
Il a placé de ſes mains,

Ce Soleil qui dans ſa route,
Eclaire tous les Humains.

L'Univers à ſa préſence,
Semble ſortir du néant,
Il prend ſa courſe, il s'avance;
Comme un ſuperbe Géant;
Bien-tôt ſa marche féconde,
Embraſſe le Tour du monde;
Dans le Cercle qu'il décrit;
Et par ſa chaleur puiſſante,
La nature languiſſante,
Se ranime, & ſe nourrit.

Le Muſicien rend ce magnifique Tableau, & n'eſt guères inférieur au Poëte. Le morceau *Exultavit ut gigas*, embelli encore par la voix de M. *Benoît*, eſt rempli de cette Harmonie imitative, & de ce vrai que peu de compoſiteurs connoiſſent. Il a été cependant beaucoup critiqué par des Maîtres, ſans doute un peu jaloux, ou irrités de ne pas réuſſir de même. Il n'y avoit pas d'expreſſion, diſoient-ils : c'étoit bien là le langage de l'envie & de l'ignorance, ou plutôt c'étoit, ſi l'on peut parler ainſi, un blaſpheme Muſical.

Nous avons un autre Motet de M. de *Mondonville*, qui eſt frappant par l'imitation, je veux parler du *Deprofun-*

dis ; le premier morceau ne laiſſe rien à déſirer, tout y eſt grand, ſoutenu, c'eſt un tableau parfait & plein de vié. Avec quels ſons touchans il exprime ces paroles !

Seigneur, entend ma voix plaintive,
Et prête une oreille attentive,
Au bruit de mes triſtes accens.

Loin de le céder à *Rouſſeau*, dans cet endroit peut-être le ſurpaſſe-t'il. La Muſique & la Poëſie ont tant de rapport entr'elles, que je ne crois pas m'être beaucoup trompé, en comparant l'une avec l'autre.

Avant de finir l'article de M. de *Mondonville*, il eſt néceſſaire de dire qu'un homme d'eſprit voulant raiſonner ſur les différentes ſortes de Muſique, & ſur les différens goûts, met hardiment M. de *Mondonville* à la tête de tous les partis; vous avez lû *le Spectacle de la nature*, Monſieur, & vous ſentez parfaitement que je veux parler de M. *Pluche*. Il eſt difficile, dit cet Auteur, après avoir parlé de pluſieurs Muſiciens, & de leur différente manière, *il eſt difficile de le fixer à une regle dans cette diverſité de ſentimens parmi les Maîtres. Un autre Génie augmente encore ma perpléxité.*

Plus fécond que Baptiſte, je le crois; *auſſi vif que Guignon*; cela peut être, mais nous nous arrêtons là. Penſons, Monſieur, avec le public éclairé, *qui admire & qui honore M. de Mondonville*, autant que M. *Pluche*, *& qui ne reprochera jamais à cet aimable homme d'entretenir parmi nous une diviſion inteſtine, qui s'échauffe & qui dégénere en une guerre civile*. Penſons que ce Muſicien *ne ſe tourne ni comme il veut, ni comme on veut*. Gardons-nous bien de dire, *qu'il excelle dans tous les goûts, que tout lui eſt égal, le chant, les accords, les ſons majeſtueux, les airs paſſionnés, la rapidité, l'emportement même :* c'eſt tout ce que l'on pourroit dire de l'Orphée de notre ſiécle.

A en croire M. *Pluche*, M. de Mondonville ſeroit le Muſicien de tous les genres, de toutes les modes; rien ne coûte à M. *Pluche*, pour élever au-deſſus de tous les autres *l'aimable homme* qu'il affectionne. Il eſt à l'entendre, *Melodiſte comme Mouret*, *tendre comme Lully :* ce qui reſte à prouver; Harmoniſte comme *Rameau* : ce que l'on ne prouvera jamais. Si M. *Pluche*, dont l'autorité eſt reſpectable dans la Littérature, beaucoup plus que dans la Mu-

ſique; ſi cet Auteur fécond, varié, élegant, nous eût dit avec tous les connoiſſeurs, M. *Rameau* a la première place, on donnera la ſeconde à M. *Mondonville* avec l'intervalle convenable, ſon Panégyrique eût été plus conforme à la vérité, & plus glorieux pour ſon Héros: mais il ne connoiſſoit d'homme ſuperieur que M. de *Mondonville*, pendant que toute l'Europe connoît M. *Rameau* comme le fondateur de la Muſique Moderne & la merveille de ſon ſiècle.



LETTRE V.

Sur l'Orgue, le Clavessin, & les premiers Organistes du tems.

L'Orgue est le roi & le pere des Instrumens ; c'est celui, Monsieur, qui exige les plus grands talens. Peut-être, faute de connoissance, n'estime-t'on pas assez un habile Organiste, qui doit être grand Compositeur, & posséder des parties ignorées totalement de la plûpart des Maîtres de Musique, je veux dire l'accompagnement & l'usage du Clavier.

Le Clavessin, autre instrument harmonieux, exige dans celui qui le touche à peu près les mêmes qualités ; car je tiens des plus célébres Artistes, que cette prétendue légéreté des doigts que l'usage de l'Orgue fait perdre, est une chimére inventée par ceux qui, avec beaucoup de talent pour l'Orgue, ne sont que médiocres sur le Clavessin : c'est une adresse de leur part pour conserver la célébrité qu'ils ont acquise dans l'un ou l'autre de ces instrumens ; il se trouve aussi d'assez bons *Clavessinistes*,

qui très-foibles sur l'Orgue, disent hautement qu'ils ne veulent pas se gâter la main; détour ingénieux, mais qui ne prouvera jamais rien, puisque les *Marchand*, les *Couperin*, les d'*Aquin*, ont réuni les deux talens.

L'Orgue & le Clavessin ont eu leurs Illustres dans le dernier siècle. *Le Begue* & *Thomelin* se sont acquis les premiers quelque réputation dans ces Instrumens si difficiles à toucher, on ne sauroit trop le repeter, soit pour les grandes connoissances qu'ils exigent, soit pour la légèreté & le brillant de la main, dont on ne peut guéres se passer. Il est certain que l'Orgue du tems de *Le Begue* ne faisoit que de naître : ce fut le fameux *Marchand* qui l'a mis dans tout son lustre, aidé par *Couperin*, dont les belles compositions sont encore les délices de la Nation. On entend toujours avec plaisir *les Idées heureuses*, *les Ondes*, *la Voluptueuse*, *les Bergeries*. *Marchand* prétendoit être l'Auteur de cette derniere piéce, mais il avoit grand soin d'en ôter le dernier couplet, qu'il regardoit comme très-foible, & qu'il ne disputoit point à son Rival. Les *Bergeries* en effet sont bien dans le goût de *Marchand*, & plusieurs personnes lui don-

nent encore aujourd'hui cette piéce, quoiqu'elle passe sous le nom de *Couperin*, & qu'elle soit gravée dans son Recueil.

Ces deux Hommes superieurs partageoient le public dans leur tems, & se disputoient mutuellement la première place. *Marchand* avoit pour lui la rapide exécution ; le Génie vif & soutenu, & des tournures de chant que lui seul connoissoit. *Couperin* moins brillant, moins égal, moins favorisé de la nature, avoit plus d'Art, & suivant quelques prétendus connoisseurs étoit plus profond. Quelquefois, dit-on, il s'élévoit au-dessus de son Rival, mais *Marchand* pour deux défaites gagnoit vingt victoires ; il n'avoit guéres d'autre épithete que celle de *Grand* : c'étoit un homme de génie : le travail & les refléxions avoient formé l'autre. M. d'*Aquin* doit tout au premier, M. *Calviere* a tout imité du second.

J'ai, Monsieur, quelques anecdotes sur *Marchand* qui se trouveront placées ici assez naturellement. Ce Musicien fier & imposant, ne recevoit de Complimens que de la part de ceux qui se connoissoient en mérite, & il rejettoit les fades adulations des ignorans, qui

dans ce tems-là comme dans celui-ci, trouvent tout également beau, & n'en disent pas davantage à l'homme célèbre qu'à l'homme médiocre. Capricieux au dernier point, il ne touchoit pas de morceaux suivis lorsque les Assemblées étoient les plus nombreuses, & le plus souvent c'étoit en présence de deux ou trois amis choisis qu'il développoit tout son génie : il falloit donc se cacher dans les coins de l'Eglise pour avoir la satisfaction de l'entendre, & le tromper pour se procurer du plaisir ; l'affluence du monde anime souvent les grands Artistes, & ce qui lui déplaisoit, fait l'ambition de bien d'autres. On connoît des Organistes qui pour soutenir leur réputation s'assemblent le plus qu'ils peuvent d'auditeurs ; leurs partisans les vont chercher dans les maisons, dans les Caffés ; avec cette industrie, dont ne se sert jamais un homme de vrai mérite, une Eglise se trouve remplie ; mais que d'oreilles profanes pour deux ou trois oreilles savantes ! Il ne seroit pas moins ridicule d'imiter *Marchand* dans ses caprices, que les autres dans leurs ressources pueriles, parce que la première manière est d'un Artiste trop prévenu de son talent, & que la seconde

décele un homme dont le mérite chancelle & a beſoin d'être étayé. Heureux celui à qui l'on peut appliquer ces Vers du grand *Corneille*,

Pour me faire admirer je ne fais point de ligue;
Et mon ambition pour faire plus de bruit,
Ne les va point quêter de réduit en réduit.

Marchand peu curieux ſans doute de la fortune qui s'offroit continuellement à lui, ou voulant l'aller chercher plus loin, paſſa dans les pays étrangers; mais bien-tôt ſon inconſtance le ramena dans ſa patrie; & il reprit l'Orgue des grands Cordeliers, que ſon voyage lui avoit fait quitter. Il lui arriva un jour de toucher cet Inſtrument avec une ſeule main, ayant alors l'autre bras en écharpe: pluſieurs perſonnes m'ont aſſuré que l'on ne s'en apperçut point, & qu'il ſçut charmer également tous ſes auditeurs; ſi ce fait eſt vrai, il n'y a eu & il n'y aura jamais d'Organiſte à lui oppoſer.

Invité à dîner chez Madame la Ducheſſe de B. cette Dame après le répas le pria de toucher une piéce de Claveſſin; il refuſa poliment; & malgré les preſſantes ſollicitations de la compagnie, il ſe tint toujours ſur la négative;

on ſe mit à jouer, & *Marchand* par caprice ou par ennui, fut au Claveſſin qui étoit fermé, l'ouvrit, préluda d'une main ſans que la Ducheſſe de B. y fit attention; ſe ſervit enfin de ſes deux mains, & détourna bien vite du jeu ceux qui qui y prenoient le plus de part. *Taiſez-vous*, *Marchand*, lui dit la Dame, *vous nous ennuiez*. Le Muſicien piqué ſortit, & ne voulut jamais revenir dans la maiſon. Je ſçai que ſon refus étoit déplacé, mais je ſai auſſi que Madame de B. qui connoiſſoit ſon humeur, lui fit ſentir ſa faute un peu trop durement.

Ce fameux Organiſte étoit ſi ſingulier, qu'il négligeoit la plûpart de ſes écolieres, pour deux ou trois auſquelles il s'attachoit. Il ne ſortoit pas des maiſons qui lui plaiſoient, y touchoit du Claveſſin tant qu'on vouloit, ſans s'embarraſſer ſi on l'attendoit ailleurs. Il paſſa ainſi huit jours dans une aimable ſocieté de Paris, & enchanta tous ceux qui y venoient, en s'amuſant ſur un petit buffet d'Orgue. Le jour de ſes adieux, un inſtant après qu'il fut ſorti, entra *Couperin* avec lequel il vivoit fort mal : l'amour & une jolie femme en étoient la cauſe. *Marchand* avoit ſçû

plaire à la Maîtreſſe de *Couperin* : on ne pardonne guères ces choſes-là : jugez du bruit ſi le haſard les eût fait trouver enſemble.

La veille de *Noël* des perſonnes de la première diſtinction envoyerent demander aux grands Cordeliers, ſi *Marchand* toucheroit la Meſſe de la Nuit, on fit réponſe au Couvent qu'il avoit coûtume de le faire. Une nombreuſe aſſemblée ſe rendit dans cette Egliſe. *Marchand* fut ſouper dans une maiſon, & s'y plaiſant beaucoup, il ne voulut plus en ſortir ; on ſçut l'avanture par celui qui touchoit en ſa place, lorſqu'il ne vouloit pas s'en donner la peine ; on envoya promptement lui dire que la meilleure Compagnie de Paris l'attendoit avec impatience, il ne ſe rendit point pour cela ; & telle raiſon qu'on pût lui alleguer, il ne répondit autre choſe, ſinon que ce feroit pour une autre fois, & qu'il vouloit abſolument paſſer la nuit dans la maiſon où il ſe trouvoit alors. Quelque tems avant ſa mort il quitta les Cordeliers, chez leſquels il demeuroit, & la derniere fois qu'il toucha leur Orgue, il ſortit en diſant, *Adieu ma chere veuve*, ſans doute pour ſoutenir ſon caractère juſqu'à la

fin. Tel rempli qu'il fût de ſon mérite, il reconnoiſſoit pourtant des talens ſuperieurs dans M. d'*Aquin*, qui lui a ſuccedé ; on ne dit pas la raiſon pour laquelle il eſtimoit aſſez peu les autres, il eſt ſur que ce n'étoit pas par envie.

Couperin a donné au public tous ſes Ouvrages, *Marchand* a laiſſé beaucoup de Muſique manuſcrite dont ſa fille eſt dépoſitaire, & qui gravée un jour, le vengera de quelques ennemis qui avoient répandu dans le monde qu'il étoit incapable de rien produire.

Avec ces deux célèbres Organiſtes, qui réuſſiſſoient également à toucher le Claveſſin, nous avons eu M. de *Chamboniere*, homme de naiſſance, qui poſſédoit fort bien ce dernier Inſtrument. Il a été auſſi queſtion de *Garnier*, qui d'ailleurs fort inférieur à *Couperin*, avoit le don de toucher ſes piéces mieux que lui-même, & qui avoit par-là trouvé le moyen de ſe faire rechercher du plus grand monde.

On a perdu depuis quelques années un Organiſte eſtimable M. *Landrieu* : il étoit ſur-tout connu par la façon ingenieuſe avec laquelle il touchoit des Noëls. Pluſieurs de ſes piéces de Claveſſin ſont encore en vogue ; & quoi-

qu'il ne fût pas le Prince de son Art, il s'étoit ménagé quelques Parties qui le faisoient beaucoup valoir. Il est Auteur d'un très-beau Menuet, connu cependant sous le nom de *Handel*, Organiste de Saint Paul de Londres, & le plus grand Musicien de l'Angleterre.

Je ne prétends pas rabaisser ici le mérite de nos Maîtres de Cathédrale; la plûpart en ont beaucoup; mais un habile Organiste réunit, à ce qu'il me semble, de bien plus grands talens, puisque seul & sans préparation il fait éclorre sous ses doigts un grand chœur de Musique, & prouve dans d'autres tems qu'il est également versé dans la vocale. Le plus fameux Maître de Chapelle n'oseroit se flatter de ce double talent; s'en trouve-t'il un seul qui touche l'Orgue comme M. d'*Aquin*, du Violon comme M. *Mondonville*, & du Violon-celle comme M. *Martin*? Je ne crois pas qu'on puisse combattre ce sistême.

Il me reste à parler, Monsieur, des deux premiers Organistes de notre siécle, tout le monde les nomme d'abord. Messieurs d'*Aquin* & *Calviere*, sont à présent ce qu'étoient jadis *Marchand* &

Couperin, ce sont deux génies rares, tout opposés, & qui tous deux, par des voies différentes, sont parvenus à la premiere place. Je me suis laissé dire que le premier annonça dès l'enfance, ce qu'il devoit être un jour, & que le second par un travail assidu prouva enfin qu'il étoit un homme excellent, sans l'avoir trop annoncé d'avance. Mr. d'*Aquin* dès sa plus tendre jeunesse eut l'honneur de toucher du Clavessin devant Monseigneur fils de Louis XIV, qui après l'avoir entendu, lui prédit qu'il deviendroit un des premiers hommes de son siécle : ce fut le fameux *Bernier* qui le forma dans la composition, & le grand *Marchand* étoit son modéle ; il ne s'en est jamais écarté. Mr. *Calviere* s'attacha particuliérement à l'illustre *Couperin*, ce que le fait suivant va prouver.

Une place d'Organiste du Roi vient à vaquer du vivant de *Couperin*, il fut décidé que l'on feroit un concours. Mr. *Calviere* s'y présenta, & il est bon de dire qu'il n'obtint pas l'orgue pour des raisons qui n'ont jamais fait de tort à son savoir, & dans lesquelles il est inutile d'entrer. Mr. *Couperin* étoit arbitre, il fut si étonné du merite du jeu-

ne Organiſte, qu'il eut la curioſité de lui demander où il avoit appris ſon Art, *ſous l'orgue de St. Gervais*, répondit Mr. *Calviere*. Sans doute que c'eſt ſous l'orgue des grands Cordeliers que Mr. d'*Aquin* s'eſt formé, puiſqu'il poſſéde tous les talens qu'on admiroit dans *Marchand*. Beau génie, mains brillantes, harmonie pure, de la force, de la préciſion, du touchant, de la rapidité; voilà, je crois, les caractériſer à ne les pas méconnoître; il a encore cela de commun avec *Marchand*, qu'il a été reçu chez le Roi ſans concours. On a rendu la même juſtice à Mr. *Calviere*, la ſeconde fois, après avoir concouru une premiére, ſans doute, pour mieux reſſembler à Mr. *Couperin* qui étoit entré chez le Roi de cette façon. Celui-ci étoit inégal, Mr. *Calviere* l'eſt auſſi, tant il a pouſſé loin l'imitation; mais il y a des jours où il ravit ſes Auditeurs, & il faut avouer, que lorſqu'il eſt foible, on ſent toujours l'habile homme, qui perce à travers le nuage qui l'enveloppe. Mr. *Calviere* va de Province en Province annoncer ce qu'il eſt. Les curieux des différens païs viennent aſſurer Mr. d'*Aquin* que ſa réputation vole par tout.

Un amateur des Belles-Lettres & de la Musique a célébré Mr. *Calviere* dans une piéce de Vers qui a été inserée dans le second volume du Mercure de Décembre 1739, la voici.

Sçavant Compositeur de l'auguste harmonie,
Dont tu fais retentir tant les Temples sacrés,
Calviere, enseigne-moi quel rapide génie,
A pû te faire atteindre à de si hauts degrés.

Lorsque j'entends les sons que ta main fait éclorre,
Je me crois transporté dans la céleste Cour;
Où les Saints inclinés, à l'Etre que j'adore,
Par des chants éternels témoignent leur amour.

Rien ne peut t'arrêter dans ta noble carriére;
Tu franchis aisément les sentiers épineux,
Et tu sçais à propos répandre la lumiére,
Sur tout ce que ton Art a de plus ténébreux;

Quelquefois un dessein, tout simple en apparence,
Par des tours inconnus savamment relevé;
Sous tes doigts, secondés de ta haute sçience;
Devient, en un instant, un ouvrage achevé.

La *Fugue*, ce morceau si vaste, & si sublime,
A ton génie heureux semble ne rien coûter,
Et les pompeux accords dont ta verve l'anime,
Au sujet sans effort viennent se présenter.

En touchant un *Duo*, l'éclat des batteries
De tes chants diſtingués augmente l'agrément,
Et l'eſprit enchanté de tes vives ſaillies,
Eſt ſouvent élevé juſqu'au raviſſement.

Tu ſais d'un *Quatuor* ménageant la conduite;
Par des traits imprévûs charmer tes Auditeurs,
Ta ſçience profonde, & ton rare mérite,
Font de tes envieux, autant d'admirateurs.

On ne peut que ſçavoir gré à l'Auteur de ces Vers, d'avoir rendu un juſte tribut d'encens au grand merite du célébre Organiſte qu'il prend pour ſon Héros; mais on doit beaucoup louer auſſi un autre Amateur, qui favoriſé par la fortune, n'en cultive pas moins les Muſes; celle de la Muſique lui ayant été la plus favorable, il ſe trouvoit en état, plus que perſonne, de chanter le ſucceſſeur de *Marchand*. Son Epître à Mr. d'*Aquin* parut dans le Mercure de Février 1740, vous ſérez charmé, Monſieur, de la trouver ici, elle eſt ſur les mêmes rimes. Vous aurez le plaiſir de les comparer enſemble.

Héros le plus parfait de la belle harmonie;
Dont le nom retentit juſqu'aux Vallons ſacrés;

Pourrai-je célebrer le fertile génie,
Qui t'éleve, d'*Aquin*, aux sublimes degrés.

Les magnifiques traits que ton Art fait éclorre,
En charmant tout Paris, en ravissant la Cour,
Excitent dans les cœurs pour le Dieu qu'on adore,
Les transports les plus vifs du plus fervent amour.

Tu poursuis, à grands pas, ton illustre carriére,
Aucun chemin pour toi ne paroît épineux,
Constamment éclairé d'une sûre lumiére,
Tes détours inconnus n'ont rien de ténébreux.

A tes premiers débuts, jugeant sur l'apparence,
D'abord on distingua ce talent relevé,
Qui bien-tôt soutenu de toute la sçience,
A fait en toi connoître un modéle achevé.

Il n'appartient qu'à toi d'exprimer le sublime,
Les plus rares morceaux ne sauroient te coûter,
Plus le *Docte* jaloux à te suivre s'anime,
Plus ses efforts sont vains pour te représenter.

Quand tu fais d'un *Duo* briller les batteries,
Tu fais tout varier avec tant d'agrément,
Que le divin *Marchand* dans ses riches saillies,
Ne nous causa jamais plus de ravissement.

Ton sçavoir étonnant par sa noble conduite,
Touche, surprend, instruit les plus fins Auditeurs,

On ne voit qu'en toi ſeul, ce grand, ce vrai
merite,
Dont le prix eſt connu de peu d'Admirateurs.

Il me prend envie, Monſieur, de tranſcrire un petit Arrêt Poëtique qui ſe trouve dans le même Mercure.

Oui, *Calviere*, à ton Art, un éloge étoit dû :
Et le Pere de l'Harmonie,
D'un ſourire flatteur approuve le génie,
Par qui cet honneur t'eſt rendu.
Une autre Muſe ſur ſa Lyre,
Pour célebrer d'*Aquin* recherchoit des accords :
Tais-toi, dit Apollon, tu faits de vains efforts,
Peut-on chanter ce que j'admire ?

Pour bien finir l'article de ces deux grands Maîtres, je dirai que le Public les ſuit exactement par tout où ils touchent de l'orgue, & que les Partiſans de l'un & de l'autre leur donnent à chacun le premier rang : c'eſt aux connoiſſeurs éclairés que la déciſion appartient ; ils jugent toujours d'aprês le ſentiment, ſans humeur & ſans partialité. Je ſouhaiterois qu'on entendît enſemble les d'*Aquins* & les *Calvieres* ; rien, ſelon moi, de plus aiſé. Mr. *Royer* a fait

conſtruire un beau buffet d'Orgue au Concert ſpirituel : on pourroit dans une grand Fête faire toucher nos deux rivaux. Il n'eſt point douteux que cette rivalité même les animeroit, & que de là naîtroient ſur le champ des merveilles qui ne pourroient qu'augmenter l'éclat de ce magnifique Concert. Mr. d'*Aquin* y a déja touché ſeul, il n'y a donc que Mr. *Calviere* qui puiſſe entrer dans cette carriere, où les ſeuls grands Maîtres doivent ſe montrer, & où les talens médiocres ne ſont pas ſoufferts. Il n'eſt pas queſtion de vouloir contenter ſa noble ambition, & d'aſpirer à ſe faire un nom, il faut que ſa réputation ſoit faite & ſcellée par le Public, pour y paroître avec décence.

Mr. de *Bouſſet*, Artiſte, d'un merite diſtingué, doit marcher immédiatement après les deux Maîtres dont je viens de parler. Habile Compoſiteur, il donne tous les ans des preuves de ſon génie, par un Motet qu'il fait exécuter à l'Oratoire pour Meſſieurs de l'Académie des Sçiences.

Mr. *Forqueray*, Organiſte de St. Severin, conſerve encore le beau toucher, & les graces qui lui ont attiré tant d'applaudiſſemens dans ſa jeuneſſe.

La

La Province nous fournit deux Hommes de réputation. Nous avons à Rouen M. d'*Agincourt*, dont le nom ſe trouve dans le ſeptiéme volume du Spectacle de la nature, aux dépens, à ce qu'il paroît, des d'*Aquins* & des *Calvieres*. M. *Pluche* un peu ſujet à ſe tromper, ne connoît peut-être d'Organiſte que M. d'*Agincourt*. On ne lui refuſe pas du mérite, il touche très-bien du Claveſſin, a des talens pour l'Orgue, ſeroit-il donc le premier?

L'Organiſte de Meaux nous preſente un Phénomene des plus ſinguliers. Aveugle preſque en naiſſant, mais dédommagé par la nature qui lui a donné un génie aiſé & une mémoire heureuſe, il a ſi bien profité des leçons de ſon illuſtre Maître M. d'*Aquin*, qu'il eſt parvenu à ce dégré où n'atteindront jamais tant d'Artiſtes clairvoyans. Ce fameux aveugle (M. *Bibaut*) s'eſt fait entendre & admirer à Paris. Dans ſa Province, il ne perd pas un ſeul inſtant, & remplace le plaiſir de voir qu'il n'a pas, par celui de ſe perfectionner dans ſon Art dont il jouit : Voilà toute ſon ambition, & on doit lui rendre la juſtice de dire qu'il n'a pas fait de vains efforts pour la ſatisfaire.

Tout le monde ſait que les *Rameaux*, les d'*Aquins* & les *Royers* ſont les Rois du Claveſſin. Les Piéces du premier ſont inimitables. Les *Sauvages*, les *Ciclopes* & la *Poule*, ſont une nouvelle preuve de la vérité de ſon pinceau.

Le ſecond a des Piéces qui ſont admirées & jouées par tous les amateurs, témoin la *Melodieuſe*, la *Guitare*, *les trois Cadences*, *les plaiſirs de la Chaſſe*. *Les trois Cadences* ſur-tout, ſont d'un genre ſingulier & nouveau, & depuis cette Piéce, beaucoup d'Artiſtes ſe ſont habitués à faire deux Cadences de la même main avec plus ou moins de ſuccès. Il falloit bien, ſans trop penſer à la difficulté & à la parfaite exécution, tirer parti de cet agrément nouveau que M. d'*Aquin* avoit trouvé le premier. Cet habile homme a autant de délicateſſe & d'expreſſion ſur le Claveſſin, que de force & de majeſté ſur l'Orgue.

Pluſieurs femmes dans le dernier ſiécle ont excellé dans le Claveſſin. Mademoiſelle de la *Guerre* a tenu un rang diſtingué parmi elles. Cette célébre fille a donné un Opéra & pluſieurs Canta- [illegible] qui prouvent la fertilité de ſon [illegible] M. *Titon du Tillet* l'a placée ſur [illegible]rnaſſe, parmi les Muſiciens les

plus fameux : il a fait exécuter ſon Médaillon, & l'a embelli de cette legende,

Aux grands Muſiciens j'ai diſputé le prix.

Mademoiſelle *Certin* a fait auſſi dans ſon tems l'admiration de Paris : elle étoit fort liée avec *Lully*, & ce grand homme lui faiſoit jouer ſur le Claveſſin toutes les Symphonies de ſes Opéra. Le Poëte *Laînés* a célebré cette Demoïſelle dans une piéce de Vers qu'il fit ſur l'excellente harmonie d'un Claveſſin d'Andre *Rukers*.

Je ſuis la fille du Génie,
Qui ſous le beau nom d'Harmonie,
Réunis dans mes ſons tous les charmes du Chant;
Et reſpectant les Loix du Dieu qui m'a formée,
Je reſte dans *Rukers* captive & renfermée,
Et j'attends pour ſortir la *Certin* ou *Marchand*.

Madame de *Plaute* & Mademoiſelle *Guyot*, mortes en 1728, touchoient de cet Inſtrument avec toute la délicateſſe poſſible : elles étoient d'autant plus admirables, qu'elles ſavoient la Compoſition, & qu'elles préludoient avec la hardieſſe & le ſuccès des plus grands Maîtres.

Nous avons perdu, depuis quelques années, Madame du *Hallay*, recommandable par ſa beauté & ſes talens. Sa Maiſon, dont elle faiſoit les honneurs avec nobleſſe, étoit le rendez-vous des plus fameux Muſiciens Italiens & François. Elle étoit écoliere de M. d'*Aquin*, & brilloit dans l'accompagnement & dans l'exécution des Piéces. M. *Rameau* appelloit les doigts de Madame du *Hallay* ſes petits marteaux. Cette Dame chantoit les Airs Italiens avec le plus grand goût & la plus grande légèreté. M. *Desforges Maillard* a chanté cette aimable femme dans une Ode que vous ſerez charmé, Monſieur, de trouver ici.

Belle & jeune *Hallay* quand ſur le Claveſſin
Vos mains enfantent l'Harmonie,
Enivré de plaiſir, un charme tout divin
Me pénétre, m'émeut, maîtriſe mon génie.



Je vois vos doigts légers, transformés en amours,
Doux Tyrans, enchanteurs agiles,
Errer, courir, voler, ſur les claviers dociles,
Et faire mille jolis tours.

Qu'ils ſont vifs & touchans, ces Enfans de Cythere;

Mais pour ravir les cœurs, c'eſt bien aſſez ſans
eux,
Qu'avec leur frere aîné, leur triomphante
mere,
Regne ſur votre lévre & brille dans vos yeux.

Le fameux M. de l'*Argilliere* nous a conſervé les traits de Madame du *Hallay* dans un Tableau où elle ſemble reſpirer. Notre illuſtre Artiſte avoit cependant quatre-vingt,deux ans, lorſqu'il peignit cette Muſe ſi digne de nos regrets : l'expreſſion & la vigueur de ſon pinceau ne feroient jamais ſoupçonner qu'il eût entrepris & achevé ce bel Ouvrage dans un âge ſi avancé. Voici deux petites piéces de Vers qui parurent alors, & que l'on peut mettre au bas de ce charmant Portrait.

A ces attraits touchans, à cet air enchanteur,
Qui ne ſent de l'Amour, naître le feu vainqueur!
Et que ſeroit-ce encor ſi le Pinceau fidéle,
Pouvoit de ce divin modéle
Exprimer les talens, ſon eſprit & ſon cœur?

Envain par quelques traits aux vôtres reſſemblans,

On croiroit, *Du Hallay*, votre image finie;
Aux vertus d'*Artemise*, aux graces de *Lesbie*,
Qui joindroit de *Sapho* l'eſprit & les talens,
N'auroit encor de vous qu'une foible copie.

Les femmes illuſtres du ſiécle pour la Muſique & le Claveſſin, ne le cédent en rien à celles dont nous avons fait l'éloge : telle eſt Mademoiſelle *Couperin*, fille du fameux Organiſte de ce nom. Elle doit à ſon ſavoir, & à la renommée de ſon illuſtre pere, la place qu'elle occupe aujourd'hui au Concert de la Reine : place d'autant plus flatteuſe pour elle, que c'eſt une charge de la Chambre que les femmes n'ont jamais exercée ; il faut avoir du mérite pour faire ainſi exception à la regle générale.

Que dirai-je de Madame de *Mondonville*, autrefois Mademoiſelle *Boucon* ? De qu'elle expreſſion ſe ſervir à ſon ſujet ? La ſeule convenable eſt celle-ci, *Madame de Mondonville eſt raviſſante*. Apollon & l'Amour, pouvoient-ils mieux faire que d'unir enſemble deux de leurs plus intimes favoris ? Heureux les Amateurs qui ſont admis dans leur ſocieté, ils goûtent ces beautés ſublimes dont les Muſes ſeules avoient autrefois le ſecret.

On connoît tous les talens de Madame *Forqueray* : ſa réputation eſt éclatante. Voilà le même Tableau à offrir, l'enchantement eſt égal ; c'eſt pareillement un mariage conclu ſur le Parnaſſe, & dont Apollon s'eſt mêlé.



LETTRE VI.

Sur le Violon, la Basse de Viole, & les autres Instrumens.

LE Violon, cet instrument si beau & si nécessaire, est cultivé, Monsieur, par les personnes de la plus haute distinction, & l'on accorde beaucoup de gloire & d'estime aux Artistes qui y excellent. Les plaisirs que nous procurent les Arts aimables, ne sauroient être trop payés.

On a fait un si grand progrès dans l'Art de jouer du Violon, qu'on peut avancer, sans risquer de se méprendre, que les François à présent égalent les Italiens. Il ne reste donc plus à ceux-ci que l'avantage d'avoir brillé les premiers.

Les Sonates nous viennent d'Italie, ainsi que les Cantates, & il seroit ridicule de ne pas avouer que les Italiens sont nos maîtres en ce genre, sans parler de beaucoup d'autres connoissances dont nous leur sommes redevables.

Les premiéres Sonates qu'on ait en-

tendues en France, sont celles de *Corelly*, on peut l'appeller à cet égard le *Lully* de l'Italie. Ses Chants sont admirables, & son harmonie est pure & savante. Tout ce qui nous est venu depuis, si vous exceptez les Saisons de *Vivaldi*, ne mérite pas d'être comparé aux Ouvrages de cet Homme célèbre. Il y a même des gens qui prétendent que les Auteurs Italiens qui ont travaillé depuis, ayant voulu surpasser *Corelly*, ont fait à la vérité de la Musique plus bizarre & plus extravagante, sans attraper son goût & sa sensibilité.

Duval est le premier Violon François qui ait osé composer dans le goût Italien. On prétend qu'il exécutoit fort bien les Sonates de *Corelly*, mais on ajoute que celles qu'il nous a données sont très-médiocres. Pour moi, je pense qu'on doit lui avoir quelque obligation, puisque du moins il a retiré le Violon de l'état d'abaissement où il étoit autrefois.

Senaillé, mort fort jeune, avoit fait quelque séjour en Italie; sa Musique est chantante & à la portée de tout le monde. Sans être du premier ordre, il plaît encore aux oreilles sensibles,

& il ne faut pas oublier que dans son tems, où l'on commençoit à peine à se familiariser avec la Musique un peu recherchée, la sienne parut si brillante, que tous ceux qui aimoient le violon firent des efforts pour apprendre à la jouer.

Mr. *Michel* Napolitain, Auteur encore vivant, mit au jour à peu près dans le même-tems, huit livres de Sonates dans le goût François, qui plûrent beaucoup. Sa renommée bien établie ne souffre point des nouveautés modernes. La facilité de jouer ses piéces, & la beauté de plusieurs, entretiennent toujours leur débit, & ma surprise est que la mode courante ne puisse pas en interrompre le cours.

A la tête de nos plus grands Maîtres on doit placer Mrs. *Baptiste*, *Le Clair*, *Guignon*, *Mondonville*.

Mr. *Baptiste*, le plus grand Violon qui ait jamais existé, a été long-tems dans sa jeunesse, en Allemagne, en Pologne & en Italie, il avoit déja une exécution prodigieuse lorsqu'il arriva à Rome. Ce fameux Artiste, dit * Mr. *Pluche n'examine point de quelle Nation ni de quelle main vient une Piéce. S'il la*

* Spectacle de la Nature, *Tome VII.*

trouve noble & gracieuse, il la joue & se la rend comme propre par la justesse de ses sons & par la singuliére énergie de ses expressions. Il applique à la Musique ce qu'on a dit de la Poësie, que c'est peu de chose de causer la surprise à quelques amateurs par une vivacité brillante ; mais que le grand Art étoit de plaire à la multitude par des émotions douces & variées. Ce choix lui attira des ennemis. Plusieurs le traiterent d'homme capricieux, d'autres disoient, par tout, que les difficultés l'épouvantoient & qu'il n'étoit pas Musicien. La plus grande & la plus saine partie du Public le regardoit comme un prodige, & pour l'exécution, superieur à tous les Violons Italiens qui étoient venus à Paris. Tout le monde convient que ses compositions sont foibles, mais qu'il a un talent naturel pour le prélude, qu'aucun violon n'aura jamais. On peut comparer Mr. *Baptiste* à ces esprits vifs & brillans dans la conversation qui s'éclipsent sur le papier. Il jouit à présent d'une retraite honorable à la Cour du Roi de Pologne ; mais ce qui doit lui faire plus d'honneur, c'est l'amitié que *Corelly* avoit pour lui. Mr. *Baptiste* qui aimoit par préférence les Piéces de ce grand Maître, en avoit si finement

ſaiſi le goût, que les ayant jouées à Rome devant lui, ce célébre Muſicien l'embraſſa, & lui fit préſent de ſon archet. La réflexion ſuivante de l'Auteur du Spectacle de la Nature, met la derniére main à l'éloge de Mr. *Baptiſte.* Il avoit, dit-il, *l'expreſſion, qui eſt ce que la Muſique & la Peinture ont de plus touchant; & le ſon qu'il tiroit de ſon inſtrument étoit le plus beau dont l'oreille humaine pût être frappée.*

L'admirable M. *Le Clair*, après une longue étude & beaucoup de réflexions ſur l'étendue & la portée du violon, fit paroître en 1720 un livre de Sonates, dont la difficulté capable de rebuter les Muſiciens les plus courageux, a fait moins de peur enſuite. Cette eſpéce d'algébre eſt devenue une Langue intelligible; & depuis qu'on a pû pénétrer les principes de la belle harmonie en général, & ceux du violon en particulier, le nuage s'eſt diſſipé, & ſes compoſitions ont été goutées autant qu'elles devoient l'être, & ſont regardées aujourd'hui comme ce qu'il y a de plus parfait en ce genre; il s'y trouve à tout moment des traits lumineux, qui ſurprennent. Pluſieurs perſonnes prétendent que Mr. *Le Clerc* eſt le premier,

qui, à l'imitation des Italiens, ait joué ſur le violon deux ou trois & juſqu'à quatre parties par le moyen du pouce, ce qui s'appèlle jouer la double corde. D'autres ſoutiennent que *Duval* l'avoit fait le premier, & que Mr. *Baptiſte* & *Senaillé* l'ont fait auſſi avec ſuccès. Au reſte Mr. *Le Clair* a porté ſi loin cette partie, qu'il n'y a rien à lui oppoſer de l'aveu même des Italiens.

Ce célebre Muſicien ne s'eſt pas contenté d'enrichir le Public d'un grand nombre de livres de Sonates, qui font l'admiration de l'Europe, il a fait repréſenter une Tragédie en Muſique, intitulée : *Scylla & Glaucus*, où l'on a trouvé des morceaux du premier genre.

Mr. *de Mondonville*, dont nous avons fait l'éloge à l'article des Maîtres de Muſique, a joué ſeul pendant pluſieurs années au Concert Spirituel, avec les applaudiſſemens réiterés de tous les connoiſſeurs. Un ſeul talent qui fait admirer un Artiſte, eſt auſſi précieux que rare à trouver. Mr. *de Mondonville*, heureux poſſeſſeur de deux talens ſublimes, a montré par un égal ſuccès qu'il étoit un homme au-deſſus des choſes ordinaires, il s'eſt un peu rapproché de la ſphere commune par ſon Opéra d'*Isbé*. C'eſt

une carriere dans laquelle il brillera un jour, ſon génie étonnant ſemble nous en répondre.

Mr. *Guignon* Piémontois, & l'éleve du fameux *Sommis*, après avoir paſſé quelque-tems à Paris, ſe perfectionna dans notre Muſique Il a encore aujourd'hui le double avantage de jouer également bien, la Muſique Françoiſe & Italienne; il s'eſt élevé au point de contrebalancer le célebre Mr. *Le Clair*, & de le diſputer à ces violons d'Italie tels que *Tartini*, *Montarani*, *Solarani* & *Vivaldi*, ſi renommés pour leurs compoſitions. Il y a quelques années que Mrs. *Mondonville* & *Guignon*, voyagerent & ſe firent entendre enſemble à Lyon & dans d'autres Villes. Les *Duo* qu'ils exécutoient étoient des airs ſimples & connus, mais qui embellis ſous leurs doigts, prenoient tout ce brillant qui en impoſe & qui éblouit. Les ſtras artiſtement montés n'ont-ils pas le coup d'œil des diamans? Ces deux hommes célebres revenus à Paris où l'on eſt avide des nouveautés, n'ont pas moins ſurpris par ces petits morceaux délicatement tournés, que par l'union qui regnoit entre eux. Ils ont le même talent, & ils étoient amis.

Ecoutons Mr. *Pluche*, cet Auteur pa-

roît beaucoup aimer Mr. *Guignon*, *qui persuadé que la Musique est faite pour tirer l'homme de l'ennui, a choisi la méthode la plus propre à l'amuser & à le surprendre. Le jeu de cet habile Artiste est d'une legereté admirable, & il prétend que l'agilité de son archet rend au Public un double service, qui est de tirer les Auditeurs de l'assoupissement par son feu, & de former par le travail de l'exécution des Concertans qu'aucune difficulté n'arrête.* De pareilles prétentions font beaucoup d'honneur à Mr. *Guignon*, il auroit dû s'en tenir là, & ne pas prétendre encore asservir à ses loix, les Organistes & les Compositeurs. Le combat qu'il leur a livré ne lui a pas été favorable, & il a été vaincu pour ne s'être pas contenté d'être toujours victorieux l'archet à la main.

On a coutume de joindre aux grands Violons que je viens de nommer Mr. *Cupis*. Je suis cette regle avec d'autant plus de plaisir, que je le regarde comme un des premiers hommes du tems; il fait le principal agrément de tous les Concerts où il se trouve, & il y a des connoisseurs, qu'on ne peut accuser de partialité, qui m'ont assuré qu'il étoit très-capable de réunir le sentiment & le tendre de Mr. *Le Clair*, avec le sur-

prenant & le feu de Mr. *Guignon*. Tout le monde connoît le fameux menuet de Mr. *Cupis*, les amateurs lui ont entendu jouer cent fois, & lui redemandent tous les jours sans jamais se lasser de l'entendre ; il n'y a guères que lui capable d'assaisonner ce morceau d'aussi jolis traits, il lui donne toujours un coloris nouveau, & ce menuet si flateur, si agréable, passe encore pour un air moderne, quoique composé depuis plusieurs années.

Lorsqu'on parle d'un homme plein de feu, de génie & de vivacité, il faut nommer Mr. *Guillemain*, ordinaire de la Musique du Roi, c'est, peut-être, le violon le plus rapide & le plus extraordinaire qui se puisse entendre ; sa main est pétillante, il n'y a point de difficultés qui puissent l'arrêter, & lui seul en fait naître dans ses sçavantes productions qui embarrassent quelquefois ses rivaux. Ce fameux Artiste est parmi les grands Maîtres un des plus féconds, & l'on convient que ses ouvrages sont remplis des beautés les plus piquantes.

Parmi les Ecoliers du fameux *Tartini*, qu'on regarde toujours comme un prodige en Italie, & qui quelquefois est critiqué en France, quoique le plus sou-

vent admiré; parmi les écoliers de ce grand Maître Mr. *Pagin* tient, ſans contredit, la premiere place. Il doit tout à *Tartini*; il s'eſt formé ſous ſes yeux; il ne connoît que lui; il ne joue que ſa Muſique, parce qu'elle eſt la ſeule qui lui paroiſſe touchante & ſublime. Mais ce jeune & admirable Artiſte, ſi ſurprenant dans ſon Art, ſi aimable dans la ſociété, ne devroit-il pas ſe prêter un peu à tous les goûts? N'eſt-il pas fait pour embellir toutes les Muſiques? D'ailleurs comme dit le Poëte, quelquefois

Sur le ton des François il faut chanter en
France.

J'ai oui dire qu'il y avoit une expreſſion étonnante dans la Muſique de *Tartini*, & qu'elle étoit en poſſeſſion, depuis long-tems, de ravir les oreilles les plus ſenſibles d'Italie. Je dirai même que Mr. *Pagin* m'a fait éprouver ſouvent que ſon illuſtre Maître parloit au cœur. Si quelquefois je n'ai pas été auſſi ſenſiblement touché, je ne crois pas moins que le plus grand Muſicien de l'Italie eſt un homme excellent, qu'il doit enchanter l'ame, lors qu'à l'exécution il embellit encore ſes ſublimes

productions. Je ne crois pas moins que Mr. *Pagin* est son plus parfait imitateur, & qu'il y a peu de Violons comme lui dans l'Europe.

Mr. *Petit* est encore un des éleves & un des admirateurs de *Tartini*; car il le faut avouer, tous les disciples de ce grand Maître n'aiment & ne respectent, pour ainsi dire, que lui seul. Il faut donc que tout ce que la renommée nous apprend de *Tartini*, ne soit point de ces nouvelles douteuses qui ne gagnent pas à être approfondies, puisque de si habiles gens ne prononcent son nom qu'avec enthousiasme, & ne parlent de lui qu'avec vénération. Quoiqu'il soit aujourd'hui du bon ton d'admirer *Tartini*, & que ce ne soit pas une petite raison pour un homme qui veut être à la mode, il n'y a guéres moyen de ne pas convenir du grand merite du Maître, au récit qu'en font des éleves aussi éclairés que Messieurs *Pagin* & *Petit*. Peut-être que parmi nous les ennemis de la Musique Italienne font paroître trop de zéle pour la Françoise. A la bonne heure que celle-ci soit vantée; mais pourquoi mépriser l'autre? Elles ont chacune leur agrément, & toutes deux ont des admirateurs raison-

nables & des enthouſiaſtes. A quoi bon critiquer, caballer ? Ne pourroit-on pas appliquer à la Muſique Françoiſe qui voudroit étouffer l'Italienne, ou à l'Italienne qui dédaigneroit la Françoiſe, les Vers de Mr. de *Voltaire*.

Eh pourquoi cenſurer? Quel triſte & vain abus!
On ne s'embellit point en blâmant ſa Rivale.

Je vois un jeune Amphion qui va tout mettre d'accord. Mr. *Gaviniés* paroît, il n'eſt point éleve de *Tartini*, mais formé par la nature & l'art, pour aſpirer à la premiere place, il prend ſon violon, prélude : Quels ſons vous entendez ! quel coup d'archet ! que de force ! que de grace ! c'eſt *Baptiſte* lui-même. Je ſuis ſaiſi, enchanté, il parle à mon cœur, tout brûle en ſes mains. L'Italien, le François, il l'exécute avec le même nerf & la même préciſion. Que ſa cadence eſt brillante ! ſes fantaiſies aimables & touchantes ! Depuis quand les lauriers les plus beaux ſont-ils faits pour un front ſi jeune ? Il peut tout atteindre ; il ſçait tout imiter ; il n'a plus qu'à ſe ſurpaſſer lui-même : tout Paris vient l'entendre ; il eſt toujours trop court, parce qu'il eſt toujours admirable ; c'eſt bien de lui qu'on peut dire :

Le *Talent* n'attend pas le nombre des années.

Admirateur du merite, j'aime à le célebrer. Je le cherche, & je ne l'ai pas plûtôt trouvé qu'il a mon hommage. Le talent d'un homme superieur ne me ferme point les yeux sur celui d'aimables Artistes. Peu semblable à cette espèce singuliére de Partisans outrés, qui se choisissent une idole pour n'encenser qu'elle, je rends justice à qui il faut la rendre, & je sais à merveille que si *Rameau* est le Roi & le Législateur de la Musique, il y a encore de places honorables après la sienne; il en est de même dans tous les instrumens.

En général l'Orchestre de l'Opéra est composé d'excellens sujets, tous ont l'obligation à l'Orphée du siécle de la rapidité de leur exécution. Sous un génie comme Mr. *Rameau*, on devoit s'attendre à une grande révolution dans la Musique, ou plûtôt à la perfection de l'Art.

La viole fort à la mode, autrefois, & surtout dans le dernier regne, a perdu beaucoup de son crédit, peut-être parce qu'elle ne rend pas assez de son, & qu'on ne l'entend presque point dans les grands Concerts. Ajoutez à cela que tout change, & qu'il en est des instrumens comme de toute autre chose, ce

qui plaiſoit beaucoup déplaît à la fin. Il eſt pourtant vrai que le Violon-celle qui a été préferé à la viole, a le ſon plus fort & plus mâle, & qu'il ſoutient mieux les voix, raiſon contre laquelle il n'y a rien à objecter. Mais falloit-il exiler totalement la viole? C'eſt encore, quoi qu'on en diſe, un inſtrument bien parfait ſous les doigts de notre fameux Mr. *Forqueray*.

Anciennement les violes en Angleterre n'avoient que ſix cordes & ſept touches. La ſeptiéme corde qu'on nomme le Bourdon, y fut ajoutée par *Ste. Colombe* Maître du célebre *Marais*. Ce *Ste. Colombe* avoit dans ſon tems quelque réputation, mais il n'étoit pas compoſiteur : les ſeuls Maîtres de Chapelle l'étoient alors, ou pour parler plus juſte, la Muſique en France étoit enſevelie dans d'épaiſſes ténébres.

Aujourd'hui on cultive encore moins la viole en Italie que dans ce païs-ci, c'eſt preſque prouver qu'elle y eſt entierement oubliée. On y a pourtant vû briller autrefois un *Horatio*, de Parme. Ce Muſicien nous a laiſſé de fort bonnes Piéces, dont on a profité, & que quelques Auteurs un peu plagiaires ont données comme leurs propres produc-

tions, en les mettant sur d'autres instrumens : manœuvre qui se réitere avec une espéce de succès.

Enfin *Marais* parut ; cet homme fameux apprit la Musique de *Chaperon*, Maître de la Sainte Chapelle, qui a formé *Lalouette*, *Colasse*, & tous les Musiciens de ce tems-là. *Marais*, sorti de cette école, se perfectionna sous *Lully*, & ayant surpassé promptement son Maître *Ste. Colombe*, il porta la viole presque aussi loin qu'elle pouvoit aller. Peut-être seroit-il devenu encore plus grand s'il s'étoit familiarisé avec la Musique Italienne : mais quand ce goût vint en France, il étoit trop tard pour lui. Au reste il s'est distingué par plusieurs bons Opéra & par des Motets, qui prouvent sa sçience & son génie. Sa Tragédie d'*Alcione* où se trouve cette tempête renommée, ne cessera jamais de plaire.

Marais a laissé après lui de fort bons Maîtres, tels que de *Caix-d'Hervelois*, *Allari*. Ses fils ont été les héritiers de son talent, mais on s'est toujours apperçu qu'il étoit partagé entre plusieurs, & ils n'ont jamais dédommagé totalement de la perte du pere. On peut dire que personne n'a surpassé *Marais* : un

seul homme l'a égalé, c'est le fameux *Forqueray.*

Il n'a point été l'écolier de *Marais*, comme le bruit en a couru, il n'a jamais eu de Maître que son génie. En effet, que son pere auroit-il pû lui apprendre ? C'étoit un homme médiocre. *Forquerai* parut dans le monde au moment que les Italiens exciterent en France une émulation étonnante vers l'année 1698. Il tenta de faire sur sa viole tout ce qu'ils faisoient sur leur violon, & il vint à bout de son entreprise. Les cordes singuliéres & les traits les plus frappans des bons Auteurs d'Italie, lui étoient tellement familiers, que dans toutes ses Piéces on trouve un certain sel, qui n'assaisonne point celles de *Marais* même les plus travaillées : celui-ci s'en tenoit aux graces naturelles, *Forqueray* en avoit de plus recherchées, mais son Art ne gâtoit jamais la belle nature.

Nous possedons à présent le fils de ce grand Maître, il a tous les talens de son pere : à la plus grande exécution il joint les graces les plus aimables. Les Piéces les plus difficiles ne lui coutent aucune peine, il les joue avec cette aisance qui caractérise le grand homme : tout devient sous ses doigts un

chef-d'œuvre de délicateſſe & d'élegance, & quoique la viole ait perdu de ſes droits, elle retrouve avec lui ſes anciens admirateurs. Notre Nation aſſez changeante, eſt toujours avide de ſemblables prodiges. Mr. *Forqueray* a, ſi j'oſe parler ainſi, des phraſes muſicales d'un nouveau tour, & dont il fait toute la valeur. Entre ſes mains elles ont l'art de plaire, parce qu'il en fait uſage avec goût & ſans affectation. La façon d'employer & de placer les accords les fait paroître ſinguliers & nouveaux. Je ne dirai point que la difficulté des piéces de viole ait contribué à faire négliger cet inſtrument. Le Violon-celle qui lui a ſuccedé, eſt encore plus difficile à manier, & exige un travail prodigieux pour exécuter des Piéces.

Je vous parlerai avec ſatisfaction, Monſieur, d'un petit-fils de *Marais*, dont le rare merite eſt connu & admiré. Il fait bien revivre ce nom fameux, & pour la nobleſſe & la beauté de ſon jeu, il peut être mis à côté de Mr. *Forqueray*. Les amateurs ne le nommeront qu'après lui, s'ils le veulent, la place eſt encore aſſez belle.

Les Maîtres de viole voyant avec douleur leur inſtrument négligé, ont

eu recours au pardeſſus à cinq cordes, ſtratagême bien permis, & qui n'a pas manqué de réuſſir, par la raiſon qu'il nous faut toujours du nouveau.

Madame *Levi* & Madame *Haubault*, ont montré tout leur talent ſur cet inſtrument : la legereté, la préciſion, la fineſſe du coup d'archet, les ſons articulés & flatteurs leur ont attiré les applaudiſſemens du Public au Concert Spirituel. Les femmes à préſent ſe diſtinguent dans tous les genres, la plûpart ſont autant de Fées qui chacune ont leur puiſſance & leur emploi ; voilà les véritables Muſes, celles du Parnaſſe ne ſont que bien imaginées.

Une Demoiſelle métamorphoſée en Roſſignol a adreſſé une Epître à Madame *Haubault*, je vais vous le tranſcrire.

Eh quoi ! du ſort qui me pourſuit,
Serai-je toujours la victime ?
Jadis un monſtre par ſon crime,
M'a miſe dans l'état où je ſuis...
Hélas ! du moins dans ma miſere
Quelques plaiſirs ſoulageoient mes malheurs.
Le timide Berger, l'innocente Bergere,
Prenoient part à mes pleurs.
Au lever de l'aurore,
De la Nymphe qu'il adore,

Tityre par ſes chanſons
M'invitoit à vanter les graces & les charmes.
Sur de plus tendres ſons,
Tircis plaignoit ſon amour, ſes allarmes.
Surpriſe d'une tendre ardeur,
La jeune Eglé me confioit des larmes,
Qu'elle cachoit à ſon vainqueur.
De toute ma gloire,
Il ne me reſte, hélas! que la mémoire:
Je ne vois plus deſſous l'ormeau
La Bergere naïve,
Prêter à mes chanſons une oreille attentive.
Tityre n'y vient plus enfler ſon chalumeau,
Tout eſt rentré dans le hameau;
Et Philomele abandonnée,
Ne fait entendre ſes ſons,
Qu'à des Forêts, & de triſtes Vallons.
Une Nymphe, (qui l'eût de ce trait ſoupçonnée)!
Me cauſe ce tourment;
Au ſon d'un inſtrument,
Dont la douce harmonie,
Surpaſſe de ma voix la tendre mélodie,
Bergeres & Bergers ont quitté leurs troupeaux.
Cloë laiſſe Tityre, Amyntas Celimene;
Et Tyrcis même oublie, & Philis & ſes maux.
Jugez ſi de ma peine
Le ſujet eſt leger;
Mais vous-même bien-tôt vous ſaurez me vanger:

Bien-tôt ils ſe plaindront du cœur d'une inhumaine,
Qui les aura trop ſçu charmer.

La Flûte, cet inſtrument ſi doux, ſi flatteur, ſi charmant, & qui parloit autrefois au cœur, eſt encore dans une grande vogue; mais la *petite Sante* plus en vogue qu'elle, lui fait tort. On s'en ſert avec grand ſuccès pour l'accompagnement des voix. Elle a aujourd'hui ſes Illuſtres, qui l'ont miſe, ſi vous voulez, dans toute ſa perfection; c'eſt-à-dire, qu'on exécute les choſes les plus difficiles & les moins chantantes, ſur un inſtrument qui n'eſt fait pourtant que pour toucher l'ame & pour nous attendrir. Je peux me tromper, mais je crois qu'un beau chant, & moins de viteſſe & de batteries, font plus de l'eſſence de la Flûte; je ne prétends pas qu'on adopte mon ſentiment, & je ſais me conformer à la mode regnante.

Je me rappelle le nom de *Deſcoteaux*, fameux joueur de Flûte, & excellent Convive. Ce fameux Muſicien vivoit familièrement avec *Moliere*, *Racine*, *Deſpreaux* & *La Fontaine* : il étoit admis à leurs joyeuſes parties, & ne pouvoit avec ſon talent qu'augmenrer le

plaiſir que l'on devoit goûter dans de pareils Feſtins, & avec des hommes d'un ſi grand mérite.

Philbert avoit auſſi beaucoup de réputation pour cet inſtrument : d'ailleurs il étoit bon chanteur, grand fleuriſte, homme très-plaiſant, & plus que tout cela, il étoit aſſez heureux pour plaire à ſon Maître, à Louis XIV. Ce ſingulier Artiſte imitoit très-bien le mauvais langage de tous les étrangers qui commencent à parler François, & le jargon & l'accent de ceux qui vivent dans les Provinces éloignées de Paris & de la Cour ; il contrefaiſoit à merveille les caractères & les façons de parler de tous les âges, de tous les états, & de toutes les profeſſions ; on pouvoit l'appeller le ſinge de la nature. Il imitoit encore parfaitement le ſon des cloches, & carillonnoit très-bien en frappant avec un bâton ſur une poële à frire.

Un jour que *Philbert* montra tous ſes agréables talens à *Lainez*, ce Poëte lui dit en plaiſantant, P*hilbert*, *tu m'as rejoui, je t'immortaliſerai.* Effectivement, il lui envoya deux jours après ces Vers où le Muſicien dut reconnoître ſon portrait.

Cherchez-vous des plaiſirs ? Allez trouver
Philbert.
Sa voix des doux Chants de *Lambert*,
Paſſe au bruit éclatant d'un Tonnerre qui
gronde ;
Sa Flûte ſeule eſt un Concert.
La fleur naît ſous ſes mains dans un affreux
déſert :
Et ſa langue féconde,
Imite en badinant, tous les peuples du monde.
Si dans un vaſte Pavillon,
Il ſonne le *Tocſin* ou fait un *Carillon*,
En battant une Poële à frire,
Le Héros immortel que nous reverons tous,
Devient un homme comme nous ;
Il éclate de rire.
Cherchez-vous des plaiſirs ? Allez trouver
Philbert,
Sa Flûte ſeule eſt un Concert.

Le fameux de *La Barre* avoit, dit-on, le talent merveilleux d'attendrir, c'eſt un don de la nature que l'Art tel qu'il ſoit n'atteindra jamais.

Deux Rivaux enſuite ſe ſont diſputé la victoire. *Lucas* mort depuis quelques années, & M. *Blavet* le premier homme du tems. *Lucas*, dit-on, étoit admirable pour accompagner, & perſonne

ne pouvoit lui disputer le prix; mais quoique toujours excellent lorsqu'il jouoit seul, il étoit moins grand, moins surprenant que M. *Blavet*, qui de l'aveu de tous les connoisseurs, ne connoît personne au-dessus de lui pour l'exécution des Sonates & des *Concerto*. L'embouchure la plus nette, les sons les mieux filés, une vivacité qui tient du prodige, un égal succès dans le tendre, dans le voluptueux, & dans les passages les plus difficiles : Voilà ce qu'est M. *Blavet*. Je suis sûr que le public ne me dedira point, & qu'il ratifiera mes éloges, ils sont faits d'après son jugement : je ne crains donc point de passer pour adulateur. Je le repete, j'ai écouté le public, c'est le grand Maître; j'ai parlé comme lui, qu'ai-je à craindre? Oui, c'est à lui-même que j'ai entendu dire que M. *Taillard* étoit le seul qui pût remplacer M. *Blavet*.

Le son brillant du Haut-Bois anime & reveille nos Symphonies. Les *Philidor* & les *Desnoyers* dans le dernier siécle, y ont excellé. Aujourd'hui M. de *Selle*, Ordinaire de la Musique du Roi, & M. *Despreaux*, méritent nos éloges.

On ne peut disputer au Violon-celle ce son mâle, ferme & soutenu, que n'aura jamais la Viole.

Le Violon-celle n'eſt pas moins néceſſaire dans les grands Chœurs & dans les *Concerto*, qu'utile pour l'accompagnement des voix. On dira que nous aimons le bruit, & que nous perdons du côté de l'élegance & de la ſenſibilité, ce qui peut être vrai; mais on ſe ſervira toujours de cet Inſtrument pour accompagner, même dans les Concerts de Chambre; le procès eſt jugé, il n'y a point d'appel.

Le Violon-celle eſt un inſtrument fort difficile, la juſteſſe des ſons exige ſeule un grand travail, qui doit augmenter à proportion des graces & de la préciſion que l'on veut mettre dans ſon Jeu.

Le fameux *Barriere* mort depuis peu, poſſedoit tout ce que l'on peut déſirer en ce genre: il n'y avoit guéres d'exécution comme la ſienne. Perſonne aujourd'hui ne peut ſe flatter d'avoir plus de feu que M. *Bertaut*; plus d'art, de fineſſe, & de douceur, que Mrs *Edouart* & *Labbé*: ce ſont les deux plus excellens Accompagnateurs que l'on connoiſſe. M. *Martin* ſi admirable ſur ſon inſtrument, & ſi habile Compoſiteur, jouit de toute la réputation qu'il mérite. On m'a dit que le jeune M.

Chrétien, Ordinaire de la Musique du Roi, faisoit des choses étonnantes sur le Violon-celle, qu'il ne connoissoit point de difficultés de tel genre qu'elles fussent; en un mot que c'étoit un prodige.

Le Basson que *Dubois* & *Belleville* avoient porté à la plus haute perfection, puisqu'ils tiroient de cet instrument des sons aussi doux que ceux de la Flûte, n'a rien perdu de son lustre entre les mains de Mrs *Brunel* & *Capel*.

Les Amateurs des Fêtes champêtres & des amusemens de la campagne m'en voudroient trop, si je ne parlois pas de la Musette. Ce joli Instrument dont les Bergers autrefois tiroient si bon parti, semble rappeller, Monsieur, ces tems fortunés où les Pasteurs pour plaire à leurs belles, & pour les engager, unissoient la voix à ses sons doux & flatteurs. La Musette semble faite pour la solitude des Bois, & pour exprimer les soupirs d'un Amant. Transportez-vous dans l'ancien tems, voyez les Bergeres ornées de guirlandes de fleurs, qui sur le soir ramenent leurs troupeaux; entendez *Corydon* qui fait raisonner la Musette; vous voilà ravi, vous regrettez ce siécle heureux, & vous en voulez

à votre imagination, lorſqu'elle s'écarte de cet objet charmant. Je ne ſais d'où vient, mais tous les hommes ont un foible étonnant pour la Bergerie. Sans doute que la tranquillité de cet état, & l'amour qui en étoit inſéparable, convient à tout le monde;on regretera avec raiſon de n'être pas habitant d'une contrée où l'on ne connoiſſoit d'autre ambition que celle de plaire, & d'autre occupation que celle d'aimer & d'être heureux. Mais j'entends *Charpentier*, je le crois du pays; il eſt gai, content, les ſons qu'il fait éclorre me tranſportent, je ſuis au hameau. Quelle délicateſſe! Jamais Berger avec ſon talent n'auroit trouvé de cruelle.

La Viele ſera toujours parmi nous un ſujet de diſpute, mais ſes plus grands adverſaires ne lui refuſeront pas de la gaieté & de la vivacité. Il y a eu un tems où l'on avoit une eſpéce de fureur pour cet inſtrument : il y a plus de calme à préſent. Malgré cela, que d'aimables femmes de Paris en font encore leur amuſement! Je crois que la Viele ſera à la mode tant qu'elle pourra ſe flatter d'avoir des *Dangui* : elle eſt admirable ſous ſes doigts. Je finis mes réflexions ſur la Muſique, en vous faiſant

obſerver, Monſieur; que les plus grands Rois l'ont protegée & même cultivée. Louis XIII. a fait pluſieurs Motets. Monſeigneur le Duc d'Orleans Regent du Royaume, a compoſé pluſieurs morceaux de Muſique. Louis le Grand, & notre Auguſte Monarque, ont accordé à cet Art leur bienveillance, & ont comblé de diſtinctions & de faveurs les grands Artiſtes. Le Roi de Pruſſe protege, encourage & cultive la Muſique, & les plus grands Seigneurs de France, d'Italie & d'Allemagne, jouent la plûpart de quelque inſtrument, pluſieurs même ſont Compoſiteurs. M. de Voltaire leur applaudit, en diſant; M. le Chevalier de *Braſſac* non-*ſeulement a le talent très-rare de faire la Muſique d'un Opéra, mais il a le courage de le faire jouer, & de donner cet exemple à la Nobleſſe Françoiſe.* Je me ſouviens à ce ſujet des Vers de ce grand Poëte.

Vous noble jeuneſſe de la France
Secondez les chants des beaux Arts,
Tandis que les foudres de Mars,
Se repoſent dans le ſilence.
Que des Muſes à vos genoux
Les Lauriers à jamais fleuriſſent.
Ques ces Arbres s'enorguilliſſent,
De ſe voir cultivés par vous.

LETTRE VII.

Sur le Chant & sur la Danse.

C'EST dans les Opéra Italiens où l'on trouve, Monsieur, une image de la Scene Grecque. Oui, à en croire M. de *Voltaire*, un Opéra Italien a quelque ressemblance avec le Théâtre d'Athenes. *Le Récitatif est précisément la* Mélopée *des anciens ; c'est cette déclamation notée & soutenue par des instrumens de Musique.* Au sentiment du même Auteur, nos bons Opéra, tels qu'*Armide*, *Thesée*, &c. doivent aussi nous en conserver l'idée. Ces Tragédies ne sont-elles pas chantées comme l'étoient celles des Grecs ? Les Chœurs qui s'y trouvent ne répondent-ils pas aux leurs, en ce qu'ils occupent souvent la Scene ? Et s'ils enseignoient la vertu, la comparaison ne seroit-elle pas parfaite ? Les gens de Lettres qui connoissent l'antiquité, & que M. de *Voltaire* a consultés, lui ont dit que nos Tragédies-Opéra *sont la copie & la ruine de la Tragédie d'Athenes.*

Ces grands Spectacles, ces Fêtes pu-

bliques, accompagnées de Chants & de Danses ; étoient en usage chez les Hébreux ; & le P. *Menetrier* Jesuite, donne pour exemple, dans son Livre *des Représentations en Musique*, la manière dont fut exécuté ce fameux Cantique lors du passage de la Mer rouge par les Israëlites : *il fut mêlé de chants & de danses accompagnées de plusieurs instrumens, les femmes y formoient des chœurs avec les hommes.* On peut juger par-là que les Spectacles des anciens ressembloient assez à ceux qui se représentent de nos jours.

Balthazarini, surnommé le *Beau-Joyeux*, valet de Chambre de Catherine de Médicis, donna en France quelque idée des représentations en Musique : il se faisoit aider pout la composition des Chants par *Beaulieu* & *Salomon*, Maîtres de Musique du Roi ; *La Chénaye*, Aumônier du Prince, lui faisoit des Vers, & *Patin*, Peintre, se mêloit des décorations.

Sous Charles IX *Baif*, Poëte & Musicien, établit une Académie de Musique dans sa maison : tous les Musiciens étrangers y étoient admis pour concerter ; & le Roi qui chantoit très-bien, honoroit l'Assemblée de sa présence,

& s'y rendoit exactement une fois la Semaine.

Les Spectacles & la Musique fort négligés ensuite, reparurent avec éclat du tems de Marie de Médicis, seconde femme de Henri IV. *Octavio Rinuccini* regardé par plusieurs personnes comme l'inventeur des Opéra en Italie, accompagna cette Reine en France, où il introduisit ce nouveau goût.

Enfin l'Abbé *Perrin* obtint en 1669 un privilége pour établir l'Opéra ; il s'associa avec *Champeron*, homme, dit-on, fort riche, & avec le Marquis de *Sourdeac*, qui avoit tant de génie pour les décorations. Les Poëmes de l'Abbé étoient détestables, mais Cambert qui les mettoit en Musique leur donnoit au moins l'apparence du succès, quoiqu'il fût bien éloigné du mérite de *Lully*, à qui pour l'honneur de la Nation, & pour le progrès de l'Art, *Perrin* céda son privilége. Bien-tôt *Lully*, homme excellent, & *Quinault*, le premier des Poëtes Lyriques, développerent de véritables talens, dont ceux de leurs prédecesseurs n'avoient été qu'une ombre très-imparfaite.

Parmi les belles voix destinées à faire l'agrément des Ballets de Louis XIV,

Lully ſe reſerva *Beaumavielle* pour l'Opéra de Paris. C'étoit le brillant Acteur de ſon tems : il avoit une *Baſſe-taille* des plus belles, & jouoit les premiers Rolles.

Le fameux *Thévenard* ſuccéda à cet Acteur. *Thévenard* plus attentif à la déclamation ſuivie qu'exige le Récitatif, ne faiſoit point valoir ſa voix comme le premier par des ſons trop emphatiques. D'ailleurs il avoit l'air noble au Théâtre; ſa voix étoit ſonore & étendue, il tournoit en agrémens juſques à ſes défauts, & il a paſſé pour le meilleur acteur que nous ayons eu en *Baſſe-taille*. Il n'étoit pas moins admirable lorſqu'il chantoit à table, perſonne n'avoit autant de goût & de délicateſſe, ce qui le faiſoit rechercher à la Cour & à la Ville par les gens les plus diſtingués. Il eſt bon de remarquer que les longs repas où il ſe trouvoit aſſez aſſidûment ne lui altererent jamais le bel organe dont la nature l'avoit doué. Il ſe retira de l'Opéra en 1730, après y avoir brillé pendant quarante années. Une longue carriére parcourue glorieuſement, & ſur-tout dans le pays des enchantemens, doit paroître auſſi courte que rapide.

On rapporte que *Thévenard* voyant une jolie pantoufle ſur la boutique d'un Cordonnier, devint amoureux de la Demoiſelle à qui elle appartenoit, ſans cependant la connoître : ayant découvert ſon nom & ſa demeure, il s'adreſſa à l'oncle de ſa belle inconnue : cet homme aimoit un peu à boire, il fut ſi charmé de trouver ce ſecond talent dans notre Acteur, qu'il détermina la mere de la Demoiſelle à lui donner ſa fille en mariage, & cet hymen fut conclu ſous les auſpices de Bacchus.

Le ſucceſſeur de *Thévenard*, Mr. de *Chaſſé*, qui fait en partie l'ornement de notre Scène Lyrique, poſſéde ce vrai merite qui conduit aux ſuccès les plus décidés. Un port majeſtueux, un geſte noble, une déclamation parfaite, une expreſſion naturelle & pathétique ; en un mot, ſi j'oſe le dire, l'éloquence du chant ; voilà ce qui caractériſe ce grand Acteur. Si c'eſt un Roi qu'il repréſente, l'homme diſparoît, vous ne voyez plus que le Monarque : il ſoutient toute la dignité du Trône, & l'illuſion eſt ſi parfaite, qu'on voit à regret la fin de l'Opéra qui lui ôte ſon Diadême & qui détruit ſon Royaume. Se transformet'il en Héros amoureux, il anoblit, en

quelque ſorte, cette paſſion, & lui donne par ſon jeu un air de grandeur, qui manque preſque toujours à l'amour dans nos Piéces Lyriques? Qu'il ſe transforme en Génie qui préſide aux enchantemens, tout tremble, il ſemble que la nature doive lui obéir; il ajoute un nouvel éclat à la vérité de la Peinture; enfin Mr. de *Chaſſé* eſt unique ſous quelque forme qu'il ſe montre. Qui ne connoît pas l'Auteur de ces Vers?

Chaſſé, quand je te vois paroître ſur la Sçène,
Je crois voir arriver une Divinité:
Que dis-je? Non, les Dieux ſous une forme humaine,
N'auroient ni tant d'éclat, ni tant de dignité.

Dumenil, charmante *haute-contre*, n'eſt pas le premier homme à talens, qui d'un * état obſcur, ait paru tout à coup ſur le grand Théâtre du monde pour y recevoir les applaudiſſemens du Public: la nature l'avoit formé, & l'Art le mit à la mode. Ce fut *Lully* qui le

* Il avoit été Cuiſinier de Mr. *Foucault*, Intendant de Montauban. Un mauvais plaiſant en lui voyant jouer le rolle de *Phaëton*, s'écria: *Ah, Phaëton; eſt-il poſſible que vous ayez fait du bouillon!*

perfectionna, & auquel il eut l'obligation de ſa fortune.

Mr. *Muraire*, qu'il ſuffit de nommer, pour attirer l'attention des connoiſſeurs, s'eſt retiré de l'Opéra, quoiqu'il fît les délices de tout Paris; il uniſſoit à l'action la plus noble la voix la plus magnifique. Jamais Muſicien n'a mieux entendu l'art du chant. Sans faire languir le récitatif & ſans appuyer ſur les tons pour briller à contre-tems, il montroit toute l'étendue de ſa voix, dans ces éclats ſurprenans que l'occaſion ſaiſie avec adreſſe, rendoient néceſſaires & intéreſſans. Cet admirable Acteur doit jouir d'une renommée immortelle; & le talent précieux de jouer avec diſtinction de preſque tous les inſtrumens pouvoit le rendre inimitable, & nous priver d'un prodige ſemblable; mais Mr. *Geliote* a paru avec les mêmes graces, les mêmes avantages. Evenement extraordinaire; Phénomene qui ne reparoîtra plus ſur l'horiſon de l'Opéra.

M. *Tribout* propoſé comme un modéle pour l'action & pour la déclamation, brilloit ſur-tout par l'enjouement qu'il répandoit ſur de certains Rolles, dans leſquels il faiſoit un plaiſir infini. Ne rendoit-il pas à merveille celui de

Maître de Chant dans les *Fêtes Vénitiennes* ? Il n'eſt pas ſûr qu'on pût le faire mieux que lui ; mais où il triomphoit, c'étoit ſur-tout dans *Cariſelli*, petit Ballet bouffon. *Lully*, Auteur de cet Ouvrage, avoit joué pluſieurs fois ce Rolle devant Louis XIV. au grand contentement de la Cour. M. *Tribout* aſſaiſonnant le même Rolle de toutes les plaiſanteries imaginables, a de nos jours reſſuſcité *Cariſelli*, à la grande ſatisfaction de Paris.

Le brillant, l'aimable Mr. *Geliote*, eſt l'*Amphion* de nos jours. Pourquoi n'a-t'il pas le privilege de l'autre ? Quoi ! les ſons de ſa voix ne ſont-ils pas aſſez éclatans pour nous faire dire de lui ce que l'on racontoit de l'ancien *Amphion* ?

Qu'à ſes accords touchans les pierres s'émouvoient,
Et ſur les murs Thébains en ordre s'élevoient.

Mr. *Geliote* exerce du moins cet empire ſur les ames, miracle plus flatteur & plus difficile encore à opérer. On ne peut réſiſter à ſon expreſſion toujours vraie, quoique variée. Paroît-il ſur la Scène ? Tous les yeux s'attachent ſur lui, tous les cœurs volent ſur ſes tra-

ces. On doit comprendre aisément quels sont ceux dont notre excellent Acteur est le plus jaloux. Sous la forme d'un Dieu, sous celle d'un Berger, le charme est égal pour les Spectateurs. Que de délicatesse dans le jeu ! que d'élegance dans le chant ! c'est *Atys*, c'est *Apollon*, c'est *Zelindor* qui nous plaisent & qui nous ravissent : nous croyons les voir, les entendre, & nous oublions qu'on ne fait que nous les représenter, tant le prestige est grand.

O *Pygmalion*, ou plûtôt, ô chantre inimitable ! c'est ton art, ta voix, bien plus que l'amour, qui animent la charmante statue dont tu es épris. Ne sommes-nous pas transportés de plaisir lorsque tu mets dans leur éclat les immortelles arrietes du Prince de l'art. Tu ne connois point de rival, tu n'auras point d'imitateur, & la Musique & les Vers

Par *Geliote* embellis sur la Scène,
De leurs douceurs enyvrent tous nos sens.

On trouve rarement un Acteur qui joue de génie, & qui devant être esclave de son chant paroisse toujours libre, dont l'action, le geste, le silence même intéressent. Apprendre des Scè-

nes, les débiter froidement & avec cet empressement qui ne fait que trop voir que l'on voudroit en être quitte, est une chose assez commune à tout homme, chargé du pénible emploi de paroître en public, d'y faire parade de ses talens, le plus souvent de ses imperfections. Le tems à la vérité façonne, & l'habitude enhardit; mais on ne devient jamais un *Geliote*, il faut être né tel; alors on donne le ton au siécle. Sans gâter les graces de la nature, on leur associe les finesses de l'art; on a un goût à soi que tout le monde veut copier, auquel personne n'atteint. Il n'est que trop prouvé qu'une maniere neuve & saillante ne va bien qu'à l'inventeur. L'imitation est à craindre; c'est un tableau singulier & admirable dont on ne peut faire que des copies informes, tels soins que l'on prenne. Laissons-lui l'avantage d'être un morceau unique, c'est un parti qu'il faut prendre: Notre insuffisance ne nous y conduiroit-elle pas toujours? Si Mr. *Geliote* est l'idole du Public, si pour me servir de l'expression d'un Auteur estimable, on croit n'avoir point été à l'Opéra quand on n'a point entendu chanter Mr. *Geliote*; ne fait il pas également le principal orne-

ment des fêtes particuliéres, des cercles & des ſociétés qui le poſſedent ?

Son talent, ſes ſuccès, en lui rien ne m'étonne,
Les Muſes formerent ſa voix,
Et pour applaudir à leur choix,
Le Dieu du chant lui donna ſa couronne.

Parmi les Actrices les plus célébres nous comptons Mlle. *Rochois*, qui au ſentiment du fameux Comédien *Baron*, étoit la plus grande Actrice & le meilleur modéle pour la déclamation qui ait paru ſur aucun Théâtre. Cette fille illuſtre étoit l'héroïne de *Lully*. Des yeux pleins de feu & capables de rendre toutes les paſſions, les attitudes les plus variées, un air de divinité, un geſte admirable ; voilà ce qu'elle uniſſoit à la plus belle voix du monde. Un eſprit vif & un goût ſûr lui avoient attiré l'eſtime de *Lully*, qui la conſultoit ſur ſes ouvrages, & qui lui attribuoit leur réuſſite. On l'a vûe briller dans *Armide* & dans quelques autres Tragédies de l'*Orphée* du dernier ſiécle, elle joua en 1698 dans l'*Europe Galante*, & ſe retira enſuite de l'Opéra.

Ses talens, ſes graces & ſon eſprit, furent célébrés avec enjoûment par l'Abbé de *Chaulieu*, qui l'aimoit beau-

coup. Il lui adressa deux piéces de Vers. La premiere au sujet du rolle d'Armide, qu'elle joua en 1686.

Je sers, grace à l'Amour, une aimable Maîtresse,
Qui sait sous cent noms différens,
Par mille nouveaux agrémens,
Reveiller tous les jours mes feux, & ma tendresse,
Sous le nom de *Théone* elle sait m'enflammer,
Arcabonne me plut, & j'adore *Angelique*;
Mais quoique sa beauté, sa grace soit unique,
Armide vient de me charmer.
Sous ce nouveau déguisement,
Je trouve à mon *Iris* une grace nouvelle.
Fut-il depuis qu'on aime un plus heureux amant!
Je goûte tous les jours dans un amour fidéle,
Tous les plaisirs du changement.

Le même Abbé fit pour elle la Chanson suivante.

Vous avez reçu des Cieux
Tout ce qui peut rendre aimable;
Une voix incomparable,
Et mille dons précieux:
Mais dans un plaisir extrême,
C'est un tourment sans égal,

De trouver qnand on vous aime,
Tout Paris pour ſon Rival.

Les Demoiſelles *Moreau*, & *Deſmatins*, qui dans l'Opéra d'*Armide* étoient les Confidentes de Mlle *Rochois*, repréſentoient auſſi les premiers Rolles avec beaucoup de nobleſſe. Après la retraite de Mlle *Rochois*, on vit paroître Mlle *Maupin*, qui fut fort applaudie, tant pour ſa jolie figure, que pour ſa voix, qui paſſoit pour la plus forte & la plus belle qu'on eût entendue à l'Opéra.

Mlle *Journet* après pluſieurs eſſais heureux ſur le Théâtre de Lyon, vint enchanter tous les Spectateurs ſur celui de Paris, où elle ſe fit admirer dans les premiers Rolles par toutes les qualités qui caractèriſent la grande Actrice: l'air de douceur répandue ſur ſa phiſionomie, la rendoit ſi touchante, qu'elle arrachoit des larmes lorſqu'elle repréſentoit *Iphigenie*, Rolle par lui-même fort intéreſſant, mais auquel elle donnoit de nouveaux charmes. Cette Tragédie miſe en Muſique par *Campra* & *Deſmarets*, peut être oppoſée à ce que nos Muſiciens les plus célébres ont jamais fait de mieux. Le Tableau de Mlle

Journet nous la représente en *Iphigenie* ; on voit dans le fond le Temple de Diane : c'est un des plus beaux morceaux de *Raoux*, Peintre estimé.

On se souvient de Mlle *Antier*, qui pendant vingt-neuf ans a fait le plaisir de Paris. Elle fut formée par Mlle *Rochois* ; & quoiqu'elle charmât d'abord tout le monde par la beauté de sa voix, elle dut à la grande Actrice qui l'instruisit ce qu'elle a été dans la suite. Il est vrai que Mlle *Antier* avoit les qualités qui pouvoient la faire parvenir au premier dégré. Une Taille majestueuse, un organe admirable, de la noblesse & de la fierté, un air qui en imposoit. Pouvoit-elle avec ces avantages mal jouer les Rolles de Divinité, de Princesse & de Magicienne, sur-tout étant exercée par la fille la plus célebre du tems ? Une jeune Danseuse qui se perfectionneroit aujourd'hui sous les yeux de l'incomparable Mlle *Sallé*, ne deviendroit-elle pas le prodige de son Art ?

Vous vous rappellez, Monsieur, Mlle *Pelissier*, qui a reçu tant d'applaudissemens sur le Théâtre, & dont le nom se conservera à jamais dans les fastes de l'Opéra. L'impression singulié-

re

re qu'elle faisoit sur l'ame lui gagnoit tous les Spectateurs. Qu'elle étoit belle sur la Scene ! Et que son action étoit vive ! Quel Tableau elle offroit dans la Tragédie de *Thisbé* ! Vous ne pouvez y penser sans regretter cette Actrice, dont l'Art merveilleux suppléoit ce que la nature avoit pû lui refuser. Admirable dans ce qu'on appelle le Jeu Muet, son visage, son geste, exprimoient les passions qui devoient l'animer. Ce n'est pas sans raison qu'un fameux Poëte a dit :

Pelissier par son Art, le *Maure* par sa voix,
Tour à tour ont mes vœux & suspendent mon choix.

Imaginez-vous ce que l'étendue de la voix a de plus surprenant, ce que les charmes d'un gosier, tel qu'il n'en fut jamais, ont de plus séduisant; en un mot le miracle de la nature, & vous nommerez Mlle *Le Maure*, dont la réputation a volé par toute l'Europe. Dès qu'elle commençoit à chanter, tout disparoissoit aux yeux du Spectateur, il ne voyoit plus qu'elle. Le plaisir de l'entendre plongeoit dans une douce yvres-

ſe, qui finiſſoit ordinairement par des cris & des applaudiſſemens qui approchoient du tranſport. En effet, cette premiere Chanteuſe de l'univers developpant ſur le Théâtre ſon ame toute entiere, ſembloit être inſpirée par le Dieu des Concerts. Aux mouvemens impetueux qui demandent du feu & de la vivacité, ſucédoient ces douces langueurs, ces tendres plaintes enfans du ſentiment. Jamais Actrice a-t'elle mieux ſoutenu les grands Caractères, mieux fait valoir le génie du Muſicien? Qui peut ſe vanter d'avoir mieux exprimé qu'elle les fureurs d'une Amante outragée, la joye ſecrette d'un cœur ſatisfait? Ne trouvoit-on pas dans ſes yeux, tantôt la douleur & la vengeance, tantôt la tendreſſe & les plaiſirs.

Docte *Erato*, vous chantiez avec elle,
Lorſque ſes ſons nous raviſſoient;
Et les Dieux qui l'applaudiſſoient,
Ainſi que vous, l'ont renduë immortelle.

On ſeroit bien injuſte de demander d'autres talens aux perſonnes qui ſe ſont élevées en quelque ſorte au-deſſus du leur. Sauroit-on au juſte ce qui les a

conduites à la perfection d'un Art avec ſi peu de diſpoſition pour le reſte ? Oſerai-je dire que c'eſt un inſtinct merveilleux qui les renferme dans un genre, & qui veut qu'elles y excellent à l'excluſion de tous les autres ?

Mlle *Le Maure*, après avoir quitté l'Opéra en 1727, y rentra à la repriſe d'*Heſione* en 1730. Elle joua encore pendant ſix ans ; c'eſt-à-dire, qu'elle étonna le public, qui ne vouloit qu'elle, & qui ne venoit en foule que pour elle ; enfin elle voulut ſe retirer une ſeconde fois malgré ſon prodigieux ſuccès, & malgré les couronnes qui paroient ſa tête. Depuis ce tems, elle jouit de ſa renommée ; ſe prodigue peu, & ne fait part de ſon Talent divin qu'aux perſonnes qu'elle ne peut guères refuſer.

J'ai pourtant oui raconter que quelques particuliers avoient été exprès chez elle, lui demander en grace de chanter, & qu'elle leur avoit accordé cette faveur. Tout Paris ſait que Madame la Dauphine, curieuſe d'entendre Mlle *Le Maure*, lui a envoyé ſes Caroſſes pour la conduire à Verſailles : on ſait auſſi que ſa réputation ne s'eſt point démentie, & que toute la Cour a trouvé

les mêmes graces & la même beauté de voix, qui a tant fait valoir autrefois cette Syrene enchantereſſe.

S'affoiblir, des Mortels eſt le ſort ordinaire :
Leur fragile talent croît & périt comme eux.
L'admirable *Le Maure* eſt la fille des Dieux,
Sa voix ne ceſſera de plaire.

Un zélé partiſan de Mlle *Péliſſier* mécontent de ce que Mlle *Le Maure* emportoit tous les ſuffrages, s'écrie : *C'eſt un malheur pour la première, que l'autre ait vêcu de ſon tems : dans tous les Arts chacun a ſes partiſans : ſi quelqu'un ſe diſtingue dans le ſien, tous ſes Admirateurs ne manquent pas de juger qu'il efface ceux qui marchent dans la même carriere : ils enlevent aux autres ce qu'ils peuvent, pour le donner à un ſeul.* Enfin l'*Admirateur* de cette célebre Actrice finit par des Vers dans leſquels elle eſt louée aux dépens de ſa Rivale, mais qui ne réparent point ce qu'il a été forcé de dire : *c'eſt un malheur que Mlle* Péliſſier *ait vêcu du tems de Mlle* Le Maure.

Je Ne chante point pour chanter :
Du vrai l'Auditeur eſt avide ;

Pour le forcer à m'écouter,
Le ſentiment eſt mon ſeul guide.
Admire qui voudra ces voix,
Dont les ſons éclatans, ſans choix,
Prétendent maîtriſer la Scéne;
Apollon n'aime pas le bruit:
Le ſenſible touche & ſéduit,
Ainſi prononce *Melpomene.*

Je ſerois fort fâché d'oublier ici Mademoiſelle *Petit-pas.* Cette aimable Actrice quitta l'Opéra en 1739, un Poëte lui adreſſa ces Vers à ſon retour d'Angleterre au Printems de 1733, à l'occaſiou du Rolle de Zephire qu'elle avoit joué l'Automne précedeut dans le Ballet des *Sens.* Il ſuffit de rapporter cette petite Piéce, pour faire juger du mérite de l'Actrice qui en eſt le ſujet.

L'aimable *Petit-pas* eſt enfin de retour
Après une abſence cruelle,
Elle revient embellir ce ſéjour,
Charmer Paris qui ſoupire après elle;
En pourroit-on être ſurpris?
Dans la ſaiſon où tout ſe renouvelle,
Dans la ſaiſon des Graces & des Ris,
Ne doit-on pas revoir *Zéphire* & *Philomele?*

Arrêtons-nous, Monsieur, sur les deux plus fameuses Actrices du tems, & trouvons-nous fort heureux de ce que la retraite de Mlle *Le Maure* n'a point interrompu nos plaisirs : on pourroit la regretter davantage, si nous ne possedions pas Mlle *Fel* & Mlle *Chevalier*.

Le nom de Mlle *Fel* inspire une joye secrette. On se représente sur le champ une Actrice merveilleuse. On se dit avec satisfaction, la voix de Mlle *Fel* est d'une précision admirable, & d'une légereté singuliére. On fait plus, on vole à l'Opéra lorsqu'elle y chante; on la trouve toujours nouvelle, toujours brillante, c'est, dira, M. l'Abbe *de la Porte*, Auteur des Vers que vous allez lire : *c'est un Timbre d'argent* : *qu'on en juge par ce seul trait, elle chante l'Italien, & le prononce comme Mlle* Faustine *quand elle étoit bonne.*

Quelle voix légere & sonore!
Ah ! que vous inspirez de feux !
De *Fel*. Vos doux accens rendent plus tendre encore,
L'Amour qui brille dans vos yeux.

Il n'y a point d'Opéra du grand *Rameau* que cette Fée n'embelliſſe, & je juge à l'air ſatisfait dont elle chante ſa Muſique, qu'elle lui donne la préférence ſur toute autre. On ne fait ordinairement uſage de ſon feu & de ſa vivacité, que pour ce qui nous plaît. Le bon goût que montre en cela Mlle *Fel*, eſt une raiſon de plus pour la faire adorer, je n'en dis pas trop, des véritables connoiſſeurs. Prenez donc pour vous, incomparable Actrice, ce que M. *Greſſet* a dit avec enthouſiaſme : voix charmante, voix préſente à mes penſées, je voudrois t'entendre toujours : tes éclats, tes cadences, tes ſons agréablement mêlangés ; leur variété, leur ſimetrie, leur alliance, tout dans toi eſt raviſſant. Que de volupté tu verſes dans mon ame ! Croiroit-on te vanter beaucoup, en comparant tes accords à ceux de Philomele ? Non ; les ſons uniformes & inarticulés du tendre Roſſignol, ont-ils l'expreſſion, l'ame & la vie des tiens ? Toujours belle, toujours ſéduiſante, chaque ſon que tu fais éclore, eſt un ſentiment qui pénetre le cœur & qui captive les ſens.

Qu'entend-je ? C'eſt Mlle *Chevalier*.

Héritiére des talens & des graces des *Rochois* & des *Journets*, élle les fait revivre ſur notre Théâtre. Semblable à *Mlle Peliſſier*, elle peut allier les deux contraires, & ſait émouvoir & réjouir les Spectateurs. Ne lui a-t-'on pas vû jouer le Rôle de la Folie avec autant d'agrément qu'elle avoit rendu celui d'*Erinice* dans *Zoroaſtre* avec force & nobleſſe. Quelle naïveté ! Quels charmes, lorſqu'elle a fait le Rolle de *Lycoris* dans le *Carnaval du Parnaſſe* ! La Houlette lui ſied auſſi-bien que la Baguette magique, & ſi transformée en *Medée*, elle inſpire de l'effroi & de la terreur ; devenue Bergere, elle nous plaît, elle nous intereſſe. C'eſt M. *Royer*, dit-on, qui a formé Mlle *Chevalier*. Quel honneur pour lui ! Il ne trouvera plus, je crois, de ſemblables éleves.

Je quitte un moment l'Opéra pour vous tranſporter au *Concert Spirituel*. Vous voyez, Monſieur, que nos deux Actrices n'y brillent pas moins qu'à ce grand Spectacle d'où nous ſortons. Vous les trouvez les mêmes, & il vous ſemble qu'elle répandent de nouvelles graces ſur les ſublimes Motets des *Lalandes*

& des *Mondonvilles.* Vous ne prêtez pas une moindre attention aux ſons mâles & agréables de Mrs *Benoît* & *Maline.* Le premier vous paroît mettre plus d'expreſſion dans ſon chant, le ſecond a, ſelon vous, la voix plus forte, plus nourrie; celui-là eſt plus brillant, a plus d'art; celui-ci doit plus à la nature, ſa voix eſt également ſoutenue dans le haut, dans le bas; M. *Benoît* touche, M. l'Abbé *Maline* plaît; & tous deux avec un grand mérite, & preſque le même organe, vous font un plaiſir différent. Vous écoutez avec ſatisfaction cette magnifique *Haute-Contre*, que la Cour & la Ville admirent, que l'Opéra & le Concert reclament tour à tour. M. *Poirier* vous attache, vous ſurprend; vous ne connoiſſez guéres de voix ſi parfaite, ſi fléxible, ſi ſonore; vous y trouvez de la délicateſſe, de la légereté, de l'étendue, enfin toutes les qualités d'une belle *Haute-Contre*, ſans aucun des défauts dont ce genre de voix eſt plus ſuſceptible que tout autre.

La Danse.

Toutes les Nations ont goûté le plaisir de la danse, & beaucoup d'Auteurs en ont fait l'éloge. Les Peuples de l'Egypte avoient un goût décidé pour elle, & c'étoit en dansant que les Indiens rendoient hommage au Soleil, la divinité du païs : façon de prier bien singuliére.

Les Anciens ne célebroient guères de jeux sans y mêler des danses. Il y avoit chez les Grecs des Ecoles publiques pour apprendre cet art, qui seul peut donner la bonne grace du corps & l'agrément de la contenance.

Les Romains s'occupoient aussi de la danse, sur-tout les plus nobles d'entr'eux, qui étoient les Prêtres de Mars. Mais n'allons pas nous perdre dans l'Antiquité, & rapprochons-nous, Monsieur, de notre tems, après vous avoir dit cependant, qu'*Homere*, *Hesiode*, *Lucien*, ont toujours assez estimé la danse pour la joindre aux belles qualités des Héros qu'ils chantoient, & que le Sage *Socrate*, pour s'en instruire, déroba quelques momens à la Phylosophie; ce fut même dans un âge si avan-

cé, qu'il n'y a pas lieu de croire qu'il eût les mouvemens aſſez ſouples pour pratiquer avec grand ſuccès ce bel art.

Que dire de plus en ſa faveur, ſinon qu'il a contribué au plaiſir des Rois & des Princeſſes qui en ont fait leur divertiſſement favori ? Qu'on ſe ſouvienne *des Fêtes de l'Amour & de Bacchus* en 1672, du *Triomphe de l'Amour* en 1681, on verra le Roi, Madame la Dauphine, les Dames & les Seigneurs de la Cour figurer avec des Danſeurs & des Danſeuſes choiſies. Le ſuccès de ce dernier Ballet fut ſi grand à Saint Germain, qu'on le donna à Paris ; & pour la premiere fois on introduiſit des Danſeuſes ſur le Théâtre de l'Opéra : auparavant ces Rôles étoient remplis par des hommes habillés en femmes. Un tel changement n'a dû qu'être bien reçu ; des nouveautés ſi agréables ne peuvent pas ſouffrir de difficultés ; & puiſque c'eſt une Déeſſe qui préſide à la danſe, c'eſt à des Nymphes à qui il convient de nous en faire ſentir toutes les merveilles : rien de plus naturel.

Pour montrer combien cet art eſt recommandable, eſt-il beſoin de rapporter ici que pluſieurs Arrêts du Conſeil de l'année 1669, décident que l'on ne

déroge point en faiſant profeſſion de le danſe, ainſi qu'en s'attachant aux Théâtres? Je n'ai pas beſoin de m'étendre davantage ſur cet article, parce que j'écris pour des gens de goût qui ne cherchent qu'à élever les talens, & qui ſavent parfaitement qu'il n'y a que l'accueil qu'on leur fait & que les diſtinctions qu'on leur accorde, qui puiſſent les entretenir dans leur ſplendeur. Mais en France:

Nul Art n'eſt mépriſé, tout ſuccès a ſa gloire.

Les grands Poëtes, les Muſiciens célébres, les Danſeurs excellens, les bons Peintres, les Sculpteurs habiles, les Hiſtoriens renommés, les Phyſiciens profonds, les Critiques judicieux, &c.

Ont part également au Temple de mémoire.

C'eſt à l'Opéra où la dânſe brille le plus; elle eſt une des parties eſſentielles de ce grand Tout que la Poëſie ébauche, & à qui la Muſique donne le principe de vie. Je dirai volontiers comme Mr. de *St. Mard*, que *quand on a fait un Opéra pour la premiere fois, on a bien penſé à ce qu'on faiſoit; on a uni trois Arts pour donner aux mouvemens & aux objets qu'on avoit à peindre plus de vérité & plus d'agrémens.* L'Ingénieux Auteur que je viens de ci-

ter ne voudroit pas aſſurer que cela s'éxécutât bien reguliérement ; mais il fait prendre garde, qu'*il ſuffit pour qu'on ait pû en hazarder le mélange, que ce mélange ait réuſſi, & l'expérience nous apprend qu'il a réuſſi ; & que ſouvent il réuſſit encore.* Il n'y a que la Poëſie qui ait un peu relâché de ſes droits ; c'eſt pour le préſent la partie foible d'un ſpectacle ſi étonnant lorſqu'on y exécute la Muſique de notre Orphée, ce que l'on devroit faire preſque toujours ; & ſi amuſant par la varieté qui regne dans les Ballets.

La Muſique & la Poëſie, continue Mr. de St. Mard, *quelque parfaites qu'elles puiſſent être, n'ont à elles deux toutes ſeules, ni de quoi former l'Opéra, ni de quoi l'embellir au point où il doit être*; cela ſeroit bon ſans la diſette préſente des Poëtes Lyriques, car Mr. *Roy*, le ſeul digne de porter ce nom, ne produit plus de Poëmes tels que les *Elémens*, & *Callirhoé*, mais des ouvrages tels que la *Felicité* & l'*Année Galante*. Ainſi Mr. *Remond* n'auroit dû compter que ſur la Muſique, qui à la vérité ne peut faire ſeule l'Opéra, mais qui en eſt l'ame ; il faudra encore, j'en conviens, des décorations, & ſur-tout de la danſe ;

& de tout cela l'intelligence ne sauroit être trop parfaite. Mr. de St. Mard qui est ici un peu de mauvaise humeur, compare l'Opéra *à ces Etats malheureux, où chacun uniquement occupé de son intérêt particulier, se mocque de l'intérêt général. Poëte, Musicien, Maître de Ballet, chacun en ce païs-là veut briller, veut briller seul*; & personne n'y brille véritablement que notre Orphée pour la Musique, & le grand *Dupré* pour la Danse.

Quelquefois la Danse s'unit à la Musique pour peindre avec elle de concert, ou pour rendre l'imitation de celle-ci plus parfaite, mais il ne faut pas qu'elle en veuille trop faire. Qu'arrive-t'il? En supposant qu'on joue un air de Vents, dont la Symphonie exprime à ravir les siflemens & la vîtesse, il arrive *que le Danseur demeure fort en arriere; les Violons ont fait douze croches avant qu'il ait fait un tour de jambe, & l'on voit avec regret la Danse courir après la Musique qu'elle ne sauroit attraper.*

Il y a des personnes qui sont fâchées du trop d'étendue que l'on donne à la Danse. A les entendre elle étouffe les autres parties dont on a beaucoup plus affaire; tout est mis en Ballet. Je crois qu'on a tort de parler de la sorte; des

Ballets bien amenés, quoique fréquens, jettent de la varieté dans le Spectacle, & c'eſt le plus grand ſecret contre l'ennui dont ne ſont pas exemptes des Scènes trop longues, quoique très-bien faites. En un mot nous avons un goût décidé pour les Ballets figurés : pour les arrietes : nous voulons que la Danſe domine ; quelque choſe de plus que tout cela, c'eſt la mode, mais une mode établie ſur la ſatisfaction générale de tous les Spectateurs. Pourquoi nous contredire ? Pourquoi ſe diſtinguer ? Il vaudroit bien mieux pênſer comme le Public, qui ne peut pas ſe tromper en ayant du plaiſir.

D'ailleurs à quelle perfection la Danſe n'eſt-elle pas parvenue de nos jours ? C'eſt une raiſon très-forte pour l'enchérir davantage. Que de tableaux différens dans ces Ballets qui réjouiſſent la vûe & qui fixent l'imagination. Eſt-il rien au-deſſus de ces Scènes muettes ? N'eſt-il pas étonnant que l'on puiſſe imiter avec tant d'exactitude toutes les actions, toutes les paſſions. On nous les repréſente au naturel, tout eſt exprimé, les penſées, les mœurs, les ſentimens : cela ne tient-il pas du prodige ? On eſt maîtriſé par l'enthouſiaſme, &

l'on dit avec le Poëte :

Tout Art a mon hommage, & tout plaisir
m'enflamme.

Mais qui s'offre ici à la suite de *Terpsicore* ! ce sont ses plus chers nourrissons, *Beauchamp* qui se distingua par la noblesse & les graces de sa Danse dans plusieurs Ballets de Louis XIV. & qui eut l'honneur de figurer avec ce Monarque ; c'est lui qui le premier composa des Ballets pour l'Opéra.

Pécourt le suit, c'est un des plus grands Acteurs de son tems, & l'un des plus beaux Danseurs qu'on ait pû voir. Après avoir brillé dans les Ballets de la Cour & de l'Opéra, l'Académie Royale de Musique le perdit en 1729, dans le cours des représentations de *Tancrede*. Jamais homme n'a été tant applaudi que *Pécourt*, & ne l'a tant merité. Il avoit succédé à *Beauchamp* dans la direction des Ballets, & l'on n'a pas oublié qu'il les composoit avec un génie étonnant & une varieté admirable. Après lui ont paru *Faviers*, L'*Etang*, *Ballon*, *Blondy*, tous Danseurs de la premiére réputation.

Fixons nos regards sur Mr. *Dupré*, à qui l'on ne peut rien opposer, & qui est le plus grand Danseur de l'Europe.

Voyez-le s'avancer d'un pas leger : quelles attitudes ! quels bras ! que de graces réunies ! sa Danse est une peinture mobile, une image fidéle des sentimens, un assemblage de tous les charmes. Que de vérité & de précision ! avec des pas il a peint tous les caracteres. Vous paroissoient-ils précipités ? C'étoit la colère. Inégaux ? Vous vous représentiez l'indignation. Etoient-ils égarés ? C'étoit le desespoir qu'il vous peignoit ; mais ce qui fera toujours un effet si sensible sur l'ame, c'est cette grandeur, cette majesté, ces coups de maître fréquens, j'ose dire ces découvertes neuves & brillantes, dernier effort de l'art, & qui paroissent la Nature elle-même, tant les secrets les plus cachés du *Talent* sont familiers à ce premier homme du siécle.

On se ressouvient toujours avec plaisir de Mr. *Marcelle* : le Public est rarement ingrat. Mr. *Lani*, Compositeur des Ballets de l'Opéra, donne tous les jours des preuves de son invention, est lui-même un très-bon Danseur & excelle sur-tout dans la Pantomime. Mr. *Marcelle* a dansé le Menuet supérieurement. Accablé autrefois d'applaudissemens à l'Opéra, il les recueille au-

jourd'hui plus tranquillement de la part de toutes les personnes distinguées à qui il enseigne l'art de la Danse. L'âge & les infirmités ne peuvent diminuer une réputation acquise à juste titre. Mr. *Laval* est Maître des Ballets du Roi, place qui lui fait d'autant plus d'honneur, qu'il est digne de cette distinction. Mr. *Javillier* est un des meilleurs Maîtres de Paris, sa célébrité n'est pas, comme il arrive souvent, l'ouvrage du caprice, elle est confirmée par le suffrage du Public.

Si vous remontez jusqu'à la naissance de l'Académie Royale de Musique, vous saurez que Mlle. *La Fontaine*, recommandable par sa beauté & par la noblesse de sa danse, est la premiere femme qui ait figuré sur le Théâtre : son exemple fut suivi, & peu de tems après parut Mlle. *Subligny*, qui ne manqua pas d'être fort applaudie, & qui ne se distingua pas moins par la sagesse de ses mœurs. On pourroit lui appliquer ces Vers, ainsi qu'à l'illustre Mlle. *Sallé*.

Une Actrice qui joint la sagesse aux talens,
Mérite parmi nous les égards les plus grands ;
Elle est par sa vertu d'autant plus élevée,
Que par l'occasion elle est plus éprouvée.

Cette Actrice fut remplacée par Mlle. *Guyot*, non moins fameuſe que les *La Fontaines* & les *Sublignys*. Enſuite brilla Mlle *Prévoſt*, qui pendant très long-tems a fait les délices du Théâtre. Cette fille charmante étoit célébre pour les Danſes legeres & gracieuſes.

Mais je vois paroître la *Rivale des graces*, l'inimitable Mlle. *Sallé*; tantôt la tendreſſe & la volupté ſe trouvent dans ſes pas interrompus & négligés, tantôt la fineſſe de ſes balancemens, la juſteſſe de ſon équilibre, les bras, l'expreſſion des Déeſſes vous la font reconnoître aiſément pour la Reine de ſon Art : vous appercevez les amours & les plaiſirs qui voltigent autour d'elle; ils reſpectent ſes charmes, ils viennent ſe former ſous ſes yeux. Nos plus grands Poëtes ont chanté Mlle. *Sallé*, témoin Mr. *de Voltaire*, qui lui adreſſa ces Vers dans un voyage qu'elle fit en Angleterre.

O toi, jeune *Sallé*, fille de *Terpſicore*,
Dans tes nouveaux ſuccès reçois avec mes vœux,
Les applaudiſſemens d'un Peuple reſpectable.

Mr. *de Boiſſi* en lui envoyant ſa Piéce

de *la Bagatelle*, lui écrivit :

La Bagatelle au jour vient de paroître,
Et ſon Auteur oſe te l'envoyer.
Vertueuſe *Sallé*, par le titre peut-être,
Que l'ouvrage va t'effrayer !
Raſſure-toi, l'enjouement l'a fait naître ;
Mais j'y reſpecte la vertu :
Je t'y rends ſous ſon nom l'hommage qui t'eſt dû.
Paris avec plaiſir a ſu t'y reconnoître,
Je n'eus jamais que le vrai ſeul pour Maître,
J'y fais ton portrait d'après lui ;
J'en demande un prix aujourd'hui :
C'eſt le bonheur de te connoître.

Vous cherchez, Monſieur, une autre Actrice ſi merveilleuſe dans ſon genre, c'eſt Mlle *Camargo* : quels pas brillans ! quels ſauts agiles ! auſſi legere que les Zéphires, à peine les yeux peuvent-ils la ſuivre. Mr. *de Voltaire* diſtingue ainſi ces deux Danſeuſes admirables.

L'agile *Camargo*, *Sallé* l'Enchantereſſe.

Mais voici un coup de pinceau plus décidé.

Ah ! *Camargo*, que vous êtez brillaute !
Mais que *Sallé*, grands Dieux, eſt raviſſante !

Que vos pas ſont legers, & que les ſiens ſont
doux :
Elle eſt inimitable, & vous êtes nouvelle :
Les Nymphes ſautent comme vous ;
Et les Graces danſent comme elle.

Ces deux célébres Actrices ne ſont plus à l'Opéra. Mlle. *Sallé* eſt Penſionnaire du Roi pour ſes Ballets. Voici des Vers qui peignent parfaitement cette fille illuſtre par ſes grands talens & par ſes vertus.

De ſon art enchanteur tout reconnut les loix ;
Dans Londres, dans Paris, tout vola ſur ſes
traces :
Elle fut ſans égale, & parut à la fois,
L'éleve des Vertus, *la Rivale des Graces.*

Vous conſiderez cette jeune Actrice, qui prend pour modéle Mlle. *Sallé* ; ſon attitude vous intéreſſe, ſa juſteſſe & ſes graces vous répondent du ſuccès de l'imitation. Avec quelle délicateſſe elle développe ſes bras! Mlle. *Puvigné* veut avoir la ſeconde place dans le Temple de *Terpſicore*, le choix qu'elle a fait l'y conduira.

Mlle. *Lani* doit remplacer Mlle. *Camargo* ; le poſte eſt aſſez beau pour flat-

ter ſa noble ambition ; c'eſt la même force, la même legereté : la gayeté animoit l'une, la gayeté domine dans la danſe de l'autre.

Mlle. *Lyonnois* dans la Tragédie de *Zoroaſtre*, a rendu avec force le caractere de la *Haine*, tous les mouvemens qui caractériſent cette paſſion étoient exprimés parfaitement. Il eſt rare qu'après avoir réuſſi dans le tendre & le gracieux, on emporte les ſuffrages dans le terrible, genre totalement oppoſé ; c'eſt pourtant ce qu'a fait Mlle. *Lyonnois*. Voilà quatre petits Vers qu'on fit pour cette charmante Actrice lorſqu'elle danſa ſous l'habit de *la Haine*.

Quand tu parois ſur notre Scène,
Mon cœur émû prouve trop bien,
Qu'à voir ainſi regner la *Haine*,
Jamais l'Amour n'y perdra rien.

Les charmes que nous offrent la Muſique & la Danſe, ne doivent point donner d'excluſion aux autres Arts qui ont auſſi leur avantage, & qui procurent des plaiſirs differens : il faut les aimer également, & imiter le Poëte célebre, qui a dit :

Vers enchanteurs, exacte Proſe,
Je ne me borne point à vous;
N'avoir qu'un goût, c'eſt peu de choſe,
Beaux Arts je vous invoque tous:
Muſique, Danſe, Architecture,
Art de graver, docte peintnre,
Que vous m'inſpirez de déſirs!
Beaux Arts, vous êtes des plaiſirs,
Il n'en eſt point qu'on doive exclurre.

Fin de la premiere Partie.

ERRATA.

Page 106, *ligne* 18, l'a mis, *liſez*, la mit.
Page 108, *ligne* 14, rendoient, *liſez*, rendoit.
Page 116, *ligne* 7, les, *liſez* de.
Page 123, *ligne* 19, Madame de *Plaute*, *liſez*, Madame de *la Plante.*
Page 139, *ligne* 18 brûle, *liſez*, brille.
Page 149, *ligne* 8, de ſon coup d'archet, *liſez*, du coup d'archet. *Page idem ligne* 9, lui, *liſez* leur.
Page 161, *ligne* 18, s'aſſemblent, *liſez*, raſſemblent.

Boulenger de Rivery, Claude François Félix

MELANGE LITTERAIRE.

OU

REMARQUES

SUR

QUELQUES OUVRAGES

NOUVEAUX.



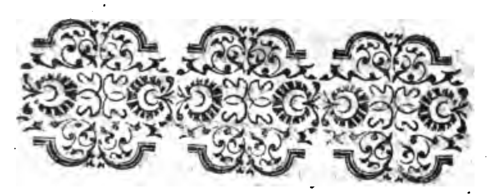
A BERLIN.

M. DCC. LII.

2

Fautes à corriger.

Depuis 144 juſqu'à 169. les pages ſont mal numérotées : Liſez 145 au lieu de 1, 146 au lieu de 2, &c.



AVERTISSEMENT.

*COMME les petites Sociétés litteraires ſont fort à la mode, nous en avons formé une. Dans la plûpart de ces aſſemblées, on ne lit que les écrits de ceux qui en ſont membres; & cela devient d'autant plus ennuïeux que l'on ſe monte néceſſairement ſur un ton loüangeur qui eſt très-fade. On ſe réünit à la vérité, ſous prétexte de ſe critiquer; mais chacun a intérêt de loüer à outrance pour être loüé à ſon tour: c'eſt ainſi que certains beaux Eſprits modernes ſe traitent d'*Illuſtres*, & ſe promettent réciproquement l'Immortalité que chacun d'eux croit mériter ſeul. Crainte de donner dans de pareils travers, nous avons réſolu*

AVERTISSEMENT.

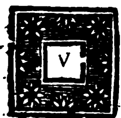
Je ne parler daus nôtre Société que des Ouvrages d'autrui. Il en paroît tous les jours de nouveaux, & nous pouvons compter sur l'abondance des matieres.





LETTRES D'UNE SOCIETÉ.

LETTRE PREMIERE.



VOUS sçavez, Monsieur, tout le succès qu'a eu CE'NIE. Mais depuis les applaudissemens prodigués à quelques Tragédies nouvelles, vous vous défiez toujours des suffrages du Public. Avec quelle indulgence *Denis* le Tiran n'a-t'il pas été reçu ? N'a-t'on pas eu, pour me servir de vos termes, la fureur d'*Aristomene* ? *Calliste & Cléopatre* n'ont-elles pas été plus heureuses que *Jeanne de Grè* & que *Mégare* ?

Vous me demandez ce que je penſe de *Cénie*. Je vais vous dire mon ſentiment avec toute la franchiſe que vous me connoiſſez. On aſſure que l'Auteur réünit à une naiſſance diſtinguée les plus belles qualités de l'eſprit & du cœur. Avec tout cela, on peut faire une mauvaiſe Piece de Théâtre. Je rendrois juſtice au mérite perſonnel de l'Auteur, mais je ne louerois point l'Ouvrage.

Avant de parler de cette Piece en particulier, il ne ſera pas inutile de dire quelque choſe du genre. Je ne vous dirai pas ſi Cénie eſt une Comédie, ou une Tragédie. Qu'importe le nom, pourvû qu'elle plaiſe & qu'elle ſoit intéreſſante ? On a mis très-ſagement ſur les affiches, CE'NIE, PIECE NOUVELLE.

Elle eſt dans un genre mixte, qui n'a point de dénomination, & dont Monſieur de la Chauſſée paroît être le Créateur. Il faudroit être de bien mauvaiſe humeur pour ne lui en point ſçavoir gré. Multiplier les genres en fait de ſpectacle, c'eſt varier nos plaiſirs.

Je ſçais combien vous aimez ces ſortes de Pieces. Vous allez juſqu'à

les préférer à toutes les autres. La Comédie se propose de faire rire le Peuple qui aime les farces. Elle est souvent obligée de recourir à des bouffonneries. La Tragédie fait presque toujours tenir à ses Héros un langage outré, qui n'est point dans la nature. Il y a des hommes qui s'expriment, comme *Sganarelle*, & Monsieur *Jourdain*. Mais qui a jamais parlé comme un Roi de Théâtre ? Melpomene qui devroit se contenter du Cothurne se guinde presque toujours sur des échasses.

En évitant ces deux excès, & en s'éloignant également du ton grotesque de la Comédie, & de la déclamation ampoulée de la Tragédie, on a formé le troisiéme genre qui tient un juste milieu. Il a, dites-vous, tous les avantages de Thalie & de Melpomene, sans en avoir les défauts. C'est Thalie que l'on a pris soin d'annoblir, ou c'est Melpomene qui s'est humanisée.

Vous remarquez que les meilleures Comédies, celles qui plaisent le plus aux honnêtes gens, & les meilleures Tragédies, celles que préférent les

gens raisonnables, sont précisément toutes celles qui approchent le plus du nouveau genre dont vous êtes zélé partisan, c'est-à-dire selon vous, de la belle nature.

Quoique je ne sois pas tout-à-fait de votre sentiment, je trouve que les bonnes Pieces de M. de la Chaussée dans lesquelles il y a bien des endroits touchans ont plus de rapport avec les Tragédies de Racine qui est le Poëte du cœur, que n'en ont avec ces dernieres, les Tragédies de Mr. Marmontel. *Mélanide* me paroît beaucoup moins éloignée du genre d'*Andromaque* que *Cléopatre*. Il me semble aussi qu'il y a moins de différence, quant au genre, entre le *Préjugé à la mode*, & *Tartuffe*, ou le *Misantrope* qu'entre le *Misantrope*. & *les fourberies* de *Scapin*, ou *Pourceaugnac*. Enfin je pense avec vous qu'il y a plus de différence, entre le haut & le bas Comique; qu'entre le haut Comique, & ce qu'on appelle par dérision le *Comique Larmoiant*.

Le ridicule de ce titre dépend de l'idée qu'on attache au mot, *Comique*. Si l'on entend par-là quelque chose de

grotesque & de bouffon, il y a contradiction dans les termes. Mais je ne vois pas pourquoi le haut Comique ne pourroit pas attendrir, où être larmoïant.

Les ennemis du genre mixte, qui a trop réussi pour ne s'en être pas attiré un très-grand nombre, lui donnent aussi le nom de *Tragédie Bourgeoise.* Ce qui n'est ridicule que par préjugé. Le caractere de Melpomene est d'exciter la pitié, l'admiration où la terreur. Mais dans cette vûe, pourquoi n'introduiroit-on sur la scéne que des Généraux d'armées, des Ministres, & des Rois; comme si les grandes passions n'étoient pas également le partage du commun des hommes, ou n'étoient intéressantes que par le rang de ceux qui en sont le jouët, ou les victimes?

Pour qu'il y ait beaucoup d'intérêt dans un Ouvrage Dramatique, faut-il qu'il s'agisse d'une Ville, d'une Nation, d'un Etat, & même de l'Empire du monde? N'en déplaise à Melpomene, *Cénie* vient de prouver que l'on peut s'intéresser à moins, qu'une famille honnête & malheureuse peut

faire couler des larmes, & que le pathétique n'y perd rien, quand on dit *Monsieur*, au lieu de *Seigneur*.

Si l'on doit sur-tout travailler pour les Spectateurs, ne vaut-il pas mieux s'attacher à représenter les malheurs ordinaires de la vie civile qui peuvent nous arriver à tous, que des malheurs reservés à des Princes, & qui ne peuvent jamais nous regarder; que des révolutions d'état, dont on trouve à peine un exemple dans chaque siécle; que des intrigues de Cour, dont nous n'aurons jamais affaire?

Il y a parmi nous un préjugé qui subsiste toujours, quoique toujours combattu, & qui regarde sinon la plus grande, au moins la plus saine partie des Spectateurs. Ceux qui le blâment le plus, sont eux-mêmes disposés à le suivre. Une querelle injuste met celui-même qui a raison dans l'affreuse nécessité de perdre l'honneur, la vie, ou la fortune. Il n'est pas permis d'être généreux, de pardonner, sans devenir suspect de lâcheté. C'est peut-être l'absurdité la plus révoltante qu'il y ait jamais eu parmi les hommes. Les Loix sont sages, & prononcent les peines

les plus sévéres pour mettre un frein à ce préjugé, triste reste de la férocité de nos peres. Mais le point d'honneur existe néanmoins, & fait loi à part. Et peut-être pour des gens très-raisonnables d'ailleurs, ses régles, quelques folles qu'elles soient, sont les plus sacrées. On vous insulte. Ne vous vengez pas, vous êtes déshonoré : vengez-vous, vous êtes perdu.

On ne sçauroit assez s'élever contre une opinion si abusive, & si contraire au repos des familles, à l'intérêt de l'Etat, & à toutes les vertus. Si l'on peut la détruire & l'extirper entiérement, c'est en nous mettant souvent sous les yeux le tableau des malheurs dans lesquels elle précipite. Tels sont ceux que nous présente l'Auteur de Cénie, dont voici le plan.

Une affaire d'honneur oblige *d'Arsainville* à quitter la France avant d'avoir pû obtenir des Lettres de grace. La Justice s'empare de ses biens. *Orphise* sa femme qu'il laisse enceinte & dans l'indigence, devient mere de *Cénie*. C'est le nom que donne à cette fille, *Mélisse* qui s'en charge & la dérobe aux yeux de la mere.

Le dessein de Mélisse, femme de *Dorimond* riche Négociant, est de cacher à son mari la perte de leur propre fille, de leur fille unique. Mélisse lui substitue Cénie, & la reçoit chez elle à ce titre.

Lorsqu'il est question de lui donner une Gouvernante, Mélisse jette les yeux sur Orphise, & combattue par des remords cherche à rapprocher ainsi la mere & la fille.

On ignore qu'Orphise est la femme de d'Arsainville, & réduite à l'extrémité de servir elle ne se fait point connoître. Elle entre en qualité de Gouvernante auprès de sa fille, qu'elle croit celle de Dorimond.

Mélisse meurt sans avoir osé découvrir à son mari la supposition d'enfant. Mais elle a déposé ces secrets dans des Lettres destinées pour Dorimond, oncle de *Méricourt* à qui elle les a confiées.

Elles assurent à Méricourt la succession de son oncle: mais il la partageroit avec *Clerval* son frere, qu'il songe à en frustrer. Il n'y a que Méricourt qui sçache le mistere de la naissance de Cénie. S'il ne le dévoile point,

& qu'il épouſe cette prétendue fille de Dorimond, il ne peut manquer d'avoir ſeul tous les biens de ce riche Négociant

L'intérêt détermine Méricourt à ne faire uſage des Lettres de Méliſſe, que pour gagner Cénie. Il ſe flatte que lorſqu'elle ſe connoîtra, elle ſera trop heureuſe qu'il veuille bien l'épouſer, & garder à ce prix le ſilence. Mais Cénie au contraire, ne voulant pas profiter des biens qui ne lui appartiennent pas, ſe trahit elle-même par grandeur d'ame, & découvre ſon ſort à Dorimond qui la chérit toujours comme ſa fille.

Clerval qui aime Cénie, & qui en eſt aimé, eſt devenu dans un voyage l'ami de d'Arſainville, auquel il rend ſervice. Il le rappelle en France, lui obtient des Lettres de grace, lui fait recouvrer ſes biens, ſans ſçavoir que cet ami ſoit l'époux d'Orphiſe & le pere de Cénie. D'Arſainville apprend que ſa femme eſt à Paris, & fait part à ſon ami de l'eſperance qu'il a de la retrouver.

Mais Clerval ne ſonge qu'à Cénie dont l'hiſtoire eſt dévoilée. On connoît

aussi le caractere de Méricourt, politique & scélérat.

Dorimond interroge ce neveu, qui commence par tout nier; mais qui confondu par Cénie remet la Lettre que Mélisse adressoit à son époux. Dorimond est au désespoir. Justement indigné des procédés de Méricourt, & touché des vertus de Cénie, il la reconnoît pour sa fille. Méricourt que cette adoption priveroit d'une succession considérable fait voir par une seconde Lettre, que Cénie est fille d'un soldat, & de la Gouvernante. Cénie est charmée d'avoir une mere si vertueuse, & Orphise de retrouver sa fille. Mais ce trait comble les malheurs de Dorimond, qui ne peut faire entrer dans sa famille une personne de si peu de naissance.

Ce qui afflige le plus Cénie, c'est la perte qu'elle croit faire de son Amant. Il faut qu'elle oublie Clerval. Elle doit l'éviter plus que jamais. Elle a recours à sa mere, qui se détermine à se retirer avec elle dans un Couvent.

Clerval fait à Orphise les offres les plus généreuses. Comme celle-ci les refuse, & lui laisse entrevoir qu'elles

lui sont suspectes ; il l'assure qu'il est résolu d'épouser Cénie. Il en donne sa parole. La Gouvernante l'accepte pour un moment ; & croïant le faire repentir de l'avoir donnée, elle lui apprend aussi-tôt qu'elle est la mere de Cénie. Clerval ne change point de résolution. Elle agrée enfin ses offres de service. Elle s'est choisi une retraite pour elle & sa fille. Il ne seroit pas décent que Clerval les y conduisit lui-même. Il a recours à son ami d'Arsainville, & le prie d'accompagner Orphise & Cénie. En les obligeant, Clerval ne fait qu'exécuter les ordres de Dorimond. Mais il tremble que d'Arsainville n'ait point assez d'égards pour elles. Son ami lui représente les dangers de cette passion. Clerval ne consent à entendre les conseils de l'amitié qu'après qu'elle aura satisfait l'amour.

L'Amant de Cénie qui brûle d'en être l'époux, demande le consentement de son oncle ; mais Dorimond malgré la tendresse paternelle qu'il conserve pour Cénie, ne peut souffrir que son neveu se mésallie, en épousant une fille d'une famille obscure, & peut-être vile.

Clerval aime trop Cénie pour ne pas présumer qu'elle est d'une naissance distinguée.

Elle vient avec sa mere faire des adieux à Dorimond, & le remercier de tous ses bienfaits. Il se joint à Clerval, & presse Orphise de se faire connoître. Elle donne à entendre qu'elle est d'une famille honnête que ses malheurs l'empêchent d'avouer. Dorimond n'hésite plus, il consent au mariage de Clerval & de Cénie. Il la demande à Orphise. Cette mere Gouvernante met un nouvel obstacle, & répond que son époux dont elle ignore le sort, que le pere de Cénie à seul le droit de disposer de leur fille. Clerval qui n'a plus d'esperance, va chercher l'ami qui doit les conduire dans l'azile qu'elles ont choisi.

D'Arsainville s'avance pour donner la main à Orphise, & reconnoît sa femme. Cénie trouve un pere dans l'ami de Clerval ; & d'Arsainville un gendre dans un ami vertueux, qui l'a secouru dans les revers, & qui après lui avoir obtenu des Lettres de grâce, l'a fait rentrer dans ses biens. En lui rendant ces services désinteres-

sés,

fès, Clerval se trouve avoir travaillé pour lui-même. Par le mariage de Cénie, d'Arsainville fait le bonheur d'un ami auquel il doit le sien. Dorimond est au comble de ses vœux. Cénie lui appartient encore, & devient sa niéce. Clerval dans ces momens mêmes songe au malheur de son frere, & parle en sa faveur à Dorimond, qui ne veut plus voir Méricourt; mais qui consent à lui faire du bien. La nature, l'équité, la reconnoissance, l'amitié, l'amour, tout est satisfait.

On voit que ce sujet est très-propre à plaire & à émouvoir. Il produit naturellement de grandes situations; il est aussi très moral, il met l'humanité dans son plus beau jour; & si Méricourt est un fourbe qui rapporte tout à lui-même, c'est pour faire mieux sortir par le contraste les vertus de Cénie, & la générosité de Clerval. L'intrigue se dénoue de la maniere la plus parfaite. La vertu triomphe, & le vice est puni.

Quelques Critiques ont jugé qu'il y avoit trop d'événemens extraordinaires. Ce qui rendoit l'intrigue chargée, & le sujet romanesque. On a fait

les mêmes reproches à *Héraclius* & à *Rodogune*, qui n'en ſont pas moins des chefs-d'œuvres de l'eſprit humain. Je ne crains pas de dire que ceux qui font de pareilles Critiques, ne connoiſſent ni le Théâtre, ni la ſource de nos plaiſirs. Ils ne font pas attention que le plaiſir le plus vif, le plus théâtral naît de la ſurpriſe, & qu'il faut néceſſairement que les événemens ſoient extraordinaires pour que les ſituations ſoient frapantes.

Preſque tous les Ouvrages Dramatiques ſont des fictions dans leſquelles il ne peut y avoir que du vrai-ſemblable. Or il n'y a rien dans Cénie, qui ne puiſſe très-bien arriver, & dont nous n'ayons des exemples. Les queſtions d'état qui s'élevent tous les jours, prouvent que les ſuppoſitions d'enfans ſont malheureuſement trop communes, trop peu romaneſques. A l'égard des ſuites fâcheuſes du point d'honneur, combien n'en trouve-t'on pas d'exemples, même de recens. Que de familles ainſi ruinées ! que de perſonnes bien nées, réduites à une affreuſe indigence, & par-là, à toutes les extrémités !

On ne peut s'empêcher de louer

dans Cénie, le choix du sujet, & l'invention. Mais la conduite de la piece mérite encore de plus grands éloges. L'intrigue est développée d'une maniere si naturelle, que l'on découvre insensiblement toutes les circonstances sans la moindre confusion. Le Spectateur n'a jamais que le dégré d'incertitude, qui est nécessaire pour former l'intérêt, & pour augmenter le plaisir.

Il n'est rien dans cette Piece, qui ne tende à l'action principale. L'exposition est claire & précise. Le nœud sort du fond même du sujet; le dénouement est toujours préparé de plus de plus. Cependant la maniere dont il doit se faire est encore incertaine, un instant avant qu'il arrive. Car lorsque Dorimond consent au mariage de Clerval & de Cénie, il semble que tout soit terminé. Mais Orphise fait naître un nouvel obstacle, qui donne lieu au dénouement le meilleur & le plus naturel. Il n'y a pas un seul Acteur, si vous en exceptez *Lisette*, dont le sort ne soit décidé dans la derniere Scéne.

Tous les caracteres sont mis en action. Et c'est-là ce qui fait le dramatique. Les portraits les mieux écrits,

font toujours froids sur le Théâtre ; il faut les reserver pour le cabinet. Ils sont le défaut principal de la plûpart des Pieces du nouveau genre, mais non pas celui de Cénie, dont l'action est vive & soutenue. Aucun personnage n'est inutile ; & ce qu'il fait sert toujours à le peindre.

Jamais un Acteur ne quitte la Scéne sans raison. Ce qui est d'une difficulté si grande, que l'on ne peut guéres en être convaincu sans l'avoir éprouvée. Le plan de Cénie devroit servir de modéle à tous ceux qui travaillent pour le Théâtre.

Il est cependant une chose que j'aurois voulu éviter. L'intrigue est fondée sur deux Lettres, qui viennent coup sur coup. Je passe la premiere en faveur de toutes les belles situations qu'elle produit : mais la seconde me fatigue d'autant plus, qu'elle me paroît inutile, & que tout ce qu'elles contiennent auroit pu être à merveille dans une seule.

Il est juste aussi que j'entre dans les raisons de l'Auteur. Si une seule Lettre avoit appris à Cénie dès le troisiéme Acte, non-seulement qu'elle n'étoit

point la fille de Dorimond, mais encore qu'elle étoit celle d'Orphise; on auroit perdu par-là une grande partie du quatriéme & du cinquiéme Acte. Je conviens que pour tirer de ce sujet tout le parti possible, il étoit nécessaire de séparer ces deux objets. Mais quand ils auroient été dans la même Lettre, Méricourt auroit pu n'en lire que la moitié à Cénie, & reserver le reste pour Dorimond. Elle auroit bien pu s'en rapporter à Méricourt, & ne le point croire assez fourbe pour forger une pareille Histoire. La défiance de Dorimond dans le quatriéme Acte, n'en eût été que mieux placée.

Mais en conservant le troisiéme Acte tel qu'il est, & en laissant Cénie faire elle-même la lecture de la Lettre qui seroit unique, & qui renfermeroit tout; on peut très-bien, ce me semble, supposer qu'elle n'a point la force d'achever. En effet dès qu'elle a lû que Dorimond n'est point son pere, elle s'évanouit: ce qui est très-naturel. Cette Lettre de Mélisse contiendroit bien d'autres choses, sans que *Cénie* pût en lire davantage. Pourquoi donc ne pas se dispenser de la seconde

Lettre ? Si la premiere ne déplaît pas, c'est parce que l'on sent qu'il en falloit absolument une, & que Mélisse étant morte, le mistere de la naissance de Cénie ne pouvoit se découvrir que par un écrit posthume. La multiplicité des Lettres est le défaut de cette Piece. Mais sommes-nous en droit d'exiger une Piece parfaite ?

C'est aux représentations de Cénie que l'on conçoit combien le Théâtre peut former les mœurs. La vertu y est peinte avec des couleurs si riantes que l'on ne peut s'empêcher de l'aimer : & lors-même qu'on la représente malheureuse, elle a encore des charmes qui la feroient préférer à tous les biens. En effet qui n'aimeroit mieux être dans la situation de d'Arsainville & d'Orphise, éprouver leurs malheurs & avoir leurs sentimens, que d'avoir les vices de Méricourt dans le sein de la fortune la plus brillante.

Cette Piéce dévelope le germe des vertus que la nature a mis dans tous les cœurs. Les Spectateurs pensent alors comme les personnages vertueux de Cénie, & sont ravis de se trouver des sentimens si élévés, une si belle ame &

un si bon cœur. Ce spectacle est amusant & instructif ; & si l'on n'en sort point meilleur, on en sort au moins avec l'envie de le devenir.

La morale est d'autant plus utile que l'on a eu soin de la rendre plus agréable. Dês que l'on plaît, l'on persuade. On trouve dans Cénie tous les ornemens que permet la belle nature. Le stile en est châtié & fleuri sans affectation. Toujours le meilleur tour, toujours les expressions les plus simples, & les plus élegantes. Il regne par-tout un charme secret, une certaine aménité qui naît du sentiment, & qui passe jusques dans les termes, jusques dans les sons. La prose de Cénie est si touchante, si harmonieuse, qu'on la retient plus volontiers, & presque aussi facilement que les plus beaux vers.

Mais tout le monde n'a pas votre mémoire, & je ne puis vous citer que quelques traits de cette piéce. Ils serviront à vous en faire connoître le stile, & même les sentimens, les caractéres.

Dorimond veut établir ses deux neveux, & leur donner une partie de ses biens. Méricourt qui en épousant Cénie compte s'assurer toute la succession

de Dorimond, le détourne de ce projet

MERICOURT.

» Jouissez de vos biens. Ils vous ont » coûté tant de peines, tant de travaux. »

DORIMOND.

» J'en jouirai, je vous rendrai tous » heureux, »

Dorimond dit encore à Méricourt.

» Si je ne t'estimois pas, je pourrois te » faire du bien, mais je ne vivrois pas » avec toi. »

C'est aussi la maniére dont il agit au dénouement avec Méricourt fourbe démasqué.

Voici la réfléxion de d'Arsainville que Lisette vient de prendre pour un intriguant.

» On peut soutenir avec fermeté un » revers éclatant ; mais le courage s'affaisse sous le mépris de ceux-mêmes » que l'on méprise. »

Orphise digne épouse de d'Arsainville se retrace leurs malheurs, & Lapidere qu'ils l'ont mise à portée d'être utile à Cénie & à Dorimond. Cette pensée

pensée console la gouvernante.

» Tant qu'il reste quelque bien à » faire, on n'est pas tout-à-fait mal-» heureux. »

Dans la scéne où la gouvernante représente à Clerval que l'amour le plus violent est passager, cet Amant prouve sa constance par un trait qui a toujours été très-applaudi.

» C'est son cœur, c'est son ame que » j'adore. Ce n'est qu'à la beauté que » l'on devient infidéle. »

Orphise dit à Cénie. « L'expérience » vous apprendra que dans le cœur » d'un homme, l'amour console tou-» jours des maux qu'il cause. »

Il me semble que la pensée rendue générale seroit plus vraye. Pourquoi seulement *dans le cœur d'un homme?* Si l'amour cause des peines, le beau sexe ne s'en console que trop aisément & que trop souvent. Quelquefois même, il arrive qu'il les prévient & qu'il s'en console d'avance.

J'aime mieux l'idée suivante qui est très-vraye.

» C'est souvent un très-grand bon-

» heur de n'avoir pour un poux
» qu'une tendresse mesurée. «

Mais on ne doit pas craindre beaucoup aujourd'hui l'excès de la tendresse conjugale.

Il n'y a pas seulement dans Cénie des idées ingénieuses & des choses de sentiment : on y trouve aussi de ces traits sublimes qui sont le chef-d'œuvre du génie, & qui étoient jusqu'à présent reservés à la Tragédie. En voici un exemple dans la Scéne de Cénie & de Méricourt.

Il la presse de consentir à leur mariage : elle refuse avec tous les égards imaginables, & cependant de la maniere la plus claire. Pour la déterminer, il lui fait voir qu'elle est un enfant supposé, & lui montre une Lettre où sa prétendue mere la désavoue ; mais il offre de garder à jamais ces secrets, si elle consent qu'il l'épouse comme fille de Dorimond.

MÉRICOURT.

« Eh bien, quels sont à présent vos
» sentimens ? »

CÉNIE.

» Les mêmes. »

J'ai entendu comparer cette réponse au *moi* si vanté de la Médée du grand Corneille.

Permettez-moi, Monsieur, de vous rappeller une des dernieres guerres civiles du Parnasse. Les Prosateurs & les Versificateurs ont long-tems formé deux factions qui avoient chacune un Chef *illustré par cent batailles*, & armé de Prose & de Vers. Tous les Prosateurs prétendirent mériter le nom de Poëtes, parce qu'on le prodiguoit dès-lors à des Versificateurs qui n'avoient d'autre avantage que de rimer de la Prose; & qui pour cela, souvent la gâtoient. On voulut ravir à ces derniers le Cothurne, ou du moins le partager avec eux. On essaya des Tragédies en Prose; mais on n'en fit que de froides & d'ennuyeuses. Les Versificateurs resterent maîtres du champ de bataille.

Si Cénie avoit paru dans ces temslà, je ne doute pas que les Prosateurs n'en eûssent tiré avantage. Quoique ce ne soit pas une Tragédie proprement ditte; il ne laisse pas d'y avoir bien des situations tristes & touchantes, c'est-à-dire, vrayment tragiques

Quelques changemens légers en feroient un Ouvrage de Melpomene. Que la suivante devienne une Confidente, Dorimond un grand Monarque, & d'Arsainville quelque Prince malheureux, dont on auroit envahi les Etats. Que l'intrigue reste au fonds la même. Et si nous voulons qu'il y ait du sang répandu, le Prince Méricourt peut se tuer à merveille. Dans les circonstances où il est, il le doit même en tant que Prince. Sur-tout conservons le stile de Cénie, ce stile simple & noble qui rend tout intéressant. Voilà une Tragédie dans toutes les formes, & une Tragédie en Prose ; mais gardons-nous de réveiller une querelle littéraire qui est si bien assoupie.

Cénie a aussi les avantages de la Comédie. Que j'aime cette Scéne où Clerval charge son ami de conduire Orphise & Cénie! Que les inquiétudes de l'amour y sont bien peintes! Que ces attentions extrêmes sont bien dans la passion! Une farce, une *balourdise* excitent machinalement des éclats de rire, qui tiennent de la pitié plus que du plaisir, & dont l'esprit rougit toujours, je parle des personnes qui en

ont. Mais un trait de bon Comique, tel que ceux du Tartuffe & de Cénie, fait goûter une joye douce & parfaite, qui remplit le cœur, & ne laisse rien à desirer à l'esprit.

On reconnoît dans Cénie, l'Auteur des *Lettres d'une Peruvienne*, la même solidité, les mêmes graces, & cette Philosophie qui n'en est pas moins profonde pour être très-agréable. Voici un trait d'Orphise que lui envieroit *Zilia*. Orphise dans un Monologue très-court, parle de son époux dont elle ignore le sort.

» Dans quelques déserts que soit
» votre azile, il est celui de l'honneur;
» la honte, ce Tyran du bonheur, n'ha-
» bite que parmi les hommes. »

Les Lettres Péruviennes auroient été suffisantes pour assurer une juste réputation à M. G. mais une Piece de Théâtre demande encore plus de talens, plus de connoissances, & donne un plus haut rang sur le Parnasse. Comme Cénie est le chef-d'œuvre du genre mixte, Apollon place l'Auteur entre la Muse de la Tragédie & celle de la Comédie. Le Théâtre a aujourd'hui trois Muses, Thalie, Melpomene, &

Qu'une Dame ait de la délicateſſe dans les ſentimens, de la nobleſſe, & du naturel dans l'expreſſion; cela paroît être le partage du beau ſexe, Qu'elle ait encore de la juſteſſe dans les idées, de l'élévation dans l'ame; que d'avantages réunis! mais il eſt étonnant qu'elle ajoute à tout cela les plus grandes connoiſſances du Théâtre. *Si* le beau ſexe fait régner la politeſſe en France, & s'il y regne avec elle, ſi c'eſt notre Nation qui lui rend le plus d'hommages; il faut convenir auſſi que les Dames Françoiſes les ont méritées, & ſont celles qui ont prouvé le plus d'eſprit, puiſqu'il n'y a point de Nation où il y ait tant de Dames Auteurs. Si la Gréce a une *Sapho*, la France a une La Suze, une Deshoulieres, une G.

Mais les Auteurs ſe peignent dans leurs productions, & quelle eſtime ne doivent point avoir pour Madame de G. ceux-mêmes, qui, comme moi, ne la connoiſſent que par ſes Ouvrages! Pour bien peindre la vertu, il faut en ſentir ſoi-même tous les charmes. Sans cela comment les faire goûter aux autres? L'Auteur de Cénie excelle dans

les personnages vertueux. C'est partout le cœur qui parle ; & dès qu'on a vû cette piéce, on se sent pour Madame de Grafigny toute la vénération qu'elle nous a inspirée pour la vertu.

Vous serez frappé de la ressemblance de Cénie avec la gouvernante, piéce de Monsieur de la Chaussée. Mais on sçait ici que Cénie étoit faite auparavant. La Dame-auteur n'avoit travaillé que pour sa propre satisfaction ; & si cet ouvrage a paru sur le Théâtre, le Public en est redevable à un Prince aussi illustre dans la littérature que dans la guerre, toujours grand, toujours Héros, qui est l'appui des beaux arts, qui les cultive, & qui en connoît tout le prix.

LETTRE SECONDE.

LA Philosophie, Monsieur, fait bien des progrès ; je ne vous parle point de la dissertation de M. de Mairan sur la glace & sur ses principaux phénomenes. Je ne vous parle point de l'Electricité & des explications

Les trois découvertes

que Messieurs l'Abbé Nollet & Boullenger en ont données. J'ai à vous annoncer des merveilles plus intéressantes que les preuves du feu central, plus éblouissantes que les étincelles électriques, plus frappantes que l'expérience de Leyde; des merveilles capables de fondre les glaces de toute la nature, d'éclairer l'univers, & de donner la commotion aux habitans de toutes les Planetes, à commencer par ceux de la Lune.

Je me félicite avec vous, Monsieur; c'est de nos jours que l'on a fait ces découvertes si grandes, si magnifiques, si sublimes, les trois principales découvertes, la quadrature du cercle, le mouvement perpétuel, & la Pierre Philosophale ou la Médecine universelle.

Monsieur Combes prétend avoir resolu le problême & démontré qu'il est impossible de trouver la quadrature. Tout le monde veut bien convenir que cela est impossible à Monsieur Combes; mais on n'en veut pas conclure que cela soit absolument impossible.

A l'égard du mouvement perpétuel, *l'Inventeur* nous montre le plan d'une

machine qui eſt très-ſimple. Il y a dix ans, dit-il, qu'il l'a imaginée. Je lui demandai ſi on l'avoit exécutée. Au lieu de me répondre, il continua de vanter la ſimplicité de ſa machine.

Mais une choſe qui flattera d'avantage, c'eſt le moyen de vivre toujours, non pas dans la mémoire des hommes. Cette maniére de vivre a quelque choſe de triſte, puiſqu'elle n'a lieu qu'après la mort.

On vient d'afficher le ſecret de reſter toujours ici bas. Il n'y aura plus déſormais que des morts de bonne volonté, & jaloux des grandeurs de l'autre Monde.

N'allez pas croire que je vous entretiens d'une chimere; la Medecine univerſelle eſt démontrée. Si vous en doutez, liſez le titre de cette feuille, * *Démonſtration de l'exiſtence de la Medecine univerſelle*, mais n'en liſez que le titre.

Je ſuis vôtre, &c.

à Paris ce premier Septembre 1750.

(*) Chez Saugrain, Grand-Salle du Palais.

LETTRE TROISIE'ME.

L'Isle frivole.

IL paroît ici, Monsieur, une infininité de petites brochures qui se succédent très-rapidement, & qui ont tour-à-tour quelque reputation. La *découverte de l'Isle frivole* a été assez bien reçue du Public. On feint d'avoir puisé dans un manuscrit de l'Amiral Anson. Vous voyez que l'on a voulu profiter de la célébrité du voyage autour du monde, pour accréditer l'Isle frivole. Mais peut-on attribuer une pareille découverte à un Amiral Anglois ? N'auroit-il pas été plus naturel de recourir aux tablettes de nos petits-Maîtres.

Il est vrai que les *Frivolites* s'expriment en François. Mais on souhaiteroit que l'Auteur de cette allégorie qui s'est proposé de réformer les défauts du beau monde, l'eût connu d'avantage, & eût acquis en le fréquentant cette élégance de stile, cette urbanité légère qui fait le mérite de *Tanzaï*, & qu'exigeoit la description de l'Isle frivole.

On ſouhaiteroit encore qu'un homme qui s'érige en Auteur ne ſe bornât point à une ſeule idée. L'Iſſe frivole, la lettre d'une Angloiſe, *la Magie démontrée*, *l'année merveilleuſe* ſont ſorties de la même plume. Et toutes ces brochures *in-quarto* ſe réduiſent à répéter de cent façons différentes que ce ſiécle eſt celui de la bagatelle. C'eſt ainſi que Monſieur de Boiſſy dans toutes ſes Comédies préſente l'homme du jour ſous différens titres, & avec un ſeul caractere a trouvé le moyen de former un Théâtre. Mais que penſeroit-on d'un Peintre qui auroit fait un bon original, & qui s'amuſeroit dans la ſuite à en tirer des copies qui ſont toujours imparfaites ?

L'Auteur de l'Iſle frivole ne s'eſt point copié lui-même en travaillant d'après l'année merveilleuſe qu'il avoit publiée long-tems auparavant & qui eſt traduite de l'Anglois. Pourquoi n'en point avoir averti le Public ? On la trouve dans les œuvres mêlées du fameux Swift. On ne peut trop s'élever contre ces larcins litteraires qui s'ils étoient tolérés, nous feroient mépriſer à juſte titre des étrangers, & devien-

droient l'opprobre de la nation.

N'est-ce pas sur-tout la gloire qui anime les gens de Lettres? Ils sont donc tous intéressés à conserver chaque ouvrage à son véritable Auteur. Sans quoi, on les frustreroit bientôt eux-mêmes de l'estime qui leur est dûe. Vous me sçaurez gré, Monsieur, de vous dénoncer encore un plagiat d'autant plus atroce que l'on a pris bien des précautions pour le cacher. On a changé le titre de l'original qui est aussi Anglois. On a supprimé des citations; enfin en mêlant quelques pensées postiches, on a gaté un excellent morceau de Monsieur Addison sur les Géorgiques. Pour afficher l'érudition, on a substitué au titre modeste d'*essai*, le titre imposant de *dissertation*. Quoique les Journalistes de Trévoux l'ayent insérée, cette dissertation, dans le second Tome de Décembre 1747; je suis bien éloigné de penser que l'on doive les regarder comme des complices. Il y auroit de l'injustice à les rendre garants des ouvrages qu'on leur envoie.

Dissertation sur les Géorgiques.

Jamais Plagiat ne fût mieux constaté; & je ne voudrois pas que l'on eût

à me reprocher d'avoir hazardé cette accusation qui est la plus grave que l'on puisse faire dans la République des Lettres. J'ai actuellement sous les yeux les œuvres de Monsieur Addison *in*-8°. 1722, & le journal dont je viens de parler. Pour vous convaincre que la dissertation françoise sur les Géorgiques, n'est que l'essai Anglois déguisé; il suffira de vous citer le commencement & la fin de ces deux productions, où plûtôt de la production Angloise, & de la traduction Françoise. Cela me donnera lieu de vous rapporter le parallele de l'Æneide & des Géorgiques. Vous verrez ce que Monsieur Addison pensoit de ces deux chef-d'œuvres. A la maniére dont il sçait les apprétier, & les caractériser, vous reconnoîtrez un Ecrivain profond & judicieux, dont tous les ouvrages sont marqués au bon coin.

Virgil may be reckoned the first vvho introduced three nevv Kinds of poetry among the Romans, vvich he copied after three the greatest masters of greece, &c.

» Virgile introduisit chez les Ro-
» mains trois nouveaux genres de Poë-

» ſie, qu'il copia d'après les plus grands
» Maîtres de la Grece, &c ».

But i ſhall conclude this poem (the Georgic) to be the more complete, elaborate, and finisht piece of all antiquity. The Æneis indeed is of a nobler Kind, but the Georgic is more perfect in its Kind. The Æneis has a greater variety of beauties in it; but those of the Georgic are more exquiſite. In ſhort the Georgic has all the perfection that can be expected in a poem vvritten by the greateſt Poet in the Flovver of his age vvhen his invention vvas ready, his imagination vvarm, his jugement ſettled, and all his faculties in their full vigour and maturity.

» Je dirai même en finiſſant cet eſ-
» ſai [*] que les Géorgiques ſont le
» morceau le mieux travaillé, & le
» plus achevé que nous ayons de l'an-
» tiquité. L'Ænéide eſt dans un genre
» plus noble & plus frappant. Les Géor-
» giques ſont plus parfaites dans le
» leur. Les beautés de l'Ænéide ſont
» plus majeſtueuſes & plus variées;

(*) Remarquez, je vous prie, Monſieur, que l'on a ici conſervé le titre de l'original.

» celles des Géorgiques sont plus vi-
» ves, plus délicates & plus fines. El-
» les ont toute la perfection qu'on doit
» s'attendre à trouver dans un Poëme
» composé par le plus grand Poëte qui
» fut jamais, & cela lorsqu'il étoit à la
» fleur de son âge, que son imagina-
» tion étoit dans toute sa force, & dans
» tout son éclat, que son jugement
» étoit sûr & *exquis*, son goût pur &
» simple, en un mot toutes les facul-
» tés de son ame étoient dans leur ma-
» turité. »

Tout cela est traduit mot-à-mot. Mais Monsieur Addison renvoye à un mélange de Poësies Angloises les Lecteurs qui seroient curieux de voir le parallele du stile des Géorgiques avec celui de Lucrece. Le plagiaire n'a eû garde de traduire cet endroit qui auroit décélé le larcin.

Toutes les fois qu'il a ôsé s'écarter de l'original, & qu'il a voulu nous donner ses propres idées, il est tombé dans des méprises grossieres qui défigurent cette dissertation. Monsieur Addison, par exemple, en comparant les Poëtes Grecs avec le Poëte Latin, observe très-bien que dans le genre épique &

dans le genre paſtoral il eſt encore indécis qui l'emporte de Virgile ou d'Homere, de Théocrite ou de Virgile ; mais qu'à l'égard des Géorgiques tout le monde s'acorde à donner la préférence à Virgile ſur Héſiode. Voilà tout ce que dit à ce ſujet Monſieur Addiſon.

Le Plagiaire a crû pouvoir enchérir. Il s'eſt arrogé le droit de décider entre les grands Maîtres de l'Eglogue & de l'Epopée ; il donne la ſupériorité au Poëte Latin, peut-être parce que c'eſt celui qu'il a le mieux connu. Mais ce n'eſt pas là la raiſon qu'il en donne.

» Le bon goût, dit-il, qui n'eſt que » le bon ſens épuré ne permet pas de » prononcer contre Virgile. Le reſ» pect que l'on a pour les mœurs & les » productions du premier âge, empê» chent de mettre Homere & Théocri» te au ſecond rang. »

Mais Héſiode eſt auſſi ancien qu'Homere, & même plus ancien ſelon la plûpart des Sçavans. Cependant on s'accorde univerſellement à lui préférer Virgile. Le reſpect que l'on a pour l'antiquité n'empêche point de prononcer contre Héſiode. Pourquoi feroit-il

plus

plus en faveur d'Homere & de Théocrite ? D'ailleurs Virgile n'est-il pas aussi un ancien par rapport à nous, & ne respectons nous pas autant les Latins que les Grecs ?

Outre ces additions que l'on a faites à l'ouvrage de Monsieur Addison pour masquer le larcin, & qui sont assurément très-capables de faire méconnoître cet illustre Auteur on a joint encore la forme d'une dissertation pédantesque ; & l'on a divisé en paragraphes cet essai sur les Géorgiques.

On ne s'est pas seulement permis d'ajoûter. On a fait aussi plusieurs retranchemens, un entre autres que je me crois obligé de remarquer. Il pourra vous faire naître quelques réflexions ausquelles je veux bien ne point m'arrêter. On a omis l'endroit où Monsieur Addison ne parle pas trop favorablement des jardins du P. Rapin, quoique l'on ait traduit ce qui précéde & ce qui suit immédiatement. Je vais restituer le passage entier tel qu'il est dans l'original anglois, & suppléer la traduction de ce qui ne se trouve point dans les mémoires de Trévoux. Pour la distinguer du reste, ayez soin qu'on la

mette en lettres Italiques. Commençons par les termes de Monsieur Addison.

In Short, the last Georgic vvas a good prelude to the aneis, and very vvell Shevved vvhat the poet could do in the description of vvhat vvas really great, by his describing the mock-grandeur of an insect, vvith so good grace. « There is more pleasantaness in « the little platform of a garden which » he gives us about the middle of this » book, than in all the spacious walks » and water-works of Rapin. » *The speech of Proteus at the end can never be enough admired and vvas indeed very fit to conclude so divine a vvork.*

* » Enfin le quatriéme livre des Géor- » giques étoit un beau prélude & d'un » présage heureux pour le succès de » l'Æneide. L'Héroisme burlesque & » comique qu'il donnoit à ces petits » animaux montroit ce que pourroit » l'Auteur quand il traiteroit un sujet » véritablement grand. » *Dans le Jardin dont il nous donne une description très-courte vers le milieu de ce livre, on*

* Trévoux Décembre 1747. Tome 2. Page 2613.

trouve plus d'agrément que dans toutes les allées & les cascades du P. Rapin. » On ne peut trop admirer l'Episode » d'Aristée (il y a dans l'Anglois *le discours de Protée*) « c'est par-là que » devoit finir l'ouvrage le plus parfait » que nous ayons de l'antiquité. »

Au reste Monsieur Addison n'ôte rien au mérite très-réel du P. Rapin, en le mettant infiniment au-dessous de Virgile. Il faut convenir que les Jésuites se sont le plus distingués parmi les modernes qui ont essayé des Poëmes Latins, & qu'après avoir examiné sans prévention tous les Géorgiques que nous avons en Latin, on donne le second rang, sinon au P. Rapin, du moins au P. Vaniere qui ne laisse pas d'être aussi très-inférieur à Virgile.

* *Proximus huic, longo sed proximus intervallo.*

Je me suis étendu sur le larcin fait à Monsieur Addison. Mais il étoit d'autant plus nécessaire de le bien prouver qu'on ne l'a point encore apperçu, &

* *Æneid. lib. 5.*

que l'on cite dans plusieurs ouvrages la dissertation furtive comme un original. Vous êtes si près de Léipsic que vous aurez vû sans doute des premiers le Catalogue * de l'immense Bibliotèque du Comte de Bunaw. Un de nos journaux loue Monsieur Franckius, Auteur ou éditeur de ce Catalogue, d'avoir porté l'exactitude jusqu'a renvoyer aux dissertations historiques & critiques qui sont éparses dans différens ouvrages périodiques. S'il a indiqué à l'article de Virgile, celle dont nous venons de parler, & qui a pour objet les Géorgiques, il n'aura point rélévé le plagiat. Vous me direz que bien des gens ne lui auront pas sçu mauvais gré. Mais dans la République des Lettres comme dans tous les autres Etats, ne doit-on pas toujours préférer l'intérêt général à celui de quelques particuliers ?

Ajoûtons cependant que si l'on n'avoit point entrepris de s'approprier cet ouvrage de Monsieur Addison, & qu'au-

(*) *Cathologus Bibliothecæ Bunavianæ Tom. I. Auctores antiquos, sacros & profanos, opera varia, scriptores historiæ litterariæ, &c. exhibens, in partes très totidemque volumina distributus. Lipsiæ* 1750. Voyez les mémoires de Trévoux, Septembre 1750.

contraire l'on ſe fût fait honneur de le traduire ſcrupuleuſement, on auroit mérité de grands éloges ; car la diction Françoiſe de la diſſertation eſt preſque toujours très-pure. Ce n'eſt pas, comme pluſieurs ſe l'imaginent, un petit mérite de bien traduire. Rien n'eſt aujourd'hui plus commun que des traductions, ſur-tout de livres Anglois. Mais il eſt très-rare d'en voir de bonnes. Il ne ſuffit pas de bien ſçavoir ſa langue, ce qui eſt déjà beaucoup ; il faut encore poſſéder une langue étrangere, en connoître toute la force, toutes les beautés : & la plûpart de nos traducteurs ſont des jeunes gens à peine ſortis des claſſes. Ils ne ſçavent qu'un François de Collége qui ſe ſent toujours du Latin & du Grec. Ils y mêlent une teinture lé ère d'Anglois. Souvent même ils ne la prennent qu'en traduiſant & en faiſant imprimer leurs brouillons. De ce mélange naît un ſti'e barbare qui tient de toutes ces langues, & qui n'a le naturel d'aucune. Ces Meſſieurs qui ſemblent avoir épuiſé l'Anglois vont, dit-on, traduire des productions Allemandes. Je ne doute pas que leur François - Allemand ne

soit quelque chose de fort agréable.

La litterature *Germanique* va devenir à son tour à la mode, & ne peut manquer d'être fort goutée. Elle est curieuse & profonde. On a commencé par le *Dictionnaire des Monogrammes, Chiffres, Lettres initiales, Logogrifes, Rébus*, &c. Admirez l'art du traducteur qui d'un petit *in*-12 Allemand a trouvé le moyen de faire un gros *in*-8 François. Que ne doit-on pas attendre de sa fécondité si jamais il entreprend la traduction de quelque *in-folio* ?

Nouvelles observations Microscopiques.

Je me hâte de vous entretenir des *nouvelles observations Microscopiques avec des découvertes intéressantes sur la composition & la décomposition des corps organisés par M. Needham de la société Royale de Londres.* Cet ouvrage est traduit de l'Anglois. Ce que l'on auroit dû annoncer sur le titre pour la justification de Monsieur Needham.

Il est vrai que l'on en convient dans la Préface. Elle est ordinairement destinée aux éloges que le traducteur prodigue à son Auteur. Mais M. L. qui paroît fait pour le neuf a inventé la maniére de se célébrer soi-même sans blesser la modestie. Il donne cete Préface au

nom de Monsieur Needham, & il lui fait dire, « un jeune Medécin de Pa-» ris. » On a mis là une étoile, & au bas de la Page en note *M. Lavirotte*.. » Un jeune Medécin de Paris (c'est-à-dire, Bachelier en Medécine) « qui » est mon intime ami, & auquel on a » l'obligation d'avoir fait connoître en » France les ouvrages de quelques-uns » de nos Philosophes, a bien voulu se » charger à ma sollicitation de tradui-» re cette premiere édition de ma let-» tre. »

Pourquoi leurrer ainsi le Public ? Remettons les choses dans l'ordre & dans le vrai. Si nous avons cette traduction, c'est que Louis-Etienne Ganeau, Libraire *a bien voulu s'en charger à la sollicitation* du T.

Mais pourquoi emprunter le nom de M. Needham ? Etoit-il besoin d'un pareil détour ? M. L. pouvoit s'expliquer avec confiance sur ce qu'il pense de lui-même. Cela n'auroit révolté personne, & il y a toute apparence que ceux qui auront le courage de lire sa traduction seront de très-bonnes gens.

J'aime à entendre parler ce Traduc-

teur des obligations que lui ont l'Angleterre & la France. Il nous a, dit-il, fait connoître les ouvrages des Philosophes Anglois. Ayons quelque part à la gloire de Monsieur Lavirotte, & détaillons ces services si importans, ces traductions Philosophiques dont on lui est rédevable. Il a débuté par celle d'une *dissertation sur le moyen de prédire les crises par le battement du poulx.* Il a traduit encore des *expériences sur des animaux*, & une *dissertation sur la transpiration, & les autres extrétions du corps humain.* La plume de M. L. étoit bien digne du sujet. Vous voyez, Monsieur, combien il a enrichi notre littérature, & notre Philosophie.

Je sçais qu'il a aussi publié la traduction des *découvertes de Nevvton* par *Maclaurin*. Mais je ne crois pas que M. L. se flatte de nous avoir fait connoître les découvertes de Newton.

Pour vous faire sentir tout le prix des ouvrages de M. L. & par conséquent des services qu'il nous a rendus, il est à propos que je vous fasse connoître son stile. Je m'en tiens aux nouvelles observations *Microscopiques*, expréssion

pression neuve pour dire, faites avec un Microscope.

Il semble que les termes les plus vagues & les plus fastidieux de l'ancienne Philosophie, qui sont aujourd'hui bannis même des écoles, se soient réfugiés dans cet ouvrage. On y retrouve à chaque instant ceux de *vitalité*, *causalité*, *spontanéité*. Pour moi, je les passerois volontiers, si l'on y avoit attaché quelque idée claire.

Que direz-vous de ce lambeau ? » Voilà l'Histoire *en abregé* d'une partie *de l'échelle* des êtres, qui jusqu'ici » avoit presque échappé à l'observation, & *quelque imcomplete qu'elle* » puisse paroître, je ne l'ai pas faite » d'après une ou deux substances, &c.»

Que de fautes dans la moitié d'une phrase ! 1°. Qu'aurions nous pensé de ceux qui nous ont donné des abrégés de l'histoire de France, s'ils eussent intitulé leurs ouvrages, *Histoire en abrégé* de la France.

2°. Ces deux mots *Histoire* & *échelle* ne vont-ils pas bien ensemble. M. L. d'après ses expressions est l'Historien d'une partie de l'échelle, &c. Il nous dit ailleurs dans le même livre que *la*

siſtême de nos connoiſſances ne conſiſte qu'à conſtruire des échelles. Tout cela peut-être dans l'Anglois ; mais il falloit le rendre d'une maniére Françoiſe.

3°. Dans le peu que je viens de citer, je remarque encore *quelque incomplette qu'elle puiſſe paroître :* cela ſe rapporte-t-il à *obſervation*, à *partie*, à *échelle*, ou à *Hiſtoire* qui eſt le mot le plus éloigné. Grammaticalement ce ſeroit au premier. Un génie, non-Créateur, mais un génie-Traducteur, tel que M. Lavirotte, rougiroit de s'aſſervir à des régles de Grammaire.

C'eſt par une ſuite de cette indépendance héroique qu'il a mis p. 312. *les écoulemens de toutes ſortes*, pour dire, toutes ſortes d'écoulemens, & p. 201. *quelqu'autres entiérement nouvelles*, au lieu de quelques autres. Il y a des cas ou *quelque* eſt indéclinable, mais alors il eſt ſuivi d'un *que*. Par exemple, quelqu'utiles que les traductions de M. L. lui ayent été, &c.

Page 503. « La ſcene infinie, illi» mitée de connoiſſance réelle intui» tive vient alors à s'ouvrir ». Qui a

jamais dit, *une ſcene de connoiſſance?* Quelle idée cela préſente-t-il à l'eſprit?

Page 192. « Ce fut alors qu'il fit » faire quinze infuſions de ſemence » que nous continuâmes d'examiner » reguliérement juſqu'à ce que *je lui* » *eus* propoſé de les prendre chez moi.

Page 198. « J'étois déterminé à ne » pas ouvrir la phiole *que je ne pus* rai- » ſonablement conclure....

Il faut *que je lui eûſſe, que je ne pûſſe.* C'eſt un barbariſme des plus groſſiers qui eſt répété, que l'on ne ſçauroit attribuer à l'impreſſion, & qui ſe trouve dans toutes les autres traductions de M. L. Sans doute qu'il l'évitera dans la ſuite, & qu'il profitera de notre remarque. C'eſt une obligation qu'il nous aura, & qui pourra compenſer celle qu'il prétend que nous lui avons.

Prouvons lui de plus en plus notre reconnoiſſance. On lit p. 506. » La » vraie Philoſophie ne ſe termine que » *là où* la Réligion Chrétienne com- » mence. » *Là où*, quel François? Pourquoi ne pas dire ſimplement *où*.

Page 285. En parlant de la force

expansive, beaucoup moins, dit-il, *serat-elle interrompuë dans sa course.* Ce tour est forcé & défectueux; c'est un Anglicisme. En voici encore un dans cette préface où le Traducteur a crû devoir placer son panégirique fait par lui-même.

» Cet essai ne doit être considéré » que comme une legere esquisse d'un » ouvrage *futur* qui ne demanderoit » pas peu d'application pour être com- » plet. Tout ce que Platon, Cudworth, » Grew, Mallebranche, & Berkeley » nous ont donné de sublime *tombera* » naturellement dans la partie méta- » phisique ». Quelle chûte pour ces grands hommes?

Il ne paroît pas que M. L. aît les plus foibles notions de Géométrie. Il en ignore les termes propres. p. 472. » Lorsque vous voyez dans le Micros- » cope un corps qui à l'œil nud pa- » roissoit rond, prendre une figure » quarrée, vous dites, la vraie figure » de ce corps est un quarré, non pas » * *un rond.* Vous aurez peine à concevoir qu'un homme qui a traduit les *découvertes* de Newton fasse de pareil-

* Il falloit dire, un Cercle.

les fautes. Mais les caracteres Algébriques sont les mêmes dans toutes les langues ; & le Traducteur d'un livre plein de calcul n'est souvent qu'un copiste servile. Vous retrouvez dans la traduction les expressions fautives qui se sont glissées dans l'original, & qui n'ont point été relevées dans l'errata.

Mais il ne s'agit pas ici d'examiner si M. L. a entendu M. Maclaurin. Nous parlons des nouvelles observations *Microscopiques*. Contentons-nous de remarquer qu'il n'a pas compris M. Needham, puisqu'il ne la pas rendu d'une maniere intelligible. Souffrez que je vous cite encore le résultat de cet ouvrage, « d'où il suit *que* les actions » extérieures engendrent nécessaire- » ment des impressions intérieures *qui* » sont entre elles comme ces mêmes » actions extérieures, *qui* produisent » par conséquent des différences idéa- » les entre objet & objet, des proprié- » tés rélatives par lesquelles nous les » distinguons certainement permanen- » tes, parce *que* les causes sont per- » manentes ; différences en un mot » *qui* comme effets & comme raports » affectent l'ame elle-même, *qui* dans

» son *sensorium* voit comme dans un
» miroir ce *qui* se passe hors d'elle, &
» *qui* étant une image, quoique foi-
» ble de son créateur, connoît ce qu'-
» elle connoît..... » Je me lasse de
transcrire ce jargon barbare & goti-
que. N'essayez pas d'en faire la con-
struction, vous n'y parviendriez ja-
mais.

A travers tout le galimatias du Tra-
ducteur, on entrevoit des expérien-
ces ingénieuses, des vuës Philosophi-
ques, des idées hardies qui font hon-
neur à l'Auteur. Il y a quelques en-
droits où l'on pourroit peut-être re-
procher à M. Needham de s'être trop
livré au goût de la nouveauté & des
sistêmes. Comment peut-il avancer
que l'on passe du Phisique au Méta-
phisique par des nuances impercepti-
bles. Que les principes de l'un & de
l'autre sont les mêmes. On doit pré-
sumer qu'il donnera là-dessus dans
l'ouvrage qu'il annonce tous les éclair-
cissemens que l'on peut attendre d'un
vrai Philosophe. M. Needham est très-
digne de la savante Société dont il
est membre, & de l'amitié de Mon-
sieur de Buffon. Mais dirai-je que

le Traducteur Monsieur Lavirotte soutient la réputation des Académies de Dijon & de Troye, dont il est, dit-on associé. Ces établissemens scientifiques & subalternes se multiplient tous les jours dans nos Provinces. Et si cela continue, je ne désespere pas que bien-tôt chaque Bourgade, chaque Village n'ait son Académie. On dira, *l'Academie de Chaillot, la Société littéraire de Vaugirard.*

LaFrance devient toute-Académicienne. Mais croyez-vous que cette foule énorme de beaux-esprits Provinciaux soit un avantage réel pour le Public? Croyez-vous que cela facilite ou empêche le progrès des sciences & des lettres. C'est ce que l'on a osé mettre en question ces jours-ci dans une assemblée fort nombreuse. On a discuté longtems le pour & le contre. Avant de prendre parti, je serois charmé de sçavoir votre sentiment. J'ai l'honneur d'être, &c.

à Paris ce 15 Septembre 1750.

LETTRE QUATRIE'ME.

Remerciment sincere.

PUisque je vous ai promis, Monsieur, de vous parler des petites brochures qui ont le plus de cours dans le monde, il est juste que je n'omette point le *Remerciment sincere à un homme charitable.* C'est une lettre adressée au Nouv. Ecclés. dans laquelle on employe l'ironie avec autant d'adresse que de force. On tourne en ridicule cet Écrivain polémique qui s'est déchaîné contre M. de Montesquieux, & qui lui a imputé précisément tout ce que l'on a reproché autrefois à Réné Descartes, dont la Philosophie est devenue celle de nos Théologiens. L'Auteur du Remerciment fait voir combien cette maniere de critiquer les grands hommes est odieuse. Mais il n'entreprend pas de justifier entiérement l'*Esprit des loix.* Ce livre a de très-grandes beautés, & de grands défauts. Il est marqué au coin du génie, mais d'un génie plus capable de créer que d'arranger ; d'orner, que d'appro-

Esprit des Loix.

fondir ; trop fécond pour être exact ; & trop brillant pour être toujours solide.

Il semble que dans le Remerciment sincere, on a eû en vue d'opposer aux Nouv. Eccles. M. l'Abbé de la P. Auteur des *observations* sur la litterature moderne. Tous deux ont rendu compte de l'esprit des loix. Vous ne vous amusez pas, dit-on, à *l'homme charitable* sur le ton ironique qui est dans le titre même. « Vous ne vous amu» sez pas, Monsieur, à examiner le » fonds de l'ouvrage sur les loix, à » vérifier les citations, à discuter s'il y » a de la justesse, de la profondeur, » de la clarté, de la sagesse ; si les cha» pitres naissent les uns des autres ; s'ils » forment un tout ensemble ; si enfin » ce livre qui devroit être utile ne se» roit pas par malheur un livre agréa» ble. »

Voilà tout ce qu'a fait avec succès M. l'Abbé de la P. Après avoir examiné l'ordre & le plan de l'esprit des loix, il est entré dans le détail. Quelques propositions étoient si heureusement exprimées, & présentées sous un tour si favorable qu'on les prenois

à la premiere vuë pour des vérités. Le digne Critique de M. de M. a démasqué ces ingénieux sophismes.

Cela n'empêche pas que l'Auteur de l'esprit des loix ne soit en général très-judicieux. Cet ouvrage a quelques endroits foibles que l'on appercevroit moins, mais qui ne laisseroient pas d'y être, quand M. de la P. ne les auroit point *observés*. Il n'a fait aucun tort à la gloire de M. de M. & il y a long-tems que l'on a dit, les meilleures critiques sont celles des meilleurs ouvrages.

Cette vérité souffre néanmoins bien des exceptions. Les louanges que nous venons de donner au Remerciment sincere : ne rejaillissent point sur l'homme charitable que l'on a critiqué vivement & à juste titre. Mais il n'en est pas de même de M. Pluche que l'on a mal-à-propos confondu avec le Nouv. Eccl. & que l'on a attaqué d'une maniere indigne dans le P S. du Remerciment. C'étoit bien la peine de faire un P. . pour se répandre en invectives contre cet Auteur connu par plusieurs ouvrages utiles, & sur-tout par les deux premiers tomes du Spectacle de la Nature.

Si la suite de cet ouvrage immense est foible & surchargée de digressions pieuses ; est-on en droit pour cela, d'insulter grossiérement un honnête-homme qui parle toujouts d'après son cœur, & qui n'a en vûe que le bien public ? Vous ne sçauriez sans indignation lire ces termes méprisans, *Ce Pluche n'a jamais vû*, &c. *Je ne doute pas que Pluche*, &c.. *J'ai lû dans le huitiéme tome de ce Pluche*, &c. *Si jamais Pluche va à Constantinople*, &c.

» Je me suis toujours révolté, a dit il y a quelque tems, le fameux Monsieur de Voltaire, & son suffrage est ici d'un grand poids. « Je me suis toujours
» révolté contre cette coûtume impo-
» lie qu'ont prise plusieurs jeunes gens
» d'appeller par leur simple nom des
» Auteurs illustres qui méritent des
» égards. Je trouve toujours indigne
» de la politesse Françoise, & du res-
» pect que les hommes se doivent les
» uns aux autres de dire, Fontenelle,
» Chaulieu, Crébillon, Lamotte, &c.
» J'ose dire que j'ai corrigé quelques
» personnes de ces maniéres indécen-
» tes de parler qui sont toujours insul-

» tantes pour les vivans, & dont on
» ne doit se servir envers les morts
» que quand ils commencent à devenir
» anciens pour nous. »

Le Remerciment sincere n'est pas, comme vous voyez, l'ouvrage de ces *personnes corrigées* par M. de Voltaire. A propos de M. de V. vous n'ignorez pas qu'il est actuellement en Prusse. Avez-vous vû l'illustre Auteur de la Henriade, & de Zaire? Il a ici bien des Censeurs outrés. Mais on en voit aussi de judicieux, qui en relevant les fautes de ce grand-homme ne laissent pas d'être ses admirateurs. On m'a dit qu'un de ces généreux Athletes venoit de lui adresser une lettre où étoient ces vers parodiés d'Horace.

O sæpè mecum tempus in ultimum
Deducte PHÆBO *militiæ duce*,
Quis te redonabit POETAM
Diis patriis.

Madrigal. Voici un Madrigal qui vient d'éclore, & qui est trop court pour que vous ne le lisiez point avec plaisir. Quand M. de Voltaire publia ses élemens de

la Philoſophie de Newton, on reconnût auſſi tôt que c'étoit l'ouvrage d'un Poëte ; mais devineriez-vous que ces vers ſont d'un Philoſophe.

Je m'écriois en vous voïant, Thémire,
Seroit-ce Amour ? C'eſt lui, c'eſt mon Vainqueur.
Voilà ſa bouche, auſſi ſon doux ſourire.
Ses feux, ſes traits, je les ſens dans mon cœur.

Vous m'avez ſouvent parlé avec éloge des * *Lettres curieuſes & édifiantes*. Vous approuviez fort le plan de cet ouvrage utile à la Littérature, aux beaux Arts, à l'Hiſtoire naturelle & au Commerce. Avant que les miſſions des Jeſuites ſe fûſſent étenduës juſqu'à la Chine ; à peine connoiſſions-nous cet Empire le plus vaſte de l'Univers. Le P. Duhalde en 1735 en a donné une deſcription générale en 4 volumes *in*-4. faite d'après les mémoires des P. P. Miſſionnaires. Mais quelque complette qu'elle ſoit, on ſent que de pareils ſujets ſont inépuiſables. Lettres curieuſes, &c.

(*) Chez les freres Guerin, rue Saint Jacques.

Aussi trouve-t-on bien des particularités Chinoises dans les lettres curieuses, autre ouvrage du P. Duhalde, ou du moins auquel il a eu une très-grande part. Elles ont été interrompuës par la mort de ce savant Jésuite & par les Armateurs Anglois qui souvent les interceptoient. La paix a mis le P. Patouillet digne successeur du P. Duhalde, en état de publier l'année derniere le vingt-septiéme recueil qui étoit désiré depuis long-tems, & qui m'a paru encore plus intéressant que les autres. Ainsi le Public est dédommagé du retardement. On accordoit au P. Duhalde la simplicité & la pureté du stile; qualités qui peuvent seules assurer la durée des ouvrages d'esprit, & que l'on trouve si rarement dans les ouvrages nouveaux. Mais on lui reprochoit de la secheresse, & une exactitude trop scrupuleuse qui s'appesantit quelquefois sur les détails. Le P. Patouillet a plus de précision & plus d'élégance. Il a le grand art de dire tout, & de ne rien dire de trop. Comme ces Lettres sont autant de morceaux détachés, & roulent sur des sujets absolument différens; vous me

permettrez de ne vous entretenir aujourd'hui que de la premiere, qui a pour objet la maison de plaisance de l'Empereur de la Chine. Cette maison nous rend vrai-semblable le Pays des Fées, & l'emporte même par le merveilleux sur tous les Châteaux *enchantés* de nos Romans. Elle est, elle seule une multitude de Palais dispersés dans des vallons & entourés de Montagnes, & de colines factices couvertes en tout temps d'arbres à fleurs. Chaque vallon a son Palais. Toute la façade est en colomnes & en fenêtres; la charpente de bois de Cédre, dorée, peinte, vernissée : les tuiles sont vernissées, rouges, jeaunes, bleuës, vertes & violettes, & par leur mélange forment une agréable variété de compartimens & de desseins. Les Bâtimens n'ont presque tous qu'un Retz-de-chaussée. Vous jugez bien qu'accoutumés à cette Architecture riante, les Chinois méprisent la nôtre.

» Voulez-vous sçavoir ce qu'ils di-
» sent lorsqu'on leur en parle, ou
» qu'ils voyent des Estampes qui repré-
» sentent nos Bâtimens ? Ces grands
» corps de logis, ces hauts pavillons

» les épouvantent. Ils regardent nos » rues comme des chemins creusés » dans d'affreuses Montagnes, & nos » maisons comme des Rochers à perte de vûe percés de trous, ainsi que » des habitations d'Ours & d'autres » Bêtes féroces. Nos étages sur-tout » accumulés les uns sur les autres » leur paroissent insuportables. Ils ne » comprennent pas comment on peut » risquer de se casser le cou cent fois » le jour, en montant nos dégrès pour » se rendre à un quatriéme ou cinquiéme étage. *Il faut*, disoit l'Empereur Canghy en voyant les plans » de nos maisons Européanes, *il faut* » *que l'Europe soit un pays bien petit* » *& bien misérable, puisqu'il n'y a pas* » *assez de terrein pour étendre les Villes, & qu'on est obligé d'y habiter* » *en l'air.* »

Mais laissons-là notre architecture; & revenons au goût Chinois, auquel nous nous accommoderions, ce me semble, volontiers. Les Vallons sont arrosés par des canaux, qui après mille détours se rendent dans de grands bassins dont l'un a une demie-lieuë de diamêtre en tout sens. Les bords sont

sont toujours semés de fleurs qui sortent des Rocailles. Au milieu du plus grand bassin s'éleve une Isle en forme de rocher. Elle offre à la vue un Palais charmant qui a quatre faces. De-là on voit tous les Palais qui par intervalle sont sur les bords de ce bassin, toutes les montagnes qui s'y terminent; tous les canaux qui y aboutissent; tous les ponts qui sont sur l'extrémité ou à l'embouchure de ces canaux, & dont les balustrades sont de marbre blanc, sculptées en bas relief; tous les arcs de triomphe qui ornent ces ponts & qui sont aussi de marbres blanc; tous les bosquets d'arbres de toute espèce, à fleurs & à fruits. Mais quel magnifique spectacle lorsque ce bassin est couvert de barques dorées & vernies. « Sur» tout une belle nuit, lorsqu'on y ti» re des feux d'artifice, & qu'on illu» mine tous les Palais, toutes les bar» ques, & presque tous les arbres. » C'est à la Chine que l'on possede l'art des illuminations & des feux d'artifice Nous ne voyons rien en Europe qui puisse nous donner une idée de la perfection où les Chinois ont porté

cet art. Si nous pouvons nous flatter d'y atteindre un jour ; c'est par le moyen des Lettres curieuses qui nous dévoileront dans la suite ces secrets, quand elles auront achevé de nous apprendre l'art plus important des teintures Indiennes. Je vous en parlerai une autrefois.

Le Magnifique. J'ai une bonne nouvelle à vous apprendre. Vous étiez surpris que *le Magnifique*, cette excellente Comédie de M. Houdart de la Motte n'eût pas encore été imprimée. La premiere édition paroît enfin en Hollande. On a mis sur le frontispice *à Paris*, comme nous mettons ici *à Amsterdam*. Je ne doute pas que l'on n'en fasse autant à Berlin. Blamerions-nous les Libraires de profiter de la prévention où l'on est pour tout ce qui vient des pays étrangers. Aureste il me semble que le Magnifique étoit au-dessus de ces petits stratagemes. Cette piéce est, comme vous savez, tirée d'un Conte de Bocace, mis en vers par M. de la Fontaine. Mais qu'il a fallu d'art pour en faire une Comédie, pour mettre en action tout ce qui peut caractériser un Magnifique. L'aveu-même que Zi-

ma fait de sa passion pour Lucelle, à Horace frere d'Aldobrandin, est un trait de magnificence ? Elle éclate encore au dénoument, & sert à consoler l'avare Aldobrandin qui ne regretoit que la dot de Lucelle. On a eu soin de prévenir qu'Horace avoit été chargé par les parens de Lucelle de veiller à son bonheur. Sans quoi on eût été révolté de le voir agir contre son frere. Aldobrandin est trompé dans le moment-même où il éprouve la fidelité de la Gouvernante. Toutes ces situations sont vrayment comiques. Mais que d'éloquence jusque dans la Scene muette de Lucelle. Que de Graces dans le stile ! M. de la Motte en avoit un qui lui étoit propre. On reconnoît les bons Ecrivains comme les grands Peintres, au dessein & au coloris. Cette Comédie la seule en deux actes qui soit au Théâtre, se trouve *à Amsterdam chez Pierre Mortier, à Londres chez Isaac Tonson, & à Paris chez Cailleau rue Saint Jacques.*

Elle est suivie d'un de nos meilleurs Vaudevilles.

Beaux yeux, lorsque vous ordonnez,
Il faut qu'à vos loix tout réponde.
Les Cœurs sont vos esclaves nés,
Les Belles sont les Rois du Monde.

Il n'est courage ni fierté
Qu'un regard charmant ne confonde:
Hercule-même en fut dompté,
Les Belles sont les Rois du Monde.

Le Provincial a Paris. Je vous annonce (*) *le Provincial à Paris ou le triomphe de l'amour & de la raison*, Comédie nouvelle. M. de Moissy qui en est l'Auteur nous apprend qu'elle étoit reçue & prête à être jouée en cinq actes sur le Théâtre François, & qu'il l'a réduite en trois en faveur du Théâtre Italien. Ce qui l'a obligé d'ôter un rôle entier. Il auroit pû supprimer encore celui de Lisimond qui est tout-à-fait hors d'œuvre, & qui ne fait qu'embarasser l'intrigue. C'est un second Provincial. Il est aussi amoureux de Lucile: & s'il la cede à Cléodon, c'est aussi par un effort de raison. Enfin l'on ne sait si le titre de la pié-

(*) Chez Cailleau, Libraire, rue Saint Jacques.

ce tombe sur l'oncle ou sur le neveu ; quoiqu'à le bien prendre aucun des deux n'ait véritablement le caractere Provincial. Cléodon est un jeune homme susceptible de toutes les impressions, comme on l'est à cet âge, tour à tour petit-maître & raisonnable. Cela est de tous les Pays ; & M. de Moissy auroit pû en faire un Parisien, & lui faire dire les mêmes choses dans les mêmes termes. Lisimond est un homme censé, tel qu'on en trouve encore à Paris, & qui n'a aucun des sots préjugés que l'on reproche à la Province. Quelle différence entre ces caracteres à peine ébauchés, & celui de Pourceaugnac qui sort pour la premiere fois de Limoges, qui est très-sot, très-indiscret, très-crédule ; en un mot qui a tout ce qui peut rendre un Provincial très-comique ou très-ridicule. Si les Comédiens François n'ont pas joué la piéce de M. de Moissy, c'est sans doute parce qu'ils ont dans le Pourceaugnac de Moliere un excellent *Provincial à Paris*, supérieur à tout ce que l'on peut faire dans ce genre.

Vous remarquerez que l'Arlequin

du nouveau Provincial est un valet ordinaire qui n'a ni le caractere balourd, ni le langage bouffon ; mais faites attention que c'est un Frontin travesti. Cidalise est une fausse coquette ; Lucile une fausse prude, à qui tout convient, qui aime Cléodon, & qui consent à épouser Lismond. Oronte est un imbécille qui applaudit à tous les travers de sa niéce, & qui par-là les justifie : tantôt on nous donne cette Cidalise pour une femme volage & incapable d'un attachement sérieux : tantôt c'est une amante passionnée qui consent à se retirer pour toujours en Provence avec Cléodon. Ce prétendu Provincial, loin de donner dans un excès de franchise, est un fourbe qui cherche par des détours à se défaire de Cidalise, & qui ne lui a proposé d'abandonner Paris que dans l'espérance qu'elle le refuseroit, & le délivreroit d'un engagement qui lui est à charge. Il est vrai que tout cela produit un trait comique. Arlequin valet de Cléodon seconde les projets de son Maître, & s'efforce de faire à Cidalise un tableau horrible de la Provence. Ce ne sont, dit-il, que

Des ouragans, des feux,
Que l'ardeur du soleil vomit du haut des Cieux,
Un Tonnerre tout prêt à foudroyer la terre.
Madame, par hazard craignez-vous le Tonnerre.

CIDALISE.

Ah Dieux, si je le crains!

ARLEQUIN.

Eh bien dans ce païs
On diroit que de Dieu les Habitans maudits
Attendent chaque instant la céleste vengeance.
Un Tonnerre éternel y fait sa résidence.
Toutes les fois qu'ici vous ne l'entendez pas,
C'est qu'il est en Provence à faire son fracas.

Comme cette plaisanterie est amenée, elle a été fort applaudie. Vous ne serez pas si content des vers suivants.

Quittons les complimens pour *du moins sérieux.*

Ah Ah ! Lisette est donc *prise* de tes beaux
yeux.

Au reste cette piéce, malgré ses défauts, est un coup d'essai estimable, & l'on peut dire qu'elle mérite toute l'iudulgence qu'à eû le Public.

Pouvoit-elle ne pas réussir ? Elle est suivie d'un divertissement. Le couplet qui célébre les avantages de l'âge viril a été fort gouté. On est bien corrigé des équivoques, & l'on aime aujourd'hui ce qui est clair & expressif.

L'AGE VIRIL.

Temps heureux de la *jouissance* ;
La raison dans cet âge a fixé ses plaisirs.
La sagesse aux désirs
Joint la *force* & l'indépendance.

Je vous rendrai compte incessamment *des fausses inconstances*, autre Comédie de M. de Moissy, de *Momus Philosophe*, & de *la Double Extravagance*; de *la préface de Cléopâtre*, & de *l'Impertinent*.

Page 5, lig. 12 *de Gré*, lisez *Gray*.

LETTRES D'UNE SOCIE'TE'.

LETTRE CINQUIE'ME.

Vous me pressez, Monsieur, de vous tenir parole, & de vous faire part de mes Remarques sur la Préface de la nouvelle *Cléopatre*. Elles m'en ont fait naître quelques unes sur cette Tragédie & sur les moyens de rendre ce genre de Poësie intéressant & moral. Car c'est sur-tout à la morale que s'attache M. Marmontel. Il n'a fait une préface à sa Cléopatre, que pour nous déclarer enfin le but qu'il s'est proposé en entrant dans la carriere épineuse de Melpomene. Vous concevez bien que ce n'a pas été pour y ceuillir des roses & des lauriers. Moins attentif à sa gloire qu'au véritable intérêt de la Société, il a voulu que notre sagesse & notre bonheur fûssent les fruits de ses veil- Cléopatre.

les. « Ma principale ambition, dit-il,
» est de contribuer autant qu'il est en
» moi à rendre mes semblables meil-
» leurs & plus heureux. Je désire sin-
» cerement d'être utile à l'humanité. »
Voilà de grands motifs ; mais con-
viennent-ils à un simple particulier ?
Ne sont-ils pas réservés à des Minis-
tres qui protegent, qui animent tous
les talens, & à des Rois qui sont les
délices du peuple, & qui s'arrêtent au
milieu de leurs victoires pour rendre
la paix à l'univers.

Tout ce que peut faire un favori
d'Apollon, c'est de célébrer ces vrais
Héros, moins pour rendre leur gloire
plus éclatante que pour en intercep-
ter quelque rayon. Mais la Poësie est
sujette à l'enthousiasme ; quand on a
une fois monté sur Pégase, on se croit
toujours dans les nues ; il en coûte
pour se remettre de niveau avec les
autres hommes. A force d'avoir fait par-
ler des Héros de Théâtre, qui se consa-
crent pour la Patrie, qui ont de gran-
des vues, qui étalent les plus beaux
sentimens ; l'esprit conserve toujours
cette tournure sublime. Dans les pré-
faces-mêmes, ce n'est plus l'Auteur

qui parle ; c'eſt le fils du Roi de Siracuſe, ou le Général des Meſſéniens.

Leur principale ambition eſt de contribuer autant qu'il eſt en eux à rendre leurs ſemblables meilleurs & plus heureux. Ils déſirent ſincerement d'être utiles à l'humanité. C'eſt bien là leur langage. Mais eſt-ce celui d'un Auteur de Tragédies ? Vous-vous rapellez ce que j'ai eu l'honneur de vous dire à ce ſujet dans ma premiere Lettre. De bonne foi, quel profit le peuple peut-il retirer de cette ſorte de ſpectacles, où l'on ne fait paroître ſur la ſcéne que des Princes & des Rois ? Eh quels Princes dont les diſcours ſont auſſi bourſouflés que les ſentimens ! Quels modéles pour le commun des hommes que ces énormes Géants.

Quand M. Marmontel a publié à la ſuite d'Ariſtomene ſes *Réflexions ſur la Tragédie* en général ; bien des gens ont prétendu qu'elles étoient faites en particulier pour ſes Tragédies. Il Semble nous l'avouer lui-même, en nous faiſant remarquer qu'il a placé ſous un ſeul point de vuë les objets

de Denis le Tiran, d'Ariſtomene & de Cléopatre. Il cite la réflexion que voici : « C'eſt par la peinture du dan-
» ger des paſſions, des horreurs du
» crime, ou des charmes de la vertu
» qu'on peut rendre les hommes meil-
» leurs & plus ſages. Tel doit être le
» but d'un Auteur tragique. Il faut
» donc que de la peinture des crimes,
» des vertus, ou des paſſions, il tire
» les mouvemens de terreur ou de pi-
» tié qui conſtituent l'intérét théa-
» tral. »

Denis le Tiran eſt le tableau des *horreurs qui accompagnent le crime*. Ariſtomene pourroit être intitulé *le triomphe de la vertu perſecutée. Il ne reſtoit à peindre* à M. Marmontel que *les dangers d'une violente paſſion*. C'eſt ce qu'il s'eſt propoſé dans Cléopatre. Pour vous mettre en état de juger s'il a réuſſi, il eſt néceſſaire que je vous expoſe la maniere dont il a cru devoir accommoder au Théâtre ce ſujet ſi connu.

Ce fûrent les amours de *Marc-Antoine* & de Cléopatre Reine d'Egipte qui cauſerent tous leurs malheurs. Elle étoit à la bataille d'Actium. Elle

avoit trop préſumé de ſon courage. Son amant qui la voit fuir ; abandonne pour la ſuivre la victoire & l'Empire du monde. Ils ſe retirent dans la capitale d'Egipte. *Octave* les y aſſiege ; mais toujours porté à la clémence, il leur envoïe *Ventidius* ami d'Antoine, & chargé de l'engager à une entrevue.

Cléopatre qui craint de perdre ſon amant fait d'inutiles efforts pour l'empêcher de voir Octave. Ventidius réüſſit ; & dans cette circonſtance l'amitié l'emporte ſur l'amour.

Cléopatre a recours à l'artifice, & pour conſerver Antoine, elle ſe détermine à feindre d'aimer Octave. L'amour d'Antoine commence à s'éteindre. La jalouſie eſt propre à le rallumer. Octave eſt jeune & préſomptueux. Il cedera facilement. Pourquoi feroit-il plus difficile que tant de braves gens, que Cneïus-Pompée, qu'Antoine, que Ceſar ? Elle avoue qu'elle n'eſt plus dans la premiere jeuneſſe ; mais auſſi, dit-elle, elle a tout l'art que peut donner l'experience.

Cléopatre emploïe, pour ſubjuguer Octave, toutes les fineſſes de la politi-

que amoureuse. Elle lui fait entendre très-adroitement qu'à la bataille d'Actium elle n'a pris la fuite que pour lui livrer l'Empire. Octave est sensible à cette déclaration. Et pour achever de le gagner, la Reine le quitte en soupirant. Mais le Prince ébranlé se raffermit avec son confident.

Antoine paroît enfin ; & voici la grande Scéne. Les deux célébres rivaux déployent toute leur éloquence. Celle d'Octave est plus insinuante ; celle d'Antoine est plus martiale. Celui-ci parle en Héros, & l'autre en homme de Cour. Antoine propose de rendre la liberté aux Romains, & de ramener les beaux jours de la République. Octave prouve très-bien que dans l'état où est Rome, il lui faut un Empereur. Il offre de la laisser choisir entre Antoine & lui. Ils se reconcilient ; mais il reste encore des engagemens à remplir, & le fils de César & de Cléopatre, adopté par Marc-Antoine, doit aussi l'être par Octave.

Césarion, ou le petit César ne respire que la guerre ; il est très-mecontent de la paix qu'on vient de conclu-

re. Cléopatre survient & se jette aux genoux d'Octave. Comme Antoine paroît révolté de ce procedé, elle lui représente qu'elle est son épouse, ou l'Esclave d'Octave. A ces mots tout change de face ; les rivaux se séparent plus ennemis que jamais, & Antoine sort pour aller combattre.

Pendant la bataille, Cléopatre se prépare au triomphe où à la mort. Antoine est vaincu, Césarion est prisonnier. Dans le moment même où il ne paroît rester à ces malheureux d'autre ressource que la mort; Ventidius ami fidele d'Antoine annonce qu'il lui a gagné six légions & dix vaisseaux, qu'il est encore tems de tout réparer ; mais qu'il faut abandonner Cléopatre. Il y a entre elle & Antoine, un combat de générosité. Après quoi, elle dit confidemment à Ventidius qu'elle va mettre son zele à l'epreuve. On ne s'attend pas au projet qu'elle médite.

Elle écrit à Octave le billet le plus tendre, & lui donne un rendez-vous. C'est un piége qu'elle lui tend, & Eros est chargé de le frapper. Antoine arrête le bras de son affranchi, & sauve la vie à Octave. Celui-ci touché

d'une action si généreuse, veut par reconnoissance le guérir d'un fol amour & lui montre le billet de Cléopatre. Antoine se plaint de ce service barbare, & ne pouvant plus vivre pour une amante qu'il croit perfide, il se poignarde. Il meurt sur le champ contre la coutume des Héros de Théâtre. Cela rend plus patétiques les regrets de Cléopatre. Elle apperçoit le fatal billet. Elle appelle Antoine que l'amour semble ranimer un instant. Elle s'évanouit. Octave ordonne qu'on lui ôte un poignard dont elle s'étoit armée. Revenuë à elle-même, elle emploïe encore l'artifice, & demande qu'il lui soit permis de rendre les derniers devoirs à Antoine. Octave applaudit à ces soins pieux. La confidente de la Reine apporte une corbeille pleine de lauriers. Cléopatre en tire un Aspic, & se fait piquer le sein.

Tel est le plan de cette Tragedie, qui est un tableau des foiblesses de Marc-Antoine, & des intrigues de Cléopatre. Mais le dessein n'est encore qu'ébauché, & le coloris est foible. On apperçoit à la vérité dans cette esquisse quelques traits qui, si c'étoit

un premier ouvrage, sembleroient annoncer un maître; mais il manque à tout la derniere main. Le quatriéme acte est étranger à la piéce, & l'on pourroit le retrancher sans qu'elle y perdît. Le projet de Ventidius pour sauver Marc-Antoine, fait tout le fond de cet Acte. Mais il n'en est pas question dans le cinquiéme. On ne sait même ce qu'est devenu ce projet. Celui de Cléopatre qui donne lieu au dénoûment, auroit dû être au moins préparé dès le quatriéme Acte; & pour cela il falloit plus d'un vers. L'ensemble auroit été plus juste, & les parties auroient eû quelque liaison. Mais ne doit-on pas des éloges à la persévérance de l'Auteur, & ne peut-on pas dire que ce troisiéme essai mérite encore de l'indulgence? Cela n'a pas empêché quelques Critiques, à ce que nous apprend M.M. lui-même dans sa préface, d'être *inéxorables sur le choix du sujet*. Ils ont avancé qu'il étoit ingrat, & ne pouvoit jamais intéresser. Car s'il eût été propre à émouvoir; quel effet n'eût-il pas produit manié par M. Marmontel, & soutenu d'une Poësie tou-

jours forte, & quelquefois harmonieuse? On voit que ces Critiques de la Piéce & du Sujet ne sont pas ceux de l'Auteur.

De ce qu'une piéce n'a point réussi, est-on en droit de conclure que c'est la faute du sujet? Quoi, parce que trois Auteurs de même force, Garnier, Jodele & Boitel ont fait de mauvaises Cléopatres; il n'auroit pas été permis à Messieurs de la Chapelle & Marmontel de vanger en quelque sorte les injures faites à cette Héroine, & de remettre sur la Scéne ses passions & ses malheurs. Par la même raison nous n'aurions jamais de Montézume, d'Hercule, de Coriolan.

Mais je soutiens, moi, qu'Antoine & Cléopatre sont un des plus beaux sujets de Tragédie qu'il y ait dans l'Histoire. Quel spectacle plus capable d'émouvoir, que celui d'un Romain qui après avoir donné des preuves de valeur & de prudence, s'est laissé séduire par les charmes d'une Reine artificieuse; & cela dans les circonstances les plus intéressantes, lorsque Rome avoit besoin d'un Maî-

tre, & que le mérite étoit un titre pour parvenir à l'Empire.

Si l'on a reproché à l'Auteur le choix du sujet, c'est une grande injustice, & il a raison de se plaindre. Mais pour moi je n'ai entendu personne attaquer cette piéce par cet endroit-là.

Il apprehende, dit-il encore dans cette préface, que quelques Auteurs Latins ne nous ayent laissé des *impressions* peu favorables à Cléopatre. C'est pour les détruire qu'il a publié la vie de cette Egiptienne. Mais cette précaution étoit bien inutile. On se souvient si peu de ce que l'on a expliqué dans les Classes. D'ailleurs les Anglois n'ont-ils pas *lû Horace avant de lire Plutarque.* Ils applaudissent pourtant les Cléopatres de Shakespear & de Dryden.

Phedre avoit bien d'autres préjugés contre elle. M. Racine a entrepris de nous intéresser pour une femme parricide & incestueuse. Tout le monde sait de quelle maniere il a réüssi. Il n'a point publié de brochure pour prouver l'innocence de son héroine. C'est sur le Théâtre qu'il a essayé de la justifier; il lui laisse les

foibleſſes qu'on peut pardonner à l'humanité, & il met ſur le compte d'Œnone toute la noirceur des crimes.

Je ne ſaurois paſſer à M. M. d'avoir accuſé Cornelius-Nepos, & Velleius-Paterculus de *calomnies*, parce que, ſelon lui, ils n'ont pas parlé aſſez reſpectueuſement de Cléopatre. Quand le reproche ſeroit fondé, on l'auroit dû faire avec plus de ménagement; & M. M. voudra bien me le pardonner, je trouve ces Auteurs plus reſpectables que ſa Cléopatre.

Après tout qu'ont-ils dit de cette Reine d'Egipte? Je ne ſais même ſi Cornelius-Nepos en a parlé. Velleius-Paterculus en dit très-peu de choſe. Je me garderai bien cependant d'avancer que M. M. ait calomnié ces illuſtres Hiſtoriens.

Mais ſi Horace, Cornelius-Nepos, & Velleius-Paterculus nous repréſentent Cléopatre comme *une femme ſans pudeur & ſans foi*, & s'ils ſont en cela oppoſés à Plutarque; par quelle raiſon M. Marmontel ſe decide-t-il pour ce dernier? Les Contemporains d'Auguſte le ſont auſſi de Cléopatre; & s'ils ſont ſuſpects, à

qui faudra-t-il s'en rapporter ? A ceux qui ont vêcu dans les siécles suivants ? Un de nos modernes veut nous éclairer sur ce point historique, & *détruire une opinion de dix-sept siécles.* C'est être vraymeut le *Dom Quichotte* de Cléopatre.

Il est facile de faire voir que Plutarque dont M. M. adopte le sentiment, a parlé de l'héroine dont il s'agit comme tous les autres Historiens. Si on l'en croit, *elle a cherché à séduire Antoine dont elle a flétri les lauriers ; elle a éteint toutes les vertus & developpé tous les vices de son amant. Elle feignoit de l'aimer ; elle étoit prête nuit & jour à jouer & à boire.* De pareils traits ne forment pas une femme parfaite. Tel est pourtant le témoignage de Plutarque ; & c'est à lui que M. M. s'en rapporte. Mais cet Historien encherit encore sur Velleius-Paterculus & sur tous les prétendus calomniateurs de Cléopatre.

Après que M. M. s'est efforcé de *redresser les Torts* qu'il s'imagine que l'on a faits à sa *Dulcinée* ; on croiroit qu'il va dans le cours de la piece

représenter une femme modeste & vertueuse.

Quelle *Virtuose* que cette Cléopatre! Elle trahit Antoine par un rafinement d'amour; & comme elle hait Octave, elle lui fait mille caresses. Si elle lui donne un rendez-vous, c'est pour l'attirer dans le piége & pour le faire assassiner. N'est-ce pas là *une femme sans pudeur & sans foi*? Jamais les flateurs d'Auguste n'ont donné à Cléopatre un caractere si odieux.

Il est vrai que l'on a cherché à justifier ses intrigues avec Cesar & Antoine; ce sont des mariages clandestins. Mais si ces amours sont légitimes, que devient le but moral de la piéce? Elle ne peut être utile qu'aux maris qui s'aviseroient d'aimer trop leurs femmes. Belle leçon pour l'humanité.

Marc-Antoine le Héros de la piéce n'a point de caractere: il prend toutes les impressions qu'on lui donne. Il est tour-à-tour le jouët de Ventidius, d'Octave, de Cléopatre, & même du petit Césarion. Je sais qu'un homme éperdument amoureux peut changer souvent de résolutions; mais ce doit

être toujours à l'avantage de sa passion. Que Cléopatre aux genoux d'Octave détermine Antoine à combattre : cette situation est très-belle ; & l'effet en est naturel. Mais je n'aime pas qu'Antoine se laisse aussi aisément persuader par Ventidius & par Octave ; sur-tout lorsqu'il s'agit d'abandonner Cléopatre. Car alors je pers l'idée que l'on m'avoit donnée de la passion violente de Marc-Antoine. Je ne vois plus en lui un Héros que l'amour entraine. Je ne vois qu'un homme naturellement foible, qui ne pense, qui n'agit que d'après autrui ; qui n'est ni amant, ni ami, ni Héros, & qui est à peine un homme.

Mais si Antoine est entiérement maîtrisé par ses passions ; de quelle utilité peut être son exemple, c'est-à-dire le tableau *d'un malheur indépendant de celui qui l'éprouve*. M. Marmontel est bien embarassé & demande dans cette même préface. « Comment la » Tragédie peut-être en même tems » utile & intéressante . . . faut-il pren» dre la source des malheurs tragiques » dans les caractères ? Faut-il que ces » malheurs soient étrangers & inévita-

» bles ? L'un eſt plus touchant, l'autre » eſt plus moral. Qu'on décide, dit-il, » j'y ſouſcrirai. » Quoique cette difficulté ne me paroiſſe pas conſidérable, je ſuis bien éloigné de prétendre *décider*. Mais ſi M M..s'en rapporte à la déciſion du Public, elle n'eſt pas douteuſe ; ce n'eſt pas pour s'inſtruire que l'on va aux Spectacles, c'eſt pour s'amuſer. Si un Auteur dramatique ne peut à la fois exciter des paſſions, & perfectionner la raiſon, il n'y a pas à balancer. Le principal eſt d'intéreſſer : c'eſt le ſentiment de nos meilleurs Poëtes. «On ne conſidere en » France que ce qui plaît, c'eſt la gran- » de regle & pour ainſi dire la ſeule. » Mais ils conviennent auſſi que le comble de leur art eſt de joindre l'utilité à l'agrément.

J'avoue qu'une perſonne malheureuſe ſans être coupable eſt plus propre à nous toucher que celle qui a mérité ſes malheurs ; mais cette derniere peut auſſi être le ſujet d'une bonne Tragédie. L'intérêt fait tout le ſuccès d'Ines de Caſtro. Et cependant Ines & Dom-Pedre ſe ſont unis ſans l'aveu d'Alphonſe. Ils ſont les *Arti-*

ſans de tous les maux qu'ils éprouvent.

Ce n'eſt pas la ſource du malheur, ce ſont ſes effets qui nous attendriſſent. Nous ſommes tous ſujets aux mêmes douleurs. C'eſt de-là que nous partageons volontiers celles de *nos ſemblables*. Nous trouvons une ſorte de plaiſir à nous attriſter avec eux. Un homme qui s'eſt attiré ſes malheurs ne les reſſent pas moins, & dès lors il a des droits ſur nos cœurs. Mais il faut qu'il nous peigne vivement ſa ſituation, que nous la voyions devenir par dégrés plus affligeante. Les impreſſions qu'il fait ſur nous augmentent à proportion. Qu'il nous montre enfin toute ſa ſenſibilité ; il developpe toute la nôtre. Nous avons commencé par être émûs, nous finiſſons par répandre des larmes.

Voici donc un moyen bien ſimple de concilier l'intérêt & l'utilité. On peut repréſenter avec ſuccès une perſonne qui n'eſt malheureuſe que par ſa faute, & qui apprenne aux humains tous les dangers d'une paſſion violente. On peut même rendre cette ſorte de Tragedie très-intéreſſante. El-

le en sera encore plus instructive. Voulez-vous exciter notre pitié pour des coupables? Donnez-leur des remords proportionnés à leur crime. Tandis qu'ils servent à le punir, ils le réparent autant qu'il est possible. Ils sont toujours très-touchans; & ils ont pour nous tous les charmes de la vertu. C'est ce qu'a reconnu le Poëte illustre que M. M. se fait honneur d'appeller son maître. La nouvelle Semiramis a été applaudie malgrè l'ombre de Ninus. Cette Reine nous présente à chaque instant ses remords. Ils expient à nos yeux son parricide, & nous voudrions qu'elle fût heureuse. Il faut donc convenir que Melpomene peut intéresser pour des personnes qui ont commis librement les plus grands forfaits, & se sont elles mêmes creusé leur abime. Ce qui est assurément très-moral. Il y a plus. Quand même elles paroîtroient les victimes d'une passion violente & devenuë invincible; leur exemple pourroit encore être utile.

On est maître de ses passions dans leur naissance; mais quand une fois elles ont fait des progrès, il est si dif-

ficile de leur résister. C'est ce qui se passe dans le cœur de tous les hommes ; & la morale n'y perd rien puisqu'on s'est livré librement au premier penchant. Ainsi M. Racine en nous représentant Phedre amante malgré elle-même, peint un amour qui a fait les plus grands progrès. Celui d'Aricie est plus foible, parce qu'il commence. Voilà les traits d'un grand maître.

M. M. paroît étonné du peu de succès de sa nouvelle Tragédie ; « qui » eût pû prévoir, s'écrie-t-il, que » la nation de la terre qui sent le mieux » l'Empire de la beauté, seroit indi» gnée de voir un Héros sacrifier son » ambition à son amour, & préfé» rer son amante à l'Empire du mon» de. »

Cela étoit d'autant plus difficile à prévoir, que cette même nation voit avec plaisir Dom-Pedre amant d'Inés lui sacrifier tout, & la préférer à la Couronne d'Arragon. Par quelle fatalité, ce qui intéresse dans Inés revolteroit-il dans Cléopatre ? Voyons pourquoi cette derniere est peu intéressante ?

Exciter des passions, c'est faire passer les siennes dans le cœur des autres. Vous voulez me faire pleurer, nous dit Horace ; commencez par être triste.

Si vis me flere, dolendum est.

D'après ce principe comment Antoine & Cléopatre auroient-ils pû nous émouvoir? Ils se trouvent heureux dans leur malheur. C'est là, je ne crains point de le dire, c'est là le principal défaut de cette Tragédie.

Tel est le langage de Cléopatre :

Depuis que sans terreur ;
De mon cercueil ouvert j'envisage l'horreur,
Au dessus des revers *foulant aux pieds la terre*,
Ma tranquille fierté *dort au bruit du Tonnerre*,
L'Univers *écroulé tomberoit* en éclats,
Le choc de ses débris ne m'ébranleroit pas.

Ces sentimens outrés rendent les spectateurs aussi insensibles qu'elle. On

voit que les deux derniers vers sont une mauvaise traduction de cet endroit d'Horace.

Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.

Mais ce qui convient dans une Ode est souvent déplacé dans une Tragédie.

Antoine se pique de la même fermeté. Il va plus loin encore, & lorsque tout est désespéré, & qu'il touche au dénoument, il se félicite ;

Dieux cruels, sur ma tête épuisez votre haine ;
Son cœur n'est point changé, vôtre fureur est vaine :
Couronnez mon rival, rangez *tout sous sa loi*,
L'Univers est à lui, Cléopatre est à moi ;
Des Dieux & des Mortels Cléopatre me venge,
Je goute dans ses bras un bonheur *sans mélange*

L'Héroïne conſerve juſqu'au dernier ſoupir une tranquillité voluptueuſe.

> *Adieu!* Sur ce Bucher je vais mourir en Reine,
> Charmion, tous mes ſens *nagent dans le repos*.
> Allons en expirant embraſſer mon Héros.

Il n'y a rien dans tout cela qui puiſſe inſpirer cette triſteſſe majeſtueuſe, qui eſt l'ame de la Tragédie. Et ſi l'*interêt Théâtral* conſiſte dans *les mouvemens de terreur* ou *de pitié*, comme le prétend avec raiſon M. M. lui-même; il s'en ſuit de ſes propres principes qu'il n'y a point d'intérêt dans Cléopatre. Quelle terreur, quelle pitié peut exciter une femme qui meurt dans les délices comme elle a vêcu. Voilà le modéle que nous préſente un Auteur, qui aſpire à être comme Seneque, le precepteur du genre humain.

Si les principaux perſonnages de cette Tragédie ne ſont pas intéreſſans; à plus forte raiſon les épiſodiques.

Quel rôle fait Octave ou Auguste. Est-ce-là cet Empereur qui a mérité de donner son nom à son siécle? Qu'il est méprisable dans la Cléopatre de M. Marmontel! Qu'il est grand dans le Cinna de Corneille.

Cesarion est un étourdi. Il crie toujours qu'il veut être Empereur sans songer aux moyens de le devenir. On s'apperçoit bien que c'est le bâtard de Cæsar.

Tendre & malheureux fruit d'un Himen Clandestin.

Que penseroit-on par exemple, d'un jeune Auteur qui dans le genre dramatique entonneroit la Trompette de l'Epopée; & au lieu de mettre en action des sentimens héroïques, se contenteroit d'en faire un pompeux étalage. S'il nous disoit, je travaille pour le bien de la Société, j'aspire à rendre les humains plus raisonnables; ne lui répondrions-nous pas, si vous aviez rempli le but que vous vous proposiez, nous l'aurions bien apperçu nous-mêmes, & il étoit inutile de nous en avertir. Vainement nous annonceroit-il qu'il veut marcher sur les traces des Corneilles & des Raci-

nes. On mettroit entre lui & ces grands hommes toute la différence qui est entre Jules-César & le Césarion de Mr Marmontel.

Quoique Ventidius & Eros soient connus dans l'Histoire, ils sont si défigurés dans la nouvelle Cléopatre, qu'on peut les regarder comme deux personnages de pure invention. Ventidius est à la fois l'ami d'Antoine & le courtisan d'Octave. Il combat dans l'armée de ce dernier, & il le trahit. Il fait une recruë pour Antoine. C'est Ventidius que Cléopatre choisit pour confident de l'assassinat qu'elle médite. On ignore à la vérité s'il est complice.

Quoiqu'il en soit, il faut convenir que c'est le plus beau rôle de cette Tragédie. Ventidius qui n'est pas toujours ressemblant, conserve néanmoins quelques traits de ce Héros si fameux dans l'Histoire, qui après avoir vaincu plusieurs fois les Parthes, a évité les occasions d'augmenter sa reputation pour ne pas donner de jalousie à son ami. Exemple d'amitié bien rare, & ce me semble, le plus digne d'être consacré à la Mémoire.

Mais

Mais qu'Eros est différent de lui-même, de cet illustre affranchi, qui s'immole & donne l'exemple à son Maître. M. M. en a fait un vil assassin d'Octave. Pourquoi changer le dénouement quand il est si beau dans l'Histoire.

La versification de M. M. est sonnore & fastueuse. Mais on remarque dans le stile de sa Cléopatre bien des négligences qu'il auroit dû éviter. Les mêmes hémistiches, les mêmes tours sont répétés plusieurs fois.

. . . .

Mais si le sort cruel s'obstine à vous abbattre.

. . . .

Le sort pour m'élever s'obstine à vous abbattre.

. . . .

Sa grande ame s'élance à ce nom qui le blesse.

. . . .

Au bonheur d'être à moi ton ame accoutumée
Va du haut des grandeurs malgré toi s'élancer.

L'ame de M. M. *s'élance* vers cer-

taines expressions qu'il paroît affecter.

S'il se copie quelquefois lui-même, il se rencontre aussi avec d'autres Poëtes. C'est sans doute l'effet du hazard, car je ne sçaurois le soupçonner d'avoir voulu être plagiaire. Comme il s'est proposé M. de V. pour modele, auroit-il crû ne pouvoir l'imiter plus parfaitement qu'en s'appropriant quelques idées de *Mérope* & de *Semiramis*. Voici les différentes maniéres dont M. M. & M. de V. les ont renduës. Azéma n'envie point le sort de Semiramis.

Le monde est à ses pieds, mais Arsace est aux miens.

Antoine se trouve plus heureux qu'Octave.

L'Univers est à lui, Cléopatre est *à moi.*

Egiste se plaint ainsi dans Mérope ;

La Mort, l'ignominie.

Dès ma premiere Aurore ont assiegé ma vie.

Et Césarion dans Cléopatre :

L'infortune m'assiége *au sortir* de l'enfance.

Si quelqu'un pouvoit balancer entre ces différentes expressions, je ne chercherois point à le déterminer. Je ne pourrois, ce me semble, mieux faire que d'avoir recours à ce vers de la Henriade qui est passé en proverbe.

Je ne décide point entre Geneve & Rome.

On reproche à M. M. de prodiguer les figures & de se servir souvent de tours peu naturels & gigantesques. On cite pour exemple ces vers du rôle d'Antoine.

Hélas loin d'en rougir, de ma chaîne idolâtre,
J'ai dit aux nations, j'adore Cléopatre.

On ne fait pas attention que M. M. s'est conformé en cela à l'Histoire, & n'y a pas seulement puisé les actions, le caractere, mais aussi le langage de son Héros. *C'est au langage*, comme le remarque très-bien Amyot, *que se découvre une*

grande partie du naturel de celui qui parle.

Les expressions d'Antoine qui sont ampoulées servent à le peindre. C'est le sentiment de Plutarque ; je me sers de la traduction d'Amyot qui s'est la meilleure quoique la plus ancienne. » Antoine usoit du stile & façon de » dire qu'on appelle asiatique, la- » quelle florissoit & étoit en grande » vogue dans ce tems-là, & si avoit » grande conformité avec ses mœurs » & sa maniere de vivre qui étoit » vanteuse, pleine de braverie, vaine » & d'ambition inégale & ne s'en- » tretenoit point. Plutarque justifie pleinement le stile de M. Marmontel.

Cléopatre fait un mauvais compliment à Ventidius.

Je sçais que *de tes mœurs l'inflexible rudesse*
N'a pû dans ton ami souffrir une *foiblesse.*

Il est étonnant qu'elle traite de foiblesse l'amour qu'Antoine a pour elle, & qu'elle parle si mal de son

amant & d'elle-même. Un peu plus haut dans la même Scene elle dit que le devoir d'Antoine est de l'aimer ;

.... Il m'aime, & ne le doit-il pas ?

Ce n'est donc pas une foiblesse. Comment concilier ces deux idées.

Notre Héroïne est sujette à des contradictions ; elle prédit elle-même à Antoine qu'il ne pourra vivre heureux sans elle. Elle ajoute ensuite qu'il doit l'abandonner pour être heureux.

Pour toi plus de repos si je te suis ravie.
...... Il faut m'abandonner ;
Ne crains point les ennuis qui vont m'environner,
Ton bonheur me suffit, il sera mon ouvrage.

Mais faut-il être si scrupuleux sur les raisonnemens ? L'amour a-t-il besoin de Logique ? N'est-il pas permis aux Poëtes de s'en passer ? N'y sont-ils pas suffisamment autorisés par l'usage ? Sans cela comment excuser l'emploi de ce Reptile Automate qui

tient lieu de poignard à Cléopatre, & qui a fait douter Polichinel dans la Pétarade:

> Est-ce un Serpent, est-ce une Anguil-
> le?
> C'est un Serpent assurément.
> La Reine le prend, à l'instant
> Le voilà qui frétille.

> De sa main propre, elle s'applique
> Cela qui sans doute la pique,
> Sur la poitrine justement.
> Ce ne peut pas être une Anguille,
> Ce ne peut être qu'un Serpent.
> Elle en mourra tout doucement,
> Quoiqu'elle soit gentille.

Cette maniere de mourir est si singuliére qu'il falloit être Cléopatre pour l'avoir choisie, & M. M. pour l'avoir hazardée sur le Théâtre. Ses partisans assurent que c'est une de ces hardiesses heureuses, qui caracterisent un grand homme. Jusqu'à présent la Muse qui a inspiré les meilleurs Poëtes tragiques n'avoit porté qu'un poignard, & quelquefois une coupe empoisonnée. Pour distinguer

la Melpomene de M. M. il suffira de la peindre dans l'attitude de Cléopatre & un serpent à la main. Mais comme il y a dans cette Tragédie bien des beautés qui *absorbent* une partie *des taches*; parmi les attributs de la nouvelle Muse, on mettra aussi la *corbeille de lauriers* qui couvroient *l'aspic*.

Mais dira-t-on, c'est pour se conformer à l'Histoire que M. M. a introduit cet *aspic précieux* sur le Théâtre. Je réponds que rien n'est plus incertain que la maniere dont Cléopatre s'est donné la mort; & crainte que l'on n'accuse de *calomnie* quelques Historiens que je pourrois citer, je reviens toujours à Plutarque. Il ne nous raconte ce genre de mort que comme un bruit populaire, très-équivoque, & auquel il n'ajoute aucune foi. Pour nous prouver combien il est peu vrai-semblable que Cléopatre se soit servi d'aspic, il nous fait remarquer qu'elle portoit toujours du poison sur elle dans une espece d'aiguille à cheveux.

Malgré les défauts de la nouvelle Cléopatre, l'Auteur paroît avoir fait

de grands progrès dans son art ; & ses Refléxions sur la Tragédie n'ont pas été tout-à-fait inutiles. Cléopatre est conduite plus réguliérement qu'Aristomene, & que Denis le Tyran. Il n'y a point tant de coups de Théâtre, tant de situations forcées, quoiqu'il y en ait encore trop. Peut-être a-t'elle eû moins de succès par cette raison là-même qui me la fait estimer davantage. Le public veut à présent du merveilleux, il aime à être ébloui. Une lumiere pure & durable ne lui fait plus d'impression. Il lui faut des feux-folets & des éclairs.

Les deux premieres Piéces de M. M. ont satisfait entiérement le goût du Public. Elles ont eû un succès qui a étonné quelque Sectateurs de Corneille & de Racine. Mais on a rendu justice à Cléopatre ; on l'a placée dans le rang qui lui appartenoit ; & tout ce que l'on peut dire de cette derniere Tragédie de M. M. c'est qu'elle n'est ni assez mauvaise pour plaire à tous les sots, ni assez bonne pour mériter à tous égards les suffrages des personues judicieuses : telles que vous, Monsieur. Je suis, &c.

LETTRE SIXIÉME.

JE me suis engagé, Monsieur, à vous rendre compte de *Momus Philosophe*, petite Piéce à Scenes détachées. Je sçai gré à l'Auteur de convenir dans l'Avertissement qu'elle ne mérite point le nom de Comédie. Il observe très-bien que ces sortes de Piéces ne sont que de simples dialogues. Mais il a tort ce me semble d'ajouter *tels que l'on en trouve dans Lucien*. Il y a une différence bien remarquable. Le Timon, le Caron de Lucien ont à la vérité plusieurs Scenes. Mais elles forment ensemble un tout, & vous n'en sçauriez ôter une sans que le dialogue ne soit sensiblement interrompu. Ce ne sont point des Comédies parce qu'il n'y a pas assez d'action. Cela est si vrai qu'en augmentant l'action, on a fait du Timon Grec, une des meilleures Comédies qu'ait le Théâtre Italien. On ne trouve dans les anciens Auteurs aucun Drame à la Mosaïque, Momus Philosophe.

C'est une invention de nos Modernes. Pensez-vous que nous ayons lieu de nous en glorifier beaucoup ?

J'ai cherché envain dans Momus Philosophe *le Systême de Philosophie morale* que l'Auteur annonce dans l'Avertissement. Je n'ai trouvé que des idées peu suivies, & quelques maximes d'Opera. Par exemple,

Un sage ami de la nature,
Fuit de l'austérité l'odieuse imposture,
Et dans le sein des ris sait régler ses désirs.
C'est pour augmenter les plaisirs
Que la sagesse les épure.
. . . .
Mortels qui soupirez après le bien suprême,
Vous le cherchez en vain dans des objets pompeux ;
Si l'on peut le trouver c'est au milieu des jeux.
Fuyez l'austerité, cette folie extrême.
La sagesse est l'art d'être heureux,
Elle charme toujours. C'est la volupté même.

Qui fait les sages & les Dieux.

Petrone a dit plus philosophiquement,

" *Primus in orbe Deos fecit timor.*

Si l'on s'en rapporte à l'Auteur de Momus-Philosophe ; nos Romans & même nos Vaudevilles sont, ainsi que sa piéce, des traités de Morale. Mais on s'apperçoit bien que c'est la Philosophie de Momus, du Dieu de la folie.

Cet essai auroit mieux valu, si on l'avoit présenté comme un badinage qui auroit cependant paru très froid dans bien des endroits. Pourquoi ne pas donner les choses pour ce qu'elles sont ? Il semble que la fureur de ce siécle soit de confondre tous les genres. Chacun affecte l'universalité des talens & des connoissances. Nos Philosophes s'efforcent de paroître beaux-esprits, & nos beaux-esprits s'érigent en petits Philosophes.

Le nouveau Momus a deux prologues, deux Monologues, & quatre scenes principales. Le Prologue du Petit-maître & de la petite-maîtresse

n'a point été fait pour cette Piéce. C'est un *Persiflage* que j'ai lû dans (*) je ne sai quel Roman, & que l'on s'est donné la peine de mettre en vers. Pour qu'il ait quelque rapport à la piéce, on en a ajouté quelques uns dans lesquels l'Auteur parle de lui-même, & malgré la voix publique, il assure *qu'on ne le connoît pas*. Il fait dire à la petite-maitresse.

Ah, j'augure assez mal d'un Auteur qu'on
ignore.

J'augurerois encore plus mal de bien des Auteurs connus.

Le petit-maître fait la critique du second Prologue.

On vient, & deux Acteurs s'offrent à mes
regards,
Mercure avec Momus. Cette Scéne est
usée.
Dans ce siécle falot on voit de toutes
parts
La Marotte & le Caducée.

Usée & *Caducée* ne riment point.

(*) C'est à ce que je crois Angola.

Pour les Monologues, l'Auteur les juge lui-même dans la ſcêne de Criſpin qui dit aſſez agréablement.

Si je n'ai point de Compagnon,
Tout ſeul je bois je dialogue,
Et je me ſuppoſe un ſecond
Pour éviter le froid du Monologue.

Voilà encore une rime peu exacte, *Compagnon* & *ſecond*. A l'égard des ſcênes, celle du Philoſophe n'a rien de comique, & celle du Médecin paroît triviale. Mais Criſpin eſt amuſant ; Momus n'eſt Philoſophe que dans cette ſcêne, où il l'eſt peut-être trop. Sans quelques longueurs vous ſeriez content de la ſcêne du Poëte qui eſt mieux faite que les autres. Mais vous déſaprouverez les traits de Critique que l'on y a inſérés mal-à-propos ; d'autant plus qu'au commencement ce Poëte entouſiaſte n'eſtime que les Odes, & qu'en ſe déchaînant à la fin contre les ouvrages de Théâtre, il ſort de ſon Caractere. Quoique cette piece ſoit très-médiocre en général, on y trouve quelques morceaux qui la rendent digne d'indul-

gence. J'ai entendu louër celui où le Poëte apprend à Momus le prétendu Mécanisme des Vers.

Tout l'art est renfermé dans le choix des
Voyelles,
Du Génie, & du goût brillantes étincelles.
Les A, les O rendent les Vers ronflants,
Expriment le fracas, la force, & le ravage.
Les E, les I rendent les Vers coulants,
Font pétiller l'esprit, & le langage.
Patrocle, Ajax sont de fameux guerriers,
Mélibée & Mirtil de fideles Bergers.
La Rage farouche, & sombre,
Porte un poignard, marche dans
l'ombre,
Se plonge dans des flots de sang.
La Mort, l'affreuse Mort vole de rang en
rang
Mars tone .... Mais Vénus, Déité de Cithere,
Tient un Sceptre de Mirte, & regne sur

les Ris.

L'Univers est son Temple, & l'aîle du Mistère
Qui couvre ses plaisirs en augmentent le prix.

Permettez que je vous cite aussi le second exemple de cet usage des Voyelles dans la Poësie.

Dans les flancs d'un Nuage obscur,
Fatal combat de la Flâme & de l'Onde
Le Tonnerre effroyable approche, roule, gronde.
L'air se calme, les Cieux reprennent leur Azur.
Faut-il peindre des bergeries?
Tout y respire les plaisirs.
On voit les simples Fleurs, richesses des Prairies,
Qui cédent doucement aux baisers des Zéphirs.

Le Réveil de Thalie autre piece où Momus fait le principal rôle, & reste toujours sur la scène, a eû quel- Le réveil de Thalie.

ques succès l'Eté dernier sur le Théâtre Italien. Que diriez vous d'un Auteur qui feroit un ouvrage Dramatique, seulement pour dire au Public, je suis en état de faire de bonnes Comédies. Un Critique févere pourroit appercevoir un pareil dessein dans la bagatelle dont je vous entretiens. Thalie est, nous dit-on, endormie. Nos Comiques Modernes ne font que rendre son sommeil plus profond. Il faut pour réveiller la muse de la Comédie, une piece à scènes détachées qui comme vous sçavez, ne peuvent jamais former une Comédie réguliere, & proprement ditte. Les Destouches, les de la Chaussée, les Boissy, endorment Thalie, & M. * * la réveille. Ce plan ne peut manquer de vous paroître singulier. Pour l'exécution, l'on sent combien l'Auteur s'est efforcé de répandre par-tout de l'esprit. C'est une suite nécessaire de ce mauvais genre, où il n'y a point de fonds, & où tout consiste dans le détail.

Le Tribunal de l'Amour.

Les Comédiens François eux-mêmes ont crû pouvoir pendant le voyage de Fontainebleau hazarder ici une piece de ce genre, *le Tribunal de l'Amour*.

mour. Comme elle n'a eû qu'une représentation, vous me dispenserez volontiers de vous en parler davantage. Mais vous me sçaurez gré de vous envoyer quelques Vers ausquels elle a donné lieu, & qui sont adressés à l'Actrice qui représentoit le Rôle de l'Amour.

Ces jours passés, on vint dire à l'Amour:
Qu'une beauté qui lui ressemble,
Dont les yeux blessent chaque jour
Plus de mortels, que tous ses traits ensemble,
Vive, enjoüée, & tendre tour-à-tour.....
Gorbleu, dit-il, je connois bien ma Cour,
Telle beauté n'est pas commune;
Dans mes Etats je n'en vois qu'une.
C'est B *** où je m'y connois mal.
Oui, reprit-on, est-il une autre belle?
Assurément c'est elle
Qui dans Paris tient vôtre Tribunal.
Sous vos habits, que d'amants, la friponne
Va désormais enchaîner sous sa Loi.

Ah ! Dit l'Amour, il faut qu'on lui pardonne ;

Chacun va la prendre pour moi.

Vous n'aviez pas besoin des attraits de l'Amour,

Pour captiver mon cœur, pour paroître plus belle.

Ce Dieu pour enrichir sa Cour

N'a qu'à vous prendre pour modele.

Réfléxions de M. Comédienne Françoise.

L'Auteur du Tribunal de l'Amour a publié dans le même temps une petite brochure, intitulée *Réfléxions d'une Comédienne Françoise.* M. L. ** a pensé que ce titre pourroit accréditer ses réfléxions.

Cet ouvrage est celui d'un jeune homme qui n'a point encore acquis de connoissances, & qui prend pour des découvertes les vérités les plus communes qu'il exprime d'une maniere encore plus triviale. Il y a quelques traits saillants. On les a empruntés dès la Bruyere, & dès la Rochefoucault. Loin de nous élever contre ce Plagiat, nous voudrions pour l'intérêt des Lecteurs que le reste fût puisé dans les mêmes sources.

Quelques personnes ont trouvé que dans nos premieres Lettres nous nous étions trop étendu sur de petites brochures. Crainte que l'on ne nous fasse encore les mêmes reproches, souffrez que nous passions à des ouvrages plus considérables, & qu'à l'occasion du dernier Supplément de Morery, nous vous tracions en très-peu de mots l'art de multiplier les in folios. C'est celui de tous les faiseurs de supplémens. Quoique ce soit sans contredit un grand art, on ne s'étoit point encore avisé de le réduire en préceptes. Pour leur donner plus de poids, qu'il nous soit permis de faire parler ici un de ces Auteurs féconds, & de supposer M.** entouré de jeunes Eleves. Animés de la fureur d'écrire, ils ont chacun devant eux plusieurs rames de papier qui leur servent de Pupitre. Leur Maître est élevé sur un monceau d'in-folios, qui lui tient lieu de Chaire. *Inde toro sic Orsus ab alto.*

Supplément du Dictionnaire de Morery, 2 volumes in-folio. 1749.

» Vous qui entrez dans la Car»riere immense des Sciences & des » Lettres, vous qui êtes destinés à » faire gémir les Presses ; écrivez sans » relâche. Ne vous amusez jamais à

» polir, ni à méditer. Rien n'est plus » contraire aux progrès de l'Imprimerie & par conséquent de la Littérature. Si un seul Livre a souvent » suffi pour immortaliser un Auteur, » quelle gloire n'acquérerons-nous » point par une multitude de Volumes? Voyez cet ouvrage qui n'est » encore qu'ébauché (*Act. S S.*) tenir tout un rang dans la plus vaste » Bibliothéque. Que ce spectacle doit » vous donner d'émulation ! Qui de » nous sera assez heureux pour se voir » un jour le Pere d'une Bibliothéque » entiere ! Tel est le but que nous » nous proposons, & voici les moyens » d'y atteindre.

» 1°. Ayez grand soin de dire chaque chose de deux où trois façons » différentes. Eviter les Pléonasmes est » une marque de stérilité d'esprit.

» Est-il question de l'Ordre de Saint » François ? Mettez, comme le supplément de Morery, page trois, colonne premiere, Art. ABLE, *les* » *Freres Mineurs de l'Ordre de Saint* » *François*. Un homme de mauvaise » humeur objectera qu'il n'y a point » de Freres Mineurs d'un autre Or-

» dre. Mais un Auteur d'in-folios est
» au-dessus de ces scrupules qui sont
» à peine, pardonnables à ceux qui ne
» font que des in-douzes.
» On a sçû enchérir encore dans ce
» supplément, pag. 640. colon. 2, &
» l'on dit très-agréablement. *Georges*
» *Vénitien de la famille des Freres*
» *Mineurs*, à cause du Latin, *ex fa-*
» *miliâ ff. M.*
» En parlant des Seigneurs de Len-
» castre, Art. ABRANTES, le Dic-
» tionnaire de Morery disoit simple-
» ment, *cette maison est une des plus*
» *illustres du Portugal*. On a ajoûté,
» *cela est vrai*, *mais d'autres ont une*
» *origine également relevée*. Ce *mais*-
» là paroîtra déplacé à bien des gens.
» Mais ceux qui ne sçavent pas com-
» bien la Maison de Lencastre est an-
» cienne & illustre, pourront croire
» que l'on y a entendu finesse.
» 20. Nommez-vous quelqu'un.
» N'oubliez point ses qualités. A-t'il
» eû quelque charge ? Fut-elle des
» moins importantes, mettez-la tou-
» jours de la maniere la plus diffuse.
» Copiez s'il se peut, les provisions.
» Gardez-vous bien de dire seule-

» ment, Secrétaire du Roi. Imitez le
» nouveau Supplément, où l'on quali-
» fie M. Mallet (art. ACADÉMIE
» FRANÇOISE) *de Conseiller Se-*
» *crétaire du Roi, Maison Couronne*
» *de France & de ses Finances*. Une
» addition quelle qu'elle soit n'est ja-
» mais indifférente. Un mot, une sil-
» labe de plus à chaque ligne fait un
» grand effet sur le Volume. Le ta-
» lent de composer de gros Livres res-
» semble à celui d'amasser de gros
» biens : tout dépend de ne pas négli-
» ger les petits profits.

» Vous ne devineriez pas comment
» l'on a sçû amplifier ce titre, *Con-*
» *seiller de Justice du Dannemarck*.
» Consultez le Supplément, pag. 12
» colon. 1. vous y lirez, *Conseiller de*
» *Justice de la Justice du pays du Roi*
» *de Dannemarck*. Ainsi pour expri-
» mer un Conseiller d'Etat, on diroit
» *Conseiller d'Etat de l'Etat du pays*
» *du Roi de France*.

» 3°. Le moyen le plus facile, &
» le plus efficace de grossir un in-fo-
» lio, est de faire imprimer des Lis-
» tes, des Généalogies. Nous y trou-
» vons encore un grand avantage. C'est

» de l'ouvrage que l'on nous donne
» tout fait, & auquel nous n'avons
» que la peine de joindre un léger
» Préambule. N'est-ce pas une chose
» bien réjoüissante, du moins pour
» nous, Messieurs, de voir dans le
» nouveau Supplément, à l'art. Flo-
» rence, 125. colonnes employées
» uniquement à donner une Liste des
» Chevaliers de l'Ordre de Saint Etien-
» ne.

» Avec quel plaisir ne voyez-vous
» pas dans ce même ouvrage que je
» ne me lasse point de vous proposer
» pour modéle, les Listes de nos Aca-
» démiciens Provinciaux. Congratu-
» lons-nous. Il éclot de tous côtés de
» nouvelles Académies. Que de Listes
» nous allons recueillir ! Par recon-
» noissance on nous aggrégera peut-
» être dans ces Corps respectables,
» & nous goûterons ensuite la satis-
» faction de nous nommer nous-mê-
» mes, comme M. G. Tom. 2. pag.
» 793. dans la Liste des Académi-
» ciens de Roüen.

» Qui mérite mieux que M. G. le
» nom d'Auteur ? Que d'ouvrages sont
» sortiés de sa plume. Cet Auteur

» très-judicieux, quoique plus fé-
» cond, a ses raisons sans doute
» pour mettre sous le mot Acadé-
» mie, un article très diffus sur cel-
» le de l'Immaculée Conception, éta-
» blie à Roüen, & pour renvoyer
» à l'article ROUEN, ce qui regar-
» de l'Académie des Sciences & des
» belles Lettres de la même Ville.

» 4°. Attachez-vous aussi à donner
» des Relations, des Vies, des His-
» toires. Insistez sur les moindres par-
» ticularités. Par exemple. Nous ne
» connoissons point Henri Hamer. Il
» ne mérite guére d'être connu. Re-
» marquez cependant, tom. 2. pag. 8.
» comment on nous le fait suivre de
» l'œil aux Colleges, dans tous ses
» voyages Pédantesques, & jusques
» dans ses fonctions Ministrales. On
» pourroit demander ce que c'est que
» *recevoir la vocation d'un endroit.*
» Ces termes, dans la Religion Pro-
» testante, signifient, être nommé Mi-
» nistre. Reprocheroit-on à M. * * de
» les avoir employés. Il nous répon-
» droit qu'il n'a fait en cela que co-
» pier le Morery, imprimé en Hol-
» lande en 1740, & M. G. pouvoit-il
» pré-

» prévoir que l'on y eût inféré des
» choses qui ne nous conviendroient
» point ?

» 5°. Il est très-avantageux de tra-
» vailler sur des Editions étrangéres,
» vous ne devez pas craindre alors de
» copier servilement. Cela est de bon-
» ne prise, & cela s'appelle faire des
» conquêtes littéraires. On n'est Pla-
» giaire qu'en imitant trop les Au-
» teurs, ses compatriotes. Confrontez
» le Morery Hollandois de 1740, &
» le supplément de Paris 1749; vous
» trouverez les mêmes articles, & les
» mêmes termes. Quelle idée cela ne
» vous donnera-t'il point de la Litté-
» rature de M. G.

» Enfin il faut se répéter soi-même
» dans differents endroits du même
» Ouvrage. Ainsi M. G. aux articles
» MASSILLON, FLEURI &c. dé-
» veloppe les circonstances qui con-
» cernent ces hommes illustres, & fait
» entrer aussi une partie de ces me-
» nus détails dans la Liste de l'Aca-
» démie Françoise, Liste à laquelle
» tout cela est absolument étranger.
» Mais c'est le grand art des in-fo-
» lios. «

Vous ſerez ſurpris que j'en inſére les préceptes dans une Lettre, & que je vous les adreſſe. C'eſt, je crois, la premiere fois que l'on rend compte d'ouvrages in-folio dans ces ſortes de feüilles. Mais que ne fait-on pas en faveur de la nouveauté, & de M. G. Je devois un tribut de loüanges à ſa fécondité. Mais je ſuis trop ſincére, trop impartial pour diſſimuler quelques erreurs qui lui ſont échappées. Les Journaux en ont déjà repris un grand nombre. Cependant je ne ferai que des remarques nouvelles. Tout cela n'empêche pas que M. G. n'ait un gros mérite : les plus grands hommes font ſouvent les plus grandes fautes. Je pourrois vous citer plus d'un exemple.

Contentons-nous de M. G. Il parle de Chriſtian AAGARD comme d'un homme médiocre, qui n'auroit fait que quelques pieces de Vers oubliées depuis long-temps, & indignes d'être rappellées. Mais ce Danois a donné pluſieurs Poëmes Latins généralement eſtimés. Il étoit le Diſciple de Vida, & Borrichius ajoûte qu'Aagard égale ſon Maître. En effet

dans le Poëme intitulé *Threni hyperborei* la justesse du dessein est réünie à la beauté du Coloris. Au lieu de lire cet Auteur, M. G. a plûtôt fait de nous renvoyer à la Vie d'Aagard, & aux *déliciæ quorumdam Poëtarum Danorum*. Mais dans ce même Volume, on trouve les œuvres d'Aagard. Si M. G. avoit pris la peine de les lire, il en auroit porté sans doute un jugement plus avantageux. Mais il a tiré cet article du supplément du Morery de Basle.

Quelle négligence de ne pas consulter un Livre qui se trouve si facilement à Paris, la Bibliothéque Espagnole de Nicolas Antoinel. M. Goujet qui la cite en une infinité d'endroits, avertit toujours que c'est sur la foi du Suppément du Morery, imprimé en Hollande.

Voilà deux Suppléments qui lui ont bien servi. Il a crû devoir scrupuleusement conserver les expressions mêmes des Compilateurs Suisses. Outre celles que nous avons déja remarquées, il dit tome 2. page 7. qu'Edmon HALLEY avoit rapporté de l'Isle de Java plusieurs observations, » &

» principalement *celle de Mercure*
» par le Disque du Soleil, qu'il sça-
» voit devoir arriver le 3 Novembre
» 1677. « Quelle inversion ! Il parle
ensuite dans le même goût, de la Pa-
rallaxe du Soleil, » & de sa distance à
» la terre.

Vous êtes trop versé dans la Lit-
térature, pour ignorer que les *Mé-
moires de Hambourg*, &c. sont le se-
cond Volume des *Mémoires de Hol-
lande*, par AUBERY. M. G. n'a garde
d'en informer ses Lecteurs. Il défigure
le nom de l'Editeur, qui s'appelloit
Dorvaulx, & qui étoit petit fils d'Au-
bery. Dès-lors il étoit bien inutile de
nous alléguer le suffrage de cet Edi-
teur, qui ne sçauroit former le moin-
dre préjugé. C'étoit le sentiment des
conoisseurs, que l'on auroit souhaité
de trouver dans cet article. On nous
dit bien, je ne sçai sur quel fonde-
ment que ces Mémoires sont *curieux
& intéressants*. M. G. auroit-il pû ne
pas s'appercevoir de l'inéxactitude qui
y regne, à l'égard de la situation des
pays dont parle l'Auteur, & dans
les faits un peu éloignés de son tems.
Un vrai Littérateur auroit observé

qu'Aubery n'y donne point de *Mémoires sur la Pologne*, quoique le titre du Volume les annonce ; & que l'Auteur nous confirme encore dans cette attente, pag. 305. Peut-on laisser échapper qu'il fait mention, pag. 386. d'une *Table Généalogique de la Maison de Suéde & de Pologne*, qu'il avoit fait imprimer en 1640 ; & dont M. G. n'a encore rien dit dans le Morery, ni dans les Suppléments. Il n'y auroit pas eû d'inconvénient à avertir aussi que l'Ode d'Aubery pour le Prince de Suëde est mauvaise, quoique Chapelain, & d'Ablançourt ayent dit qu'elle ne leur déplaisoit pas.

Le *grand-faiseur de Suppléments*, paroît d'un côté adopter le sentiment du Pere Nicéron sur *Papire Masson*, & d'un autre côté avance que Masson étoitRecteur de l'Université d'Angers en 1571. Mais comment concilier ce fait avec les 27. années que l'on prétend qu'il avoit précisément en 1571, lui que l'on sçait d'ailleurs avoir été quelque temps Jésuite, & régenté dans plusieurs Colleges. Selon M. G, Masson se nommoit Papire en cette même année. Cependant

on convient assez généralement qu'il ne quitta le nom de *Jean*, & ne prit celui de *Papire*, que long-temps après être sorti des Jésuites, pour se faire recevoir Avocat. Je laisse aux sçavants le soin de discuter & de résoudre ce Problême littéraire.

Mais M. G. a tort de mettre en Problême, si les *Mémoires du Comte D.* *** sont de Saint Evremond, ou de l'Abbé de Villiers. Saint Evremond n'y a eû aucune part : les 2. premiers Volumes sont de Thomas Corneille ; & les deux autres de l'Abbé de Villiers, qui en est convenu lui-même.

La *Comtesse de Vergy*, & *Edelle de Ponthieu*, ne sont point du Comte de Vandrey, ainsi que l'avance mal-à-propos M. G. L'Auteur de ces deux Ouvrages est M. le Commandeur de la Vieuville, un des plus ingénieux, & des plus féconds Romanciers. C'est lui qui a aussi publié *Jacaya*, *le Comte de Foix*, *Lideric Comte de Flandres*, *Madame de Saldaigne*, *les Amusements de la Campagne*, & *Dom Ranucio di Luca*.

Dans l'article GEDOYN, M. Goujet attribuë sans hésiter à Monsieur

l'Abbé d'Olivet, un éloge de l'Abbé Gédoyn, qui se trouve dans le Mercure de France, Janvier 1745. M. G. ne doute pas non plus que M. d'Olivet ne soit l'Editeur des œuvres diverses de M. Gédoyn. Je n'ai point la permission de dire de quelle mains le Public a reçû ces ouvrages. Mais je puis assurer que ce n'est point de M. d'Olivet. Ce sçavant Abbé n'a pas eû la moindre part, ni à l'éloge inséré dans le Mercure, ni à l'Edition de ces œuvres diverses. M. G. auroit-il dû hazarder ces particularités, sans se donner la peine de consulter celui qu'elles regardent? Enfin M. G. auroit-il oublié que bien des Auteurs lui ont déja reproché de semblables méprises? Faudra-t'il que je lui rappelle l'Abbé Granet, & le célebre Des Fontaines?

M. G. ** dit Tome 1. pag. 470, que le *Supplément à l'histoire du Beauvaisis*, & l'*Addition à ce Supplément* n'ont parû qu'en 1706. J'en ai entre les mains une Edition de 1704. Il n'y a point *Addition au Supplément*. Le titre est *Addition à l'histoire du Beauvaisis*.

Quelle bizarre Méthode que celle hazardée par M. G, de donner deux Suppléments consécutifs du Morery, le premier en 1735, & en 1749 un second auquel nous nous sommes bornés comme au plus nouveau. Mais ce qui est encore bien remarquable, on trouve à la fin de chaque, un Supplément du Supplément; de sorte que pour un seul article, il faut ouvrir au moins trois in-folios, & souvent les confronter ensemble. Quel travail! Vous & moi; nous sçaurons nous en dispenser. Je désirerois pour l'utilité publique, que l'on refondît totalement ce grand ouvrage, & que quelqu'un capable de remplir le beau Plan de Morery voulût bien s'en charger. J'avouë qu'un homme qui aura du goût & de l'érudition, de l'esprit & du discernement, choses qui aujourd'hui vont rarement ensemble, pourra d'abord être rebuté par un travail si désagréable. Mais la gloire du succès, & l'avantage d'être utile doivent le soutenir dans son entreprise. Plus il sera habile, plus il se défiera de ses propres connoissances. Il se fera un honneur de consulter les sçavants

de Paris, & des Provinces. Les avis seront nécessairement partagés, parce que chacun s'attache à un objet, & ne goute que ce qui est relatif à ses vûës. La varieté est un des grands mérites de ce Dictionnaire. Et il faut presque un nombre égal d'articles dans chacune des matieres. En réünissant les avis non seulement des sçavants, mais aussi des differentes personnes qui font usage du Morery, on connoîtra les désirs du Public. Ces différentes lumieres guideront l'Auteur dans l'exécution. Je voudrois encore qu'il fût lié avec les personnes les plus habiles dans chaque genre de sciences, dont il auroit à parler ; & sur-tout qu'il fût au-dessus de cette mauvaise honte, où de cette fausse confiance en soi-même, qui empêche souvent les Auteurs de consulter ceux qui excellent. Un homme qui aura toutes les qualités nécessaites pour réformer cet ouvrage, trouvera des amis, dans tous les sçavants qui se communiquent plus facilement que jamais ; & des Protecteurs, dans les Ministres, qui sont attentifs à tout ce qui regarde le bien public.

Je vous ſuis obligé, Monſieur, de me marquer les choſes intéreſſantes qui ſe paſſent à Berlin, & qui ont quelque rapport à la Littérature. J'ai beaucoup ri du Conte de l'Apoticaire. J'attends avec impatience la nouvelle Edition des œuvres de M. de Voltaire, que vous m'envoyez; & je me fais d'avance un plaiſir de vous en dire mon ſentiment. On imprime actuellement les Poëſies de M. d'Arnaud, qui juſqu'à ce jour ont été fugitives.

Diſſertation ſur la formation de la glace.

Vous m'engagez à donner un Extrait de la *Diſſertation* de M. Dortous de Mairan, *ſur la formation de la glace*, & ſur *ſes principaux Phénomênes*. Mais il me faudroit copier preſque entierement cet ouvrage, où rien n'eſt inutile. Qu'il me ſuffiſe de vous dire que c'eſt, ſelon moi, un des meilleurs Livres de Phyſique qu'ayt la Nation; & que ſi j'avois à citer nôs plus grands Phyſiciens, je ne craindrois point d'aſſocier le nom des Mairan, à ceux des Deſcartes, & des Paſcal.

LETTRE SEPTIE'ME.

J'AI pris tant d'engagements avec vous, Monsieur, qu'il m'en reste toujours à remplir. Un des principaux est de vous donner une idée de *la Double Extravagance* Comédie de M. Bret. *Orgon*, vieillard révolté de l'étourderie de nos jeunes gens, se persuade que l'on ne peut être censé qu'à son âge. Et comme il veut un Gendre raisonnable, il est résolu de marier sa fille *Dorise* à *Léandre* ancien ami qu'il n'a point vû depuis long-temps, & qu'il attend de jour en jour. *Le fils de Léandre* destiné à la Robe, est entré au Service malgré son Pere, & à son insçû vient à Paris où est la Scêne, voit Dorise & en devient éperduëment amoureux. L'amour lui suggére de se déguiser en viellard, pour gagner Orgon dont l'on connoît le foible. La Double Extravagance.

Marine suivante de Dorise pense avec raison qu'un jeune Epoux est toujours préférable, & cherche à ga-

rantir sa Maîtresse du Mariage projetté avec le vieux Léandre. Il arrive pour épouser, & selon l'usage s'adresse d'abord à la Soubrette qui feint d'être dans ses intérêts. Elle l'engage à se travestir en jeune homme, sous prétexte que c'est le seul moyen de plaire à Dorise; mais en effet dans la vûe de le faire congédier par Orgon. Léandre Pere donne dans le panneau, & veut se faire passer pour son fils qu'il croit encore à la Garnison. Orgon s'y méprend malgré son expérience. Mais la nature est plus éclairée, & Dorise à travers ce déguisement ridicule reconnoît un Galand suranné. Elle découvre aussi l'artifice du jeune Léandre qui se donne pour un vieux Médecin, & qui n'en impose qu'au bon-homme Orgon.

Cependant pour punir le jeune extravagant qui a crû pouvoir la tromper elle-même, elle fait semblant d'être sa dupe, & parle très-mal devant lui de la jeunesse. Tout ce qu'elle lui dit de flatteur tombe sur le Personnage de Viellard qu'il jouë, & qu'heureusement il ne soutient pas. Il se récrie avec transport.

Ah ! L'Amour rajeunit, & mon cœur, & mes
sens.

Ce qui forme une Scêne très-plaisante, c'est la rencontre des deux Léandres, les Héros de la piéce. Vous avez souvent remarqué que le meilleur Comique naissoit de la surprise : ils sont tous deux bien étonnés de se voir à Paris, dans la maison d'Orgon, & chacun sous l'hábit le moins conforme à son caractére & à son état. Le fils se doute bien qu'*une Amourette* a pû seule déterminer son Pere a une pareille extravagance ; & autorisé par cet exemple il avouë les motifs de son déguisement, & l'objet de sa tendresse. Il ajoûte qu'il est d'intelligence avec Marine, & qu'elle l'a aidé à séduire Orgon, & Dorise. Léandre Pere qui s'apperçoit qu'on l'a joüé, dissimule avec son fils qui est son Rival, & pour le mieux trahir, le flatte qu'il lui obtiendra Dorise. Il lui apprend qu'il connoît particulierement Orgon. Mais en même-temps il lui ordonne de changer de parure, & de réprendre sa forme ordinaire. » Je

» ne souffrirai point, dit-il.

Qu'à mes yeux on abuse,
De la crédulité d'un de mes bons amis.

Le fils obéït. Le Pere de son côté va quitter le plumet, & reparoît sous ses vrais habits aux yeux d'Orgon qu'il détrompe. Mais celui-ci qui le trouve aussi fou qu'un jeune homme change de résolution, lui refuse sa fille, & la réserve pour le vieux Médecin.

LE'ANDRE PERE.

La qualité m'étonne.
Je vous jure qu'il n'a jamais tué personne.

Le prétendu Médecin arrive, mis en jeune Cavalier. Léandre Pere triomphe. Tout semble désespéré pour le fils; lorsqu'Orgon embarrassé de choisir entre ces deux extravagants, remet ses droits à sa fille, qui s'explique d'une maniere ingénieuse.

Puisque l'on me permet de juger entre vous,
Un mot va déclarer quel sera mon Epoux.

Vous avez tous les deux montré peu de
sageſſe,
Mais on doit quelque-fois excuſer la jeu-
neſſe.

Le Public a penſé comme Doriſe. Il a goûté d'avantage le déguiſement du jeune homme. Quoique l'Extravagance ſoit égale de part, & d'autre, on pardonne plus volontiers celle qui embellit la nature. On voit avec plaiſir un vieillard qui a toute la fraîcheur, & toutes les graces de la jeuneſſe. Mais on paſſe difficillement une fiction qui rend la nature moins belle, & qui nous préſente un jeune homme avec les rides de la vieilleſſe. C'eſt ſur-tout par cette raiſon que le premier Acte où Léandre Pere fait le Jouvenceau, a été moins applaudi que le ſecond Acte où le fils contrefait un vieux Médecin, qui par ſon Art. à ſçû conſerver les avantages de la jeuneſſe. M. Bret a prêté les charmes de ſa Poëſie à la Médecine Univerſelle, qui juſqu'à préſent n'avoit point encore été renduë en Vers. Outre le mérite de la nouveauté, remar-

quez que ceux de M. P. sont assez travaillés pour paroître faciles.

Telle plante a par les Loix du sort,
Dix ans à vivre : Eh bien ! Par un chimique effort,
Je soustrais de son sein ces dix ans-là de vie.
Le calcul est facile : A tel qui me supplie,
De lui donner dix ans, cette plante suffit.
Tel en demande vingt, cette autre les fournit.

Cette idée est d'autant plus heureuse qu'elle justifie en quelque sorte la crédulité d'Orgon, & l'extravagance de Léandre fils. Il n'étoit pas possible de donner à celle du Pere un prétexte aussi plausible. Et je suis obligé de convenir que M. B. a réüni tout ce qui pouvoit la rendre plus excusable. Pour la préparer, Crispin valet

de ce Léandre, nous le représente comme un Vieillard *coquet, qui s'aime autant qu'un Petit-Maître*, & qui *se croit encore dangéreux en amour*; caractere très-ridicule, & par-là très-digne d'être mis sur la Sçêne.

L'envie de donner quelque vraisemblance à ce même déguisement, fournit à Marine un trait qui m'a parû très-joli.

Est-ce qu'on a l'aïr jeune aujourd'hui dans Paris ?
Nos tendres Adonis en naissant sont flétris;
La sottise, l'habit affichent la jeunesse;
Mais tout a cela près annonce la vieillesse.

Vous voyez, Monsieur, comme les défauts produisent quelquefois des beautés entre les mains d'un homme d'esprit. On ne peut refuser à M. B. l'éloge d'avoir prévû toutes les objections. Ce qui marque beaucoup de jugement, & de goût. Si une fois vous admettez un vieillard & un jeune homme assez extravagants pour

croire en imposer si fort sur leur âge, & un bon homme assez simple pour être la dupe d'une pareille supercherie ; en un mot, si vous passez le sujet, vous le trouverez bien exécuté, vous serez content du Dialogue, de la coupe des Scênes de l'ensemble. C'est un Tableau dont l'Ordonnance a une grande maniere, & qui se fait estimer des connoisseurs par les ombres, par la draperie ; mais dont le dessein est bizarre, & dont les figures principales sont grotesques. C'est une maison construite avec beaucoup d'art ; mais sur un terrain sablonneux.

Cependant il faut avoüer que la double extravagance a cela de commun avec la plûpart de nos Comédies, le Médecin malgré lui, les Ménechmes, & le Légataire, pour ne citer que des Chef-d'œuvres. D'après ces exemples, il paroît que les sujets peuvent manquer de vrai-semblance, pourvû qu'ils produisent des situations comiques. On sent que M. B. s'est formé par la lecture des grands maîtres, & qu'il y a puisé le goût du bon comique.

Comme Marine conduit toute l'intrigue de la double Extravagance, l'Auteur l'a dédiée à juste titre à Melle. Dangeville *que la nature & Thalie ont*, dit-il, *instruite*, & à qui cette Muse est à son tour si redevable. Ainsi M. Marmontel a consacré Denis le tyran à Melle. Clairon, & M. de Voltaire, sa Zaïre, à Melle. Gaussin; hommages dignes de ces deux célébres Actrices.

Permettez-moi encore un semblable paralelle. M. B. attribue poëtiquement, c'est-à-dire, modestement, tout le succès de sa Comédie à Melle. Dangeville. Ainsi M. de Voltaire informé du reproche injuste qu'on lui faisoit d'avoir emprunté de l'Italien les plus beaux endroits de *la Mérope Française*, répondoit qu'elle n'étoit ni de lui, ni de M. de Maffëi, & qu'il falloit dire, Mérope, Tragédie de Melle. Dumesnil.

La double extravagance est très-propre à confirmer l'idée que l'on avoit conçûe des talents de M. Bret, qui est aussi l'Auteur de l'Ecole amoureuse. Je relis actuellement cette es- L'Ecole Amoureuse.

pece de pastorale, & je m'apperçois qu'elle est tirée du *pastor fido*. J'aime à voir en action le récit de Mirtil, qui est devenu Cléon sur notre Théâtre. Loin d'être un larcin, c'est une imitation loüable. M. Bret a embelli encore ce sujet, fruit d'une imagination riante; & il a ajoûté bien des choses dont le célébre Guarini lui-même auroit pû se faire honneur.

Je remarque dans l'Ecole amoureuse un Vers que l'on a placé depuis, dans Aristomene, & qui déclamé avec chaleur, y a été fort applaudi.

M. Bret a mis dans sa petite Comédie, en parlant du véritable Amant.

Le cœur de son Amante est l'Univers pour
lui.

Et M. Marmontel dans sa grande Tragédie.

Le cœur de mon Epoux *est l'Univers pour*
moi.

Calendrier des Théâtres

Après vous avoir parlé dans ma derniere Lettre d'un Dictionnaire, ne trouverez-vous pas étrange que je vous parle dans celle-ci d'un Alma-

nach. Vous me direz peut-être que c'eſt paſſer d'une extrêmité à l'autre. Mais ces deux ſortes d'Ouvrages ne ſont pas ſi éloignés qu'ils le paroiſſent. Ils doivent tous deux leur naiſſance à notre légéreté, qui ne pouvant rien approfondir, voudroit prendre l'écorce de toutes les ſciences. La plûpart de nos Almanachs ne ſont-ils pas de petits Dictionnaires? Nos Dictionnaires qui ſont preſque tous gonflés de faits & de dattes, ne peuvent-ils pas être regardés comme des recueils d'Almanachs.

Toutes ces compilations ſont en général peu eſtimées. Mais il en eſt qui méritent d'être exceptées. Entre les Dictionnaires celui de Bayle, Ouvrage auſſi utile à un homme qui penſe, que dangereux pour un jeune homme qui veut penſer.

Parmi les Almanachs, on doit diſtinguer le *Calendrier des Théâtres*, qui paroît pour la premiere fois, l'année 1751. L'Auteur connu dans *la Littérature*, par pluſieurs ouvrages judicieux, a raproché dans un très-court eſpace l'origine, les révolutions, les progrès, la décadence des diffé-

rents Spectacles, sans oublier même ceux de la Foire. Il fait connoître les Auteurs qui se sont signalés dans cette Carriere, & les Acteurs qui ont eû de la réputation. Il a fait entrer dans ce petit Livre plusieurs Anecdotes intéressantes, des remarques sur les Personnages & sur les Caractéres, des jugements sur les Ouvrages & sur le génie des Auteurs, & une Liste de toutes les piéces qui ont été joüées l'année 1750, sans omettre celles qui n'ont eû qu'une représentation. Il a aussi décoré ce nouvel Almanach de Vers nouveaux, qui contiennent l'éloge des Acteurs & des Actrices. Pour vous donner une idée favorable de cette Poësie, je vous envoye quelques Vers du même Auteur, qui ne sont point dans son Almanach, & ausquels un badinage de Melle. G. ** a donné lieu.

G. **, à qui tout rend les armes,
Et qui n'en a pas plus d'orgueil,
De ses beaux yeux quand on vante les charmes,
Dit avoir un Dragon dans l'œil.
C'est donc ce Dragon redoutable,

A

Qui devoit épouser Psiché.
Ah ! C'est l'amour chez elle un temps caché,
En vous toujours reconnoissable.
Oui, Gaussin, vous avés raison,
Je le reconnois ce Dragon,
Si redoutable & si farouche,
Vainqueur des Mortels & des Dieux ;
Il badine sur votre bouche,
Il triomphe dans vos beaux yeux.

Cénie est enfin imprimée. Que j'ai eû de plaisir à la lire. Cette piéce a le caractere de tous les excellens Ouvrages. Plus on la relit, plus on y découvre de beautés.

Les succès constants qu'elle a eûs, & ceux qu'elle a aujourd'hui à la reprise, font honneur au siécle ; & prouvent qu'il n'est pas aussi dépravé que bien des gens se l'imaginent, & qu'il a du moins encore l'estime & le goût de la vertu.

La lecture de Cénie peut reconcilier avec le Théâtre les Censeurs les plus austéres, dont tous les préceptes Moraux ne vaudront jamais un trait de sentiment. Que deviennent les pro-

les Sophistiques des prétendus esprits forts, qui traitent de chimérique la distinction des vertus & des vices. Qu'ils lisent Cénie, & je m'en rapporte à leur cœur. Ils seront forcés de chérir les sentiments vertueux de Dorimond, de Cénie, de Dorsainville, de Clerval, d'Orphise; & ils ne pourront s'empêcher de détester les procédés de Méricourt.

Aussi-tôt que Cénie parût, plusieurs Poëtes adresserent à la Dame Auteur, les plus justes éloges, en Vers de leur façon que le Public a lûs avec plaisir dans le Mercure. Mais il m'est tombé depuis entre les mains une nouvelle Epître de M. Palissot de Montenoi, qui a un talent marqué pour la Poësie. Je suis fâché qu'il ne me reste assez de place, que pour ce Fragment.

Fragment d'une Epître à Madame de G.

Qu'à Fontenoi, précédé de la foudre.
Clermont triomphe à côté de son Roi;
Que par ses mains Namur réduit en poudre.
Céde au vainqueur, se soumette à sa Loi;
J'avois prévû ses succès & sa gloire,
Je reconnois les Condé ses ayeux.
Il est leur fils, l'honneur d'une victoire
N'ajoûte rien à l'éclat qu'il tient d'eux;
Mais que Clermont Protecteur de Cénie,
Venge à la fois, & l'Ouvrage & l'Auteur.
Ce trait suffit pour nous peindre son cœur;
Ses sentimens, sa vertu, son génie.
Ainsi jadis le second des Césars,
Cet Empereur sous qui Rome tranquille
Vit dans son sein le triomphe des Arts,
Doubla sa gloire en protégeant Virgile.

LETTRES
OU
REMARQUES
Sur quelques Ouvrages Nouveaux.

Motos præstat componere fluctus. Virg.

LETTRE I.

Les Poësies d'Horace traduites en François.

MOnsieur l'Abbé B** Auteur des *Beaux-Arts réduites à un même principe*, & *d'un Cours de Belles Lettres distribué par exercices* a inséré dans ce dernier ouvrage, pour essaïer le gout du public, une traduction nouvelle de quelques Odes, & de l'Art poëtique d'Horace. Elle a été assez bien reçue, pour que cet ingenieux Abbé ait crû devoir la rendre complette, & enrichir notre Littérature de toutes *les Poësies d'Horace* qu'il a *traduites en François* à sa maniere; de sorte qu'une partie de cet ouvrage paroît pour la premiere fois,

& qu'une partie en est déja à la seconde édition.

Au reste il y a une Préface toute-neuve qui est beaucoup vantée par tous les amis de M.B.; & ses qualités de galant-homme & d'homme aimable, sans parler de celles d'homme d'esprit, lui en ont attiré un grand nombre. Ils ont tous admiré sans restriction, & apparament entendu ce qu'il dit de la Verve Poëtique. « Elle consiste » dans une *certaine* marche *vigoureuse* » qui résulte de la multitude, de la » force, de la vivacité, & de la » *liaison intime* des idées : Lesquel- » les *enchassées* dans *certains* interval- » les *simetriques*, *se poussent*, s'atti- » rent les unes les autres ; à peu » près comme les sons dans *le chant* » *Musical* : de maniere que l'esprit » toujours agréablement occupé par » les images & l'oreille par le nom- » bre & la mélodie *se portent toujours* » *en avant*, *&* *jouissent sans-cesse* » *avec une nouvelle avidité de* » *joüir*.

Cet agréable Traducteur nous apprend qu'il a eû cependant plus de peine à traduire les Epîtres &

les Satires que les Odes. Il prétend apprécier en même tems ces différents genres. » Les Beautés des » Odes, plus fortes étoient, dit-il, » plus aisées à manier. Celles des » Satires & des Epîtres, plus fines, » plus déliées, s'évaporent dès qu'on » les remue. »

Les amis dont je viens de vous parler trouvent tout cela très-joli. Ils relevent bien haut ces expressions choisies, *des Beautés plus fortes plus aisées à manier, des Beautés qui s'évaporent dès qu'on les remuë.*

Mais sans nous arrêter aux expressions, vous ne serez point de l'avis de M. B. , & de ses partisans. Et vous penserez plûtôt avec les meilleurs Critiques, que la traduction des Odes est incomparablement plus difficile que celle des Epîtres, au point que cette derniere paroit la plus aisée de toutes les traductions, & que l'Ode au contraire est de tous les genres de poësie celui qui paroit devoir couter le plus à un Traducteur. Pour prouver cette proposition, je me servirai précisément de la raison qne M. B. apporte pour

prouver le contraire. Le ton familier convient aux Epîtres. Les Odes exigent les tours les plus vifs, les plus frapants, c'est-à-dire les moins ordinaires. Nous sommes d'accord du principe. Mais quel est le stile le plus aisé à prendre, celui qui est le plus simple, dont on fait le plus souvent usage, ou celui qui est le plus élevé, & qui est réservé à l'Enthousiasme ?

M. B. panche pour ce dernier. Cette façon de penser qui lui est particuliere ne peut que faire honneur à la vivacité de son imagination, & à l'élévation de son génie. Les tours Lyriques lui sont naturels, & il a peine à descendre jusqu'au langage familier.

Tout le monde n'a pas les mêmes avantages. Tout le monde ne peut pas *étaler l'or & la pourpre.* Mais il n'est personne qui ne puisse sans ostentation aspirer à la simplicité. Elle a elle-même ses difficultés qui sont très-grandes, je l'avouë : & M. B. en est une preuve. Mais en général elle en a moins que la pompeuse sublimité. Aussi l'Epopée &

& l'Ode sont-elles regardées universellement comme les premiers genres, comme ceux dans lesquels il est plus difficile de se distinguer. Aussi cela est-il plus rare ; aussi avons-nous moins de bons Poëmes, & de belles Odes que de bonnes Epîtres. Aussi la plûpart de nos Poëtes ont-ils réussi dans ce dernier genre, tandis que nous n'avons qu'un excellent Poëte Lyrique, & que nous osons nous glorifier depuis très-peu de temps d'avoir un Poëme Epique. M. B. dans ses Beaux-Arts, & dans son Cours de Belles-Lettres est convenu lui-même de toutes ces vérités, qu'il semble désavouer aujourd'hui.

Il pose dans sa préface de nouveaux principes de Traduction qu'il s'est faits avant de travailler à la sienne. J'avois raison de vous dire que ce n'est point une Préface ordinaire. C'est un traité de la maniere dont on doit (selon M. Batteux) traduire les Poëtes.

Trois choses lui paroissent nécessaires. « La premiere de rendre idée » pour idée, la seconde de laisser » autant qu'il est possible les idées

» à leurs places ; la troisiéme de
» porter dans la Prose tout ce qu'el-
» le peut recevoir du nombre, &
» de la mélodie Poëtique.

Suivons M. B. dans cette carriere qu'il vient d'ouvrir. Si nous avons eû jusqu'à présent si peu de bonnes traductions, c'étoit sans doute faute de régles. Appliquons celles de M. B. à sa traduction, & jugeons-en d'après lui-même.

I. Il faut rendre idée pour idée : M. B. ne veut point que l'on *se rende propre l'Enthousiasme des Auteurs que l'on traduit.* Les Traducteurs qui ont crû cela nécessaire & qui l'ont dit, lui donnent *presque envie de rire.* Cette expression me rappelle ces vers d'un de nos plus Beaux Esprits.

M. l'Abbé de Bernis.

On ne rit plus, on sourit aujourd'hui,
Et nos plaisirs sont voisins de l'ennui.

M. l'Abbé B. trouve que l'exactitude est préférable à la liberté, & qu'il vaut encore mieux être fidele qu'élégant, si l'on ne peut être les deux à la fois. Vous ne seriez pas encore ici de l'avis de M. B. Vous

lui répondriez que le but de tous les Ecrivains, même des Traducteurs, est d'être lus, & que pour y parvenir la grande regle est de plaire. Ne préféreroit-on pas une traduction libre qui seroit quelquefois elle-même original, qui auroit toutes les graces du stile, à celle qui seroit très-fidele mais foiblement écrite ? toutes les deux seroient imparfaites. On liroit néanmoins celle qui seroit agréable.

Il est étonnant que M. B. combatte si fort un sentiment qui lui est favorable. Le grand mérite de sa traduction ne peut être que le stile : car il s'est permis bien des écarts. Tantôt il a donné au texte un sens qu'il n'avoit pas, tantôt il a crû devoir enchérir sur le texte, & y ajouter des idées qui n'y étoient point; par exemple, Horace dit, Epod. 10.

Opima quòd si præda curvo littore
Porrecta Mergos juveris;
Libidinosus immolabitur caper,
Et agna Tempestatibus.

M. B. traduit ainsi ;

» Si ton gras cadavre pouvoit être » étendu sur le sable, & devenir la » proie des oiseaux marins, j'immo- » lerois volontiers une brebis noire » aux tempêtes, ou un Bouc aussi » vilain que toi. »

Cela n'est pas exact. *Opima præda* veut dire une bonne proie, & non pas *ton gras cadavre*. *Aussi vilain que toi* n'est pas dans le latin. M. B. a-t-il fait ce changement, & cette addition, pour donner de l'énergie & de la grace à cette Epode ?

Voici encore une addition ; Horace a dit dans la onziéme Epode

Parentibusque abominatus Annibal,

M. B. dit « l'horrible Annibal si redouté de nos peres. »

Il y a dans le latin, Annibal détesté de nos peres, & non pas l'*horrible* Annibal. Horace n'a point donné une pareille épithête à ce grand-homme : il n'a pas même dit qu'il fut odieux aux Romains en général, mais seulement aux anciens Romains qu'il avoit battus. Tant il étoit éloigné de

regarder Annibal comme un homme horrible.

On lit dans la 3e. satire d'Horace,

Culpantur frustra calami, immeritusque laborat
Iratis natus paries Diis atque Poëtis.

Et dans la traduction de M. B.

» J'ai beau me facher contre mes » plumes, frapper les murs de mon » cabinet qui n'en peut mais : il fut, je « crois, bâti dans le temps que les » Poëtes étoient brouillés avec les » Dieux. »

Ces derniers mots forment un contresens. *Iratis Diis atque Poetis* ne signifie pas *dans le temps que les Poëtes étoient brouillés avec les Dieux*; cela signifie dans le temps qne les Dieux & les Poëtes étoient en colere, ainsi que l'ont entendu tous les Commentateurs. Si vous prenez la peine de consulter Bond un des plus estimés, vous trouverez. *Paries ædificatus Diis & Poetis male propitiis.*

La neuvième ſatire roule ſur un Pédant qui aborde Horace & dont il a toutes les peines du monde à ſe défaire.

Noris nos, inquit, docti ſumus.

M. B. traduit « vous devez me » connoître, dit-il, j'ai fait des Li-» vres ». Mais *docti ſumus* n'a jamais voulu dire, *j'ai fait des Livres*. Combien de ſçavans qui n'ont jamais été Auteurs ; & ſur tout combien d'Auteurs, ſurtout à préſent, qui ne ſont rien moins que ſçavans !

Si M. B. peut dire, *docti ſumus* ; ce n'eſt point parce qu'il a compoſé ſept ou huit volumes, mais parce qu'il y a répandu une érudition brillante & légere, la ſeule qui convienne dans un ſiécle auſſi maniéré.

Quoique M. B. ait manqué quelquefois de juſteſſe, & d'exactitude on le ſeparera toujours de la foule des Traducteurs d'Horace. Il aura une place parmi ceux qui ont aſſez bien réuſſi. Il y a des perſonnes qui le préferent à M. Dacier. J'ai même trouvé un homme qui le préferoit au P. Sanadon.

La seconde regle que M. B. se propose est de suivre l'arrangement des idées tel qu'il est dans le Poëte. Mais cela est impossible ; chaque langue ayant un génie qui lui est propre a aussi des tours qui lui sont propres, & exige un arrangement d'idées particulier. Plus le génie de deux langues sera opposé, plus cet arrangement sera différent. La langue latine souffre des inversions, & la langue françoise n'en souffre point. La Poësie ajoûte encore à cette différence parce que le nombre & la mesure donnent lieu dans toutes les langues à bien des inversions que l'on ne passeroit point dans la prose. Comment donc un traducteur d'Horace peut-il *suivre l'arrangement des idées, tel qu'il est dans le Poëte ?* Quelle regle dont les exceptions sont infinies, & l'application infiniment rare !

Dans quelques cas où M. B. auroit dû suivre l'arrangement d'Horace, je trouve qu'il ne l'a point fait: je vous ai cité l'endroit où il traduit » j'immolerois volontiers *une Brebis* » *aux tempêtes, ou un Bouc* «. La particule disjonctive demandoit que l'on

raprochât ces deux idées, une Brebis ou un Bouc, ainsi que l'a fait Horace, *Caper aut Agna*. Il falloit dire, « j'immolerois volontiers aux » tempêtes une Brebis, ou &c. » C'est assez de cet exemple Les discussions grammaticales sont trop ennuyeuses pour les multiplier.

Vous voyez, Monsieur, que M. B. n'a point observé sa seconde régle Sa troisiéme consiste à *user des nombres qui approchent de ceux de notre Poësie.* « Notre prose quand elle est ca- » dencée n'est, dit-il, presque rien » autre chose qu'une suite de vers li- » bres sans rimes. » Un homme d'esprit qui en abusoit avoit prétendû que la prose étoit souvent de la Poësie, il restoit à soûtenir qu'elle doit être de la versification.

Ainsi pour exprimer que la prose de M. Bossuet de M. Fénelon est cadencée, on dira, le Versificateur Bossuet, le Versificateur Fénelon; & La Fontaine quant au nombre, & à la mesure ne sera qu'un Prosateur, mais un Prosateur distingué tel que M. B.

La nouvelle traduction d'Horace

eſt en vers à la rime près. On y trouve non ſeulement des vers de la plus grande liberté, qui ont *la meſure de ſept, de neuf temps.* On y en trouve auſſi de plus réguliers de huit, de douze ſillabes; & l'on ne peut refuſer cet éloge à M. B. que dans ſa proſe il a très-bien obſervé la céſure des vers Alexandrins.

Souhaitez-vous un modele de cette proſe verſifiée? Voici la dix-ſeptiéme Ode du premier Livre.

Vous ne boirez chez moi que du vin de
Sabine
Cher Mécene, l'honneur des Chevaliers
Romains.
Et vous n'en boirez que fort peu.
C'eſt un vin que j'ai mis moi-même
Dans des Bouteilles Grecques;
Et que j'ai cacheté le jour
Que vous reçutes au Théâtre
Les applaudiſſements dont retentit le
Fleuve.

Voulez-vous voir de petits vers, à la rime près, comme ceux des Epithalames d'Opéra? Vous en trouverez dans la ſeiziéme Ode.

Eſt-il un homme
Quand il a bien bû
Qui ſe plaigne
Des fatigues
De la guerre
Ou de la dure
Pauvreté?

Malgré l'avantage de cette verſification, M. B. ne ſe flatte point que l'on ſe faſſe un plaiſir de lire ſa traduction, il croit même que *perſonne ne fera ſa lecture favorite d'une traduction des Odes d'Horace quelque parfaite qu'on la ſuppoſe.* Si l'on trouve tant de plaiſir à lire Horace, ce n'eſt donc point parce qu'il a toujours les penſées les plus convenables à ſon ſujet & les plus beaux ſentiments, parce-qu'il montre partout un génie ſublime & un cœur excellent : car tout cela pourroit ſe rendre en françois. C'eſt ſeulement parce qu'il eſt en latin.

La traduction de M. B. me paroît très-propre à donner une haute idée de la langue latine.

LETTRE II.

LE *Sistême du Philosophe Chrétien* vient d'être réimprimé avec des additions. Le tout n'a que 52 pages; cependant on y démontre l'existence de Dieu, la distinction du corps & de l'ame, & la réalité du moral, vérités philosophiques qui sont le fondement de toute Religion. De-là on passe aux loix de la nature, on prouve leur insuffisance & la nécessité d'une loi positive. Je transcris volontiers cette preuve que je ne pourrois rendre autrement sans qu'elle y perdît. Vous y reconnoîtrez le stile de M. de G. qui est aussi l'Auteur des Agrémens du Langage « nous sentons, „ dit-il, que pour répondre à ce que „ la nature même exige de nous, il „ faut que nous soyons justes, vrais, „ bons, fidéles à nos engagements. „ Mais que ce fût à cela que se bor„ nâssent nos devoirs, les desseins „ de Dieu paroîtroient eux-mêmes „ bien bornés. Quels mérites en effet „ pourrions nous acquérir en acquies-

Sistême du Philosophe Chrétien

„ cant à ce que notre cœur d'accord „ avec notre raiſon nous inſpire. Il „ nous en couteroit pour nous y re- „ fuſer. Mais puiſque nous ſommes „ deſtinés à mériter, il eſt évident „ qu'il faut que nous méritions le „ plus qu'il eſt poſſible, Dieu ne „ pouvant ſans déroger à ſa ſageſſe „ préférer le moins bon au meilleur; „ il falloit donc qu'aux loix de la „ nature que nous ſuivons toujours „ ſans peine, & ſouvent même avec „ plaiſir, Dieu en ajoutât d'autres „ dont l'obſervance nous coutât des „ efforts & des ſacrifices. » De-là il ſuit que le ſacrifice de notre raiſon étant celui qui coute le plus, eſt le plus méritoire; & dès lors qu'il eſt néceſſaire. Vous êtes trop éclairé pour ne pas prévoir toutes les autres conſéquences de cette Dialectique. Mais le commerce de lettres que nous avons enſemble eſt borné à des remarques purement litteraires, ce qui m'empêche de continuer l'extrait de ce ſiſtême, qui eſt lui-même un extrait des méditations les plus profondes. On n'a jamais raſſemblé un ſi grand nombre de ſi grandes choſes

choſes dans un ſi court eſpace. Tous ces objets raprochés & préſentés ſous un ſeul point de vuë, rendent le tableau plus frappant. C'eſt d'ailleurs un ſiſtême ſuivi dont toutes les propoſitions tiennent Géométriquement les unes aux autres, & deviennent de plus en plus ſolides par leur enchaînement. C'eſt (ſi je ne me trompe) un des ouvrages les plus capabes de rendre Philoſophes bien des Chrétiens, & de rendre Chrétiens bien des Philoſophes

La Feinte ſuppoſée (*a*) Comédie repréſentée l'été dernier ſur le Théâtre Italien roule ſur un jeu galant qui eſt le tableau d'une intrigue amoureuſe, & qu'autoriſe le lieu de la Scêne, une maiſon de campagne. On donne à chaque Dame un Chevalier qui feint d'en être l'Amant, & qui pour la rendre ſenſible met tout en uſage, déclarations, ferments, billets-doux. La Dame après s'être deffendue ſuivant l'uſage cede enfin, ou en fait ſemblant : ce ſont les droits du jeu, & voici l'intrigue de la piéce. Par La Feinte ſuppoſée.

[*a*] A Paris chez Cailleau Libraire Ruë S. Jacques.

une tricherie *du Marquis* qui cherche à se débarasser d'un mariage de convenance, *Moncade* se trouve chargé de joüer l'amour auprès *de la Comtesse*, qu'il aime véritablement & dont il est aimé. Ce qui produit des deux côtés la feinte supposée. Cette idée m'a parû jolie. J'aime la situation de ces amants qui se font les protestations les plus vives, & qui ont toujours lieu de douter si elles sont sinceres. Ils ne s'étoient pas encore expliqués. Ce divertissement les met à leur aise. Ne trouvez-vous pas qu'ils ressemblent assez à quelques Acteurs, & à quelques Actrices qui joüent ensemble les Rôles d'amants si naturellement? On voit tous les jours sur le Théâtre de ces feintes supposées. Mais je n'aime pas que le Marquis & Moncade tendent de concert un piége à la Comtesse, & cherchent à lui faire signer un Contrat supposé. Cette feinte étoit de trop, & ce dénouement ne s'accorde pas avec la probité du Marquis & la délicatesse de Montval.

LETTRE III.

CE que nous avons dit de l'éssai de M. Addison sur les Géorgiques vous a fait plaisir. Et nous croyons vous obliger aussi en vous envoyant aujourd'hui le Discours de M. Pope sur la Pastorale, traduit par M. Larcher à qui l'on est redevable de la première & de la seule traduction que nous ayons de *l'Electre d'Euripide*, (a) & qui sçait aussi bien l'Anglois que le Grec. Vous avez vû Virgile comme Auteur de Géorgiques, mis en paralelle avec Hesiode. Vous l'allez voir comme Auteur d'Eglogues comparé à Théocrite. Leurs défauts, & leurs avantages particuliers sont tracés en peu de mots. Mais qu'il est difficile de rendre M. Pope l'écrivain le plus précis, le plus énergique, dans la langue du monde la plus précise & la plus énergique! La traduction de M. Larcher est très-exacte, très-pure, & elle a cet avantage qu'on la lit sans s'appercevoir que ce soit une traduction. ....

[ ] A Paris chez Cailleau Rue S. Jacques.

DISCOURS
SUR
LA POESIE PASTORALE.

Rura mihi & rigui placeant in vallibus amnes,
Flumina amem, sylvasque, inglorius ;
Virgil.

JE ne crois point qu'il y ait de genre de Poësie sur lequel on se soit plus exercé, que sur celui qu'on appelle Pastoral ; je ne crois pas non plus qu'il y en ait où l'on ait moins réussi. Il me paroit donc nécessaire de dire quelque chose de cette sorte de Poëme ; & mon but est de renfermer en quelques pages, sans omettre les regles qui sont en ma faveur, la substance de cette multitude de Dissertations que les critiques ont faites à ce sujet. On trouvera aussi dans ce discours la maniere de concilier les endroits sur lesquels ils paroissent ne

pas s'accorder, & quelques remarques qui ont, ce me ſemble, échappé à leurs obſervations.

On penſe que l'âge qui a ſuivi la Création, a vû naître la Poëſie; & comme la premiere occupation des hommes paroît avoir été de garder les troupeaux, il eſt auſſi vraiſemblable que la Poëſie la plus ancienne eſt la Paſtorale. Il eſt naturel d'imaginer que le loiſir des premiers Bergers exigeant quelques amuſements, aucun n'étoit plus convenable à leur vie ſolitaire que le Chant, & qu'ils s'en ſervirent d'abord pour célébrer leur bonheur. C'eſt ainſi que le Poëme fut inventé. Cultivé dans la ſuite, il devint une parfaite image de ces tems heureux, image qui en nous inſpirant de l'eſtime pour les vertus du premier âge, peut les rendre recommandables au ſiécle préſent: & comme de tous les emplois champêtres, celui de Bergers les laiſſe joüir de la vie la plus tranquille, les Poëtes les préférerent & les introduiſirent dans leurs ouvrages, auſquels on a donné par cette raiſon le nom de Paſtorale.

Une Paſtorale eſt une imitation de

l'action d'un Berger. La forme de cette imitation est dramatique ou narrative, ou composée de l'une & de l'autre. La Fable en doit être simple, les mœurs ni trop polies ni trop rustiques, les pensées unies : elles y sont cependant susceptibles de quelque vivacité & de quelque passion, mais tout cela très-court & très-facile. L'expression en doit être naive, & pourtant aussi pure que la langue le peut permettre ; propre sans être fleurie ; aisée & cependant pleine de vie. En un mot la fable, les mœurs, les pensées, & le stile doivent respirer la plus grande simplicité qui soit dans la nature.

Le caractére complet de ce Poëme consiste en trois choses, la simplicité, la brièveté, & la délicatesse. Les deux premieres rendent une Eglogue naturelle, & la derniere la rend agréable.

La Pastorale est une image de ce qu'on appelle l'âge d'or, réflexion importante dont on peut profiter avec nous, si l'on veut copier la nature. Il suit de cette réflexion que nous ne devons point y représenter les Bergers tels que sont ceux de nos jours ;

mais tels qu'on conçoit qu'ils étoient dans ces premiers tems, où l'on attachoit à ce nom une idée de distinction & où les plus grands hommes se faisoient honneur de conduire des troupeaux. Pour pousser encore plus loin cette ressemblance, la piété envers les Dieux qui se fait sentir dans tous les ouvrages de l'antiquité, doit briller dans tout le poëme. Il faudroit aussi conserver quelque goût de l'ancienne maniere d'écrire. Pour cela, les connexions doivent être un peu négligées, les narrations & les descriptions succintes, & les périodes concises. Ce n'est point assez que les sentences soient courtes; il faut que toute l'Eglogue le soit aussi. La Poësie n'étoit pas une occupation pour les anciens Bergers, mais elle leur servoit d'amusement à leurs heures de loisir.

Mais quant au siécle présent rien n'est plus propre à rendre cette sorte d'ouvrage naturelle que d'y donner quelque connoissance de ce qui se passe dans la campagne. Cela doit paroître plûtôt fait par hazard qu'à dessein; quelquefois même il est

mieux de le laisser seulement entre-voir, de crainte qu'à force de s'étudier à devenir naturel, on ne détruise le plaisir. Car l'agrément de ce genre de Poësie, ainsi que le remarque M. de Fontenelle, ne vient pas tant de l'idée de la vie champêtre que de sa tranquilité. Il faut donc se servir de quelque illusion, pour rendre une Pastorale agréable. Et cette illusion consiste à montrer le plus beau côté de la vie des Bergers, & à cacher leurs miséres. Il ne suffit point d'introduire des Bergers qui s'entretiennent; Il faut encote avoir égard au sujet, & faire ensorte qu'il renferme en lui-même quelque beauté particuliere, & qu'elle soit différente dans chaque Eglogue. Il est d'ailleurs nécessaire que chaque Eglogue présente à la vuë un Paysage qui doit avoir aussi sa variété.

Le moyen d'acquerir cette variété à un grand dégré est de tirer souvent des comparaisons, des objets les plus agréables de la campagne; de faire des interrogations à des choses inanimées, quelques digressions, belles & courtes; quelquefois de

s'arrêter un peu sur des circonstances, & de donner aux expressions ces tours élégants, qui rendent la Poësie extremement douce & gracieuse. Pour les nombres, quoiqu'ils ayent la Mesure héroique, ils doivent être néanmoins les plus simples, les plus faciles & les plus coulans qu'on puisse imaginer.

Telles sont les régles sur lesquelles nous devons juger d'une Pastorale. Et comme on ne peut donner les régles d'un art que lorsqu'il a atteint le point de perfection, il est clair qu'on doit les tirer des ouvrages où cet art paroît porté au plus haut dégré. Aussi est-ce d'après la pratique de Théocrite & de Virgile, les seuls Auteurs reconnus excellents en ce genre, que les critiques ont formé la théorie précédente de la Pastorale.

Théocrite l'emporte par le naturel & la simplicité. Les sujets de ses Idylles sont purement pastorals, mais il n'est pas si exact dans ses personnages, ayant introduit des Moissoneurs, des Pêcheurs aussi bien que des Bergers. Il s'embarque ordinairement dans de trop longues descriptions :

celle de la coupe dans, la premiere Paſtorale en eſt un exemple remarquable. Il paroît un peu défectueux dans les mœurs ; ſes Bergers ſont quelquefois choquans & immodeſtes, & peut-être trop ruſtiques,par exemple dans la quatriéme & la cinquiéme Idylle. Mais c'eſt une aſſez grande gloire pour cet Auteur, que tous ceux qui l'ont ſuivi ayent emprunté de lui ce qu'ils ont de meilleur, & que le Dialecte dont il s'eſt ſervi ait un charme ſecret qu'aucun n'a pû égaler.

Virgile qui copie Théocrite raffine ſur ſon original, & dans tous les points où le jugement a le plus de part, il eſt de beaucoup ſupérieur à ſon maître. Quoique quelques-uns de ſes ſujets ne ſoient point Paſtorals en eux-mêmes, & qu'ils n'en ayent que l'apparence, ils ont une variété étonnante que le Poëte Grec n'a point connue. Il le ſurpaſſe encore en régularité & en briévété, enfin il n'eſt reſté au deſſous de lui que dans la ſimplicité & dans la propriété du ſtile. Le premier de ces défauts étoit peut-être celui de ſon ſiécle, &

le dernier celui de ſa langue.

Parmi les Modernes, ceux qui ont pris les Anciens pour modeles ont eu le plus grand ſuccès. Les deux plus beaux génies en ce genre ſont le célébre Taſſe & notre Spenſer. Le Taſſe dans ſon Aminte eſt autant ſuperieur à tous les Auteurs de Paſtorales, qu'il l'eſt dans ſa Jéruſalem aux autres Poëtes épiques de ſon pays. Mais comme l'Aminte paroît avoir été en Italie l'origine d'un nouveau genre de Poëſie, ſçavoir la Comédie paſtorale, on ne peut guere la regarder comme une copie des Anciens. Le Calendrier de Spenſer, à ce que dit Mr. Dryden, eſt le meilleur ouvrage en ce genre qu'aucune Nation ait produit depuis le ſiécle de Virgile. Cet éloge n'empêche pas qu'on ne le trouve répréhenſible en quelques points. Ses Eglogues ſont un peu trop longues, ſurtout ſi nous les comparons à celles des Anciens. Il eſt quelquefois trop allégorique, & il traite les ſujets de religion en ſtile de Paſtorale, comme l'avoit fait avant lui le Poëte de Mantoue. Il s'eſt ſervi de la meſure lyrique, ce qui eſt

contraire à la pratique des Anciens. Ses ſtances ne ſont pas toujours les mêmes ; elles ne ſont pas non plus toujours bien choiſies. Ce dernier défaut peut en avoir produit un autre, le défaut de préciſion. Car le quadrain l'a quelquefois obligé d'affoiblir ſa penſée, & de l'étendre en quatre vers, au lieu qu'il l'auroit rendu vive & forte en la reſſerrant dans les bornes de deux vers.

Dans les mœurs, les penſées & les caractéres, il approche beaucoup de Théocrite, quoiqu'il lui ſoit certainement bien inférieur dans ſon dialecte, malgrè les ſoins qu'il s'y eſt donnés. Le Dorique avoit du tems de Théocrite ſes beautés & ſes propriétés : on s'en ſervoit dans une partie de la Grece, & il étoit uſité par les perſonnes de la plus grande diſtinction : l'ancien Anglois au contraire & les phraſes champêtres de Spenſer ſont entierement ſuranées, ou ne ſe trouvent plus que dans la bouche de la plus vile populace. Comme il y a une grande différence entre la ſimplicité & la ruſticité, l'expreſſion des penſées ſimples doit être naive

ſans être groſſiére. L'addition qu'il a faite à ſes Eglogues d'un Calendrier eſt très-belle, puiſque par ce moyen, ſans compter cette morale d'innocence & de ſimplicité qui lui eſt commune avec les autres Auteurs de Paſtorale, il en a une qui lui eſt particuliere. Il compare la vie humaine aux différentes ſaiſons, & repréſente à la fois à ſes Lecteurs ſous le même point de vuë un tableau des grands & des (a) petits Mondes dans tous leurs aſpects & toutes leurs viciſſitudes. Cependant la diviſion trop ſcrupuleuſe qu'il a fait de ſes paſtorales en mois l'a obligé de répéter dans trois mois différents la même deſcription en changeant ſeulement de termes, & lorſqu'il l'avoit épuiſée, à l'omettre entierement. De-là vient que quelques-unes de ſes Eglogues, comme la ſixiéme, la huitiéme, & la dixiéme, ne different que par le titre. La raiſon en eſt évidente, l'année n'a pas aſſez de variété pour fournir à chaque mois une deſcrip-

(a) L'Homme eſt appellé par bien des Auteurs Micro-Coſme, ou petit-Monde.

tion particuliére, comme elle le peut à chaque saison.

A l'égard des Eglogues suivantes (*a*), qu'il me suffise de dire qu'elles renferment tous les sujets que les critiques de Théocrite & de Virgile conviennent être propres à la Pastorale; qu'elles ont des descriptions aussi variées selon les différentes saisons que celles de Spenser. Pour ajouter encore à cette variété, on y a observé les différents tems de la journée, & les occupations champêtres particulieres à chaque saison, & à chaque tems du jour, ainsi que les paysages & les lieux destinés à ces occupations. On n'y a point négligé les allusions aux divers âges de l'homme & aux passions qui caractérisent chaque âge.

Au reste si ces Eglogues ont quelque mérite, c'est aux Anciens que j'en suis redevable, & si j'ai eu le loisir d'étudier leurs ouvrages, je puis me flatter aussi d'avoir employé tous mes soins à les imiter

(*a*) Ce discours sert de Préface aux Eglogues de M. Pope.

LETTRE XI.

Traité des différents dégrès de la Certitude morale.

VOus n'ignorez pas, Monsieur, que l'on se récrie tous les jours contre les abus de l'Algebre. Qu'il serve, dit-on, à perfectionner la Géometrie, & les Arts qui en dépendent. Qu'il soit utile à la Musique; qu'il lui donne une énergie dont elle ne paroissoit pas susceptible. Mais n'est-ce pas abuser du calcul que de vouloir l'appliquer à la Métaphisique & à la Morale. Ne semble-t-il pas que nous reconnoissions l'impossibilité où nous sommes de dire quelque chose de neuf sur ces matiéres, puisque nous nous efforçons de leur donner un air de nouveauté par la maniére de les rendre. Les lettres & les signes algébriques sont pour la plûpart des hommes, aussi barbares que les termes de la Philosophie Scholastique. Quand une chose peut être bien exprimée dans le langage ordinaire, & par-là mise à la portée de tout le monde, pourquoi se servir d'une langue étrangere & réservée à des

ſçavans ; qui ſont toujours en petit nombre ? Voilà à peu près tous les raiſonnements dont peuvent s'appuyer ceux qui prétendent que l'on abuſe aujourd'hui de l'Algébre ; & voici, je crois, ce que l'on peut leur répondre.

La langue la plus parfaite ne doit-elle pas être celle de la raiſon & ſurtout celle des ſciences qui ont pour objet nos penſées & nos mœurs ? Si elle eſt la plus préciſe & la plus propre à fixer la valeur des idées & des raiſonnements, ſi elle eſt la ſeule qui ne ſouffre aucun équivoque, les avantages que l'on peut en retirer, dédomagent bien de quelques peines qu'il coute pour l'apprendre. Tel eſt le caractére de l'Algébre. Peut-on ſe plaindre que l'on en faſſe trop ſouvent uſage. Il met les verités dans toute leur force, & ne laiſſe pas même de ſubterfuge aux eſprits ſophiſtiques. Il n'eſt rien au monde qui ne puiſſe être calculé, puiſque tout ce qui eſt a quelque qualité, & par conſéquent une infinité de rapports, ou de différences avec d'autres êtres. Au reſte il n'eſt pas étonnant que bien

des perſonnes s'opoſent aux progrès de cette ſcience. Que deviendroit tout le clinquant de la litterature moderne, s'il paſſoit au creuſet de l'Algébre ? Que deviendroient ces idées bizarres que l'on goûte à proportion qu'elles ſont ſingulieres & extravagantes & qui ſont étayées de quelques bons-mots au lieu de preuve ? Où en ſeroient tant de beaux-eſprits frivoles, tant de gens à ſiſtêmes, ſi l'on parvenoit à calculer les différents dégrés de la certitude morale, & que l'on réduiſît le plus ſouvent tout leur ſçavoir à Zéro.

C'eſt ce qu'a entrepris M. D. Mais il n'a employé que le calcul le plus ſimple ; & il n'a pas cherché comme bien des Géometres, à multiplier les difficultés pour s'en faire honneur. Il s'eſt attaché au contraire à les applanir, & les moyens dont il s'eſt ſervi pour réuſſir ſont la clarté, l'ordre & la ſimplicité. Il marque d'abord la différence qu'il y a entre l'évidence & la Certitude. On ne ſçauroit diſtinguer deux ſortes d'évidences. Mais la Certitude peut être plus ou moins grande. Il diviſe celle qui eſt Morale en

complette ou absolue, & en incomplette ou rélative. Ce n'est pas ici une distinction chimérique. Une note en fait sentir l'objet & la nécessité.

La Certitude Morale complette ou absolue est *celle qui oblige un homme sensé à lui donner un plein consentement sans exiger une assurance plus grande.* Cette définition conviendroit également à une chose évidente. Mais si le caractere de la Certitude Morale est d'être susceptible de plus & de moins, comment peut-elle être absoluë?

Bornons-nous à l'incomplette, puisque notre but est d'être toujours intelligible. Elle dépend de la confiance que l'on a dans les personnes qui rapportent les faits. Ce sont les différents dégrés de confiance qui font ceux de la crédibilité. On partage cet examen en quatre propositions; « les » deux premieres regardent ceux qui » rapportent des faits, des nouvelles, » des choses ignorées, sur quoi il » faut considérer s'ils les rapportent » ensemble, ou l'un après l'autre, » s'ils s'accordent dans leurs rap» ports, & jusqu'à quel point ils s'y » accordent, s'ils n'ont aucun interêt

» à séduire & à tromper. » Ces considérations sont très judicieuses. Quelle confiance pourra mériter un homme qui entreprend une histoire & qui attend une pension?

Mais quelle est *la crédibilité d'un rapport fait par plusieurs personnes qui se succedent les unes aux autres* & qui meritent un dégré inégal de confiance, parce qu'elles ne peuvent rapporter que ce qui leur a été transmis?

Si le rapport de la personne qui me dit avoir vû, n'a pour moi que la Certitude d'un $\frac{5}{6}$, celui d'une seconde personne qui me dira l'avoir appris de la premiere n'aura pour moi que la Certitude d'un $\frac{5}{6}$ d'un $\frac{5}{6}$ & ainsi de suite. La crédibilité des rapports successifs diminue donc à mesure qu'ils s'éloignent de leur source. La tradition la plus ancienne est donc la moins croyable. (Il ne s'agit ici que des connoissances humaines. Les autres ont la plus grande Certitude, celle que M. D. appelle complette ou absoluë.)

Dans la seconde proposition, M. D. examine la crédibilité d'un rapport fait par plusieurs témoins con-

currents, ou qui viennent enſemble rapporter un fait ou une nouvelle. S'ils ſont en grand nombre & qu'ils s'accordent dans toutes les circonſtances ou du moins dans les principales & les eſſentielles, le nombre des dégrés de Certitude Morale ſera égal à celui des témoins. Mais s'ils ne s'accordent pas dans les circonſtances & qu'ils ſe contrediſent mutuellement, la Certitude relative diminuera d'un dégré à chaque variété, à chaque variation, & pourra ainſi devenir égale à Zéro, au lieu que les rapports les plus unanimes ne pourront jamais atteindre à la certitude abſoluë. Il manquera toujours par exemple $\frac{1}{6}$ à chaque rapport. Il y aura pourtant à parier bien de millions contre l'unité, mais cela ne formera jamais une Certitude complette ou abſoluë. D'où il ſuit qu'il eſt impoſſible d'être parfaitement ſûr de toutes les narrations ou récits hiſtoriques *par rapport aux connoiſſances humaines.*

La troiſiéme propoſition regarde le ſujet, & les circonſtances de la choſe propoſée. « Si quelques-unes ſont » ſupprimées ou altérées, quelle foi

» doit-on avoir dans le rapport lui-
» même? Nulle, si les circonstances
» sont altérées ou suprimées à dessein.
» Une très-médiocre; si elles le sont
» par mégarde ou par ignorance.» Un
historien que nous appercevons avoir
falsifié à dessein une circonstance
est également capable d'avoir falsifié
les autres. Quelle Certitude avons-
nous qu'il ne l'ait point fait? disons la
même chose de celui qui a altéré
quelque circonstance par ignorance.
Il a pû également altérer toutes les
autres, » & dès lors l'histoire entiè-
» re est dépourvuë de son caractere
» propre & essentiel, qui est la ve-
» rité.» Il y aura 56 à parier contre
35, que le tout a été altéré & fal-
sifié.

Jugeons d'après cela de tous les
livres d'histoire. Prenons-en deux des
plus exacts qui contiennent celle du
même pays. Il y a toujours bien des
circonstances sur lesquelles ils ne s'ac-
cordent point. L'un ou l'autre histo-
rien les a donc altérées ou falsifiées.
Je suppose, ce qui est le plus vraisem-
blable, que chacun d'eux ait raison
sur telle circonstance & soit mal fon-

dé sur telle autre. Que résulte-t-il de-là ? qu'ils ne sont pas même croyables dans les circonstances où ils s'accordent, & qu'ils ont *écrit un Roman, un conte de Fées plûtôt qu'une histoire.*

La quatriéme proposition réunit les trois précédentes, les compare ensemble, & fait voir toutes leurs conséquences. Nous en avons déja remarqué plusieurs, mais il reste encore les plus importantes que M. D. a développées en très-peu de mots. Il examine ici « la certitude d'un rap-» port qui se transmet d'âge en âge, » soit de vive voix, soit par écrit, » soit d'homme à homme, soit de » société en société. » M. D. traite d'abord de la tradition qui est orale ou de vive voix, ensuite de celle qui est conservée dans les Ouvrages

1°. Si la tradition se transmet de vive voix & d'âge en âge, & que nous prenions pour chaque âge un espace de vingt années, M. D. a trouvé par le calcul qu'elle perd à chaque âge un douzième de sa certitude. Ainsi après douze âges ou 240 années, elle n'aura plus aucun dégré de certitude. On lit dans l'ou-

vrage de M. D. 480 années, ce qui nous paroît être une faute d'impression d'autant plus considérable qu'elle est répétée.

2°. Il n'est pas douteux que la tradition écrite soit à la main, soit dans les livres imprimés ne s'altére pas si aisément. A l'égard des manuscrits, les premieres copies aussi manuscrites qu'on en prendra auront sans doute très-peu de fautes : mais les secondes en auront bien davantage ; & ainsi toujours de plus en plus. On fait voir qu'une tradition écrite comparée à celle qui est orale, dont on vient de parler, peut se conserver la même 100 années, & ne peut diminuer de la moitié qu'après 7 fois 100. & il faut 14 fois cent pour qu'elle se trouve n'avoir aucun dégré de certitude.

3°. La tradition conservée dans les livres imprimés est la plus certaine de toutes malgré les nouvelles fautes que les fréquentes réimpressions ajoutent aux anciennes. Car on peut y remedier en confrontant ensemble les éditions faites successivement. Mais il faut enfin que toute tradi-

tion, soit qu'elle soit orale, soit qu'elle soit écrite, perde insensiblement de la Certitude Morale incomplete qu'elle avoit dans son origine; & que cette Certitude se réduise à rien, ou presque rien. (*a*)

Il suit de-là que tous les faits qui se sont passés sous nos yeux deviendront équivoques par la suite des tems, & enfin feront au rang des fictions romanesques. L'immortalité à laquelle les hommes peuvent aspirer a ses limites; & de même que la patrie d'Homere est aujourd'hui parfaitement ignorée, il sera un jour incertain s'il a fait un Poëme, & enfin dans des siecles encore plus réculés, s'il a existé. Mais dira-t-on depuis le siecle d'Auguste on ne s'apperçoit pas que ce qui regarde Homere ait perdu le moindre dégré de Certitude. A cela je répons, que l'on connoissoit peut-être alors bien des particularités de la vie d'Homere qui ne sont point parvenues jusqu'à nous. D'ailleurs il ne suffit pas de

(*a*) *Il est non équivoque que nos Livres ainsi ni la tradition de notre Religion ne sont point compris dans le calcul.*

quelques

quelques siécles. Et si 1400 ans peuvent à peine éteindre la tradition manuscrite, on peut juger du grand nombre de siécles durant lesquels celle qui est imprimée peut subsister.

Cet ouvrage qui est très-court est aussi très-digne de son illustre Auteur. Lorsqu'il nous fait voir que tôt ou tard les faits perdent toute leur certitude, il renverse en quelques pages presque tous les in-folio.

Ce que l'on dit des faits historiques convient aussi aux expériences de la physique. Elles n'ont pour la plûpart des hommes qu'une certitude morale, & dès-lors sujette à s'affoiblir insensiblement & de jour en jour. Ce sont toutes ces réfléxions qui ont fait dire à Scarron.

Il n'est rien ici-bas que le tems ne dissoude ;
Faut-il donc s'étonner qu'un méchant Pourpoint noir
Que j'ai porté dix ans, soit percé par le coude ?

LETTRE XII.

Nouveaux Essais de Phisique par M. le Ratz de Lanthenée.

JE pense avec vous, Monsieur, que sans être Géomêtre, il n'est pas possible de devenir un grand Phisicien. Ce n'est pas assez de faire des expériences : elles ne supposent qu'un certain art, & peuvent former au plus un observateur. Mais la science consiste à en saisir exactement les raports, & à découvrir par ce moyen les principes généraux dont elles dépendent. Ce qui ne se peut faire sans avoir l'esprit de combinaison qui n'est autre chose que l'esprit Géométrique. M. de Lanthenée convaincu de cette vérité s'est livré à l'étude des Mathematiques, avant de s'appliquer à celle de la nature. Il n'a cherché à pénétrer les ressorts du Méchanisme insensible dont elle se sert dans la plûpart des Phénomenes, qu'après avoir composé des *Elemens de Géométrie* dont il a fait part au Public, il y a quelques années, & qu'il a *démontrés sans le secours des Proportions.*

M. de Voltaire lorsqu'il donna sa Philosophie sous le nom d'Élements de la Philosophie de Nevvton, avoit déja une réputation faite qui rejaillissoit sur tous ses ouvrages. Aussi ses Elements furent-ils attaqués de toutes parts. M. de Lanthenée entra dans la dispute philosophique qu'il y eut à cette occasion entre M. Banniere & M. de Voltaire & réfuta également ces deux adversaires. La Lettre qu'il adressa à M. de Voltaire, respiroit autant l'homme de Lettres que le Phisicien. Mais M. Privat de Molieres qui étoit célébre alors, mit à cette lettre une sorte d'Apostille un peu trop vive. Il semble que ce soit le défaut ordinaire des Apostilles.

M. Banniere qui se flattoit d'avoir abattu le sistême de M. de Voltaire en avoit voulu élever un sur ses débris. Il avoit imaginé je ne sçai quelles Atmospheres qui environnoient tous les corps, mais dont il ne rendoit d'autre raison, sinon qu'elles lui étoient nécessaires pour expliquer les Phénomenes de la lumiere. M. de Lanthenée lui objecta que cette hypotese étoit vague, que d'ailleurs elle

étoit insuffisante. En effet ces Atmosfpheres, telles que les supposoit M. Banniere, n'étant point composées de couches dont la densité fût assez différente, ne pouvoient jamais servir à expliquer la Réfrangibilité. Elles n'étoient appuyées d'aucune Loi Mecanique ; quel usage en pouvoit-on faire pour montrer le Méchanisme de la nature ?

M. de Lanthenée qui a détruit les Atmosfpheres de M. Banniere vient de nous dévoiler celles qui existent réellement. Il nous fait voir de quelle maniere elles se forment autour de chaque corps. Il nous fait voir que la densité des couches qui les composent commence par diminuer en s'éloignant des corps, augmente ensuite à une certaine distance, & à une distance plus grande finit par diminuer encore. Enfin il nous fait voir par les yeux de l'esprit qu'il doit y avoir nécessairement autour de chaque corps *trois milieux* que nous n'appercevons pas.

Il remarque très-bien que tous les corps de même espece ayant des Atmosfpheres d'une égale épaisseur, les

plus petits auront des Atmosphères plus grandes relativement à leur volume. Il fait une application heureuse de ces principes. Tous ces objets forment *les nouveaux Essais de Phisique* (*a*) dont nous n'avons encore que le premier entretien. Il roule sur des expériences curieuses qui nous font souhaiter les entretiens suivants.

Pour expliquer ces expériences ; M. de L. n'a besoin de créer aucun principe particulier, & il n'a recours qu'aux vérités reconnuës pour telles dans tous les sistêmes.

1o. Toutes les matieres ont des pores ; ils sont variés comme elles, plus ou moins grands & diversement configurés suivant les différentes sortes de matieres.

2°. L'air est chargé d'une infinité de corpuscules aussi différents par le volume, & la configuration.

» Parce qu'ils se meuvent continu-
» ellement en tout sens, on peut en
» considérer la masse totale comme
» un fluide qui se soutient dans l'air,
» & qui entoure tous les autres corps
» sensibles. »

(*a*) A Paris chez Durand ruë S. Jacques.

Mais quelques figures qu'ayent ces corps, quels que soient leurs pores; il est clair qu'il se trouvera toujours des corpuscules analogues qui pressés par l'air environnant rencontrent moins de résistance du côté des pores remplis, comme on sçait, d'une matiere plus subtile que l'air.

De-là il suit que ces corpuscules s'introduisent dans ces pores. Dès qu'ils y sont une fois, ils se trouvent en prise à toute l'action de la matiere subtile. Etant isolés, & n'étant plus comprimés par l'air, ni soutenus par d'autres corpuscules, ils cedent à la matiere subtile qui fait par tout des efforts continuels & en tout sens.

Que le nom de *matiere subtile* n'effarouche point les Nevvtoniens dont ce siècle abonde. Ce nom est à la vérité consacré par Descartes. Mais Nevvton l'a adoptée, cette matiere subtile, sous d'autres noms. Les sistêmes des Philosophes ne sont pas si opposés qu'on se le persuade communément. Otez la différence des noms; ils reviennent presque tous au même.

D'ailleurs la matiere subtile n'est

point Siſtématique. Son exiſtence eſt démontrée par les diſſolutions & les efferveſcences.

De ce qu'elle produit des effets ſi conſidérables, il eſt facile de conclure que c'eſt un jeu pour elle de balotter, & de rejetter ces corpuſcules expoſés à toute ſa puiſſance.

Ils ne peuvent ſortir que par les pores qui les ont admis ; & ils forment ainſi une Atmoſphere autour de chaque corps.

Qu'une matiere ſoit en grand, ou en petit volume, elle a toujours les mêmes pores ; donc ils laiſſeront paſſage aux mêmes corpuſcules ; donc elle aura la même Atmoſphere ; donc plus un corps eſt petit, plus ſon Atmoſphere eſt grande relativement au volume de ce corps.

Mais les couches de chaque Atmoſphere ſont toujours de différente denſité. Leur compreſſion augmente à meſure qu'elles s'éloignent du corps juſqu'à une certaine diſtance, & diminuë enſuite dans le même rapport. Tout cela eſt fondé ſur les meilleurs principes que les bornes d'une Lettre ne me permettent point de vous re-

tracer, d'autant plus que je puis sans eux appliquer la Théorie de M. de Lanthenée à quelques expériences, ou plûtôt le suivre dans l'application qu'il en fait & qui me paroit heureuse. Tous les Phisiciens sentent que ces couches plus ou moins denses seront d'un plus grand usage dans les autres entretiens, & que ces différents milieux peuvent être très-utiles à l'Optique, à la Dioptrique.

Parmi les expériences que M. L. explique dans le premier entretien, je choisis la plus générale, celle que l'on a à chaque instant sous les yeux, l'évaporation des liquides, l'exhalaison des vapeurs.

Vous verrez aussi comment ces vapeurs après s'être élevées dans l'air jusqu'à une certaine hauteur doivent enfin se résoudre en pluye. De-là elles s'évaporent encore par les mêmes principes, & toujours successivement forment tantôt des nuages, tantôt des fontaines.

Nous avons vû que les corps de même nature, les plus petits comme les plus gros, ont des Atmosphéres d'une egale épaisseur.

Donc

Donc plus les vapeurs sont déliées plus elles ont d'Atmosphere relativement à leur masse. Or vous concevez qu'elles peuvent être tellement atténuées que leur volume augmenté par celui de l'Atmosphere fasse un volume total plus léger qu'un pareil volume d'air; & c'est en ce cas qu'elles s'y élevent.

Mais comme elles ne sont pas toutes, & toujours également atténuées, que d'ailleurs les densités de l'air sont d'autant moindres qu'il est plus distant de la terre, il est évident qu'elles doivent s'élever à des hauteurs différentes. Elles s'y soutiennent jusqu'à ce qu'elles se réunissent & deviennent plus pesantes qu'un pareil volume d'air. Alors elles retombent en pluye.

D'après le Méchanisme insensible des Atmospheres qne M. de L. a découvert, on explique sans peine tous ces Phénomenes, ainsi que ceux des Tuyaux Capillaires qui avoient échapé jusqu'ici aux recherches des Physiciens : mais les expériences s'ajustent si naturellement au systême raisonné de M. L: qu'elles en paroissent autant de preuves. On croiroit volontier

qu'elles n'ont été citées que pour appuyer sa Théorie, au lieu qu'en effet il n'a posé cette Théorie que pour être en état de les expliquer.

Quelque intéressant que soit ce premier Entretien nous avons tout lieu de croire que les Entretiens suivants ayant la Lumiere pour objet, le feront encore davantage.

Sur le mariage de M. G**.

L'Hymen vient de se reconcilier avec les Muses. Passez-moi ces expressions Poëtiques en faveur de M. G**. Poëte charmant, homme étonnant qui a un très-grand mérite & qui n'a point d'ennemis. Cet éloge sied bien dans la bouche d'un Critique.

Il m'est tombé entre les mains quelques Vers qu'on lui a adressés sur son mariage. On ne les destinoit pas à l'impression; aussi y trouverez-vous quelque négligence, un hémistiche peu exact. Mais ils m'ont paru naturels & faciles. C'est tout ce que l'on peut exiger dans ces sortes de petits Ouvrages que font naître les circonstances. Le naturel & l'aisance rendent les Vers suivants dignes du sujet.

*A Monsieur G***.*

Toi qui dans tes rimes charmantes,
Où brillent du plaisir les images riantes
Nous a tant de fois répété,
Que les astres de ta naissance
Furent la douce liberté
Et la paisible indépendance,
Sous le joug de l'Himen tu viens de t'asservir :
De tout engagement dédaigneuse ennemie,
Ta premiere Philosophie
S'opposoit à ces nœuds ; tu viens de la trahir :
Mais le Public te justifie,
L'objet auquel t'unit un choix judicieux.
Dans son esprit & dans ses yeux
Nous offre ton Apologie

LETTRE XIII.

Si Mademoiselle Ninon de Lenclos a été célebre dans le dernier siecle, elle ne l'est pas moins dans celui-ci. Elle vient d'être le sujet de Lettres de Ninon de Lenclos.

plusieurs ouvrages qui tous ont eû du succès. Le premier intitulé *Lettres de Ninon Lenclos* n'a guères d'autre mérite que ce nom. On y souffre à chaque page des cruels efforts que l'Auteur a faits pour contrefaire le stile d'une femme aimable. Tout y est précieux, & mignard. Les graces ne s'imitent point. Elles sont un don de la nature. Tout ce que l'art peut faire, c'est de les développer, & de les faire valoir en apprenant leur usage. Qui veut apprendre à les connoître & à les distinguer de l'affêterie, n'a qu'à comparer ces Lettres postiches avec celles de Mlle. de Lenclos, qui se trouvent dans les Œuvres de M. de S. Evremont son ami. Qu'étoit-il besoin de supposer des Lettres quand nous en avons de véritables?

Mémoires sur la vie de Mlle. de Lenclos.

Mais nous n'avions aucun livre dans lequel on eût rassemblé les particularités les plus intéressantes de la vie de Mlle. de Lenclos. Chacun en sçavoit une partie, & se faisoit un plaisir de la raconter. Les personnes répanduës dans le grand monde, ou versées dans la Littérature étoient là-dessus les mieux instruites, parce

que Mlle. de Lenclos avoit été également recherchée des Grands & des Gens de Lettres.

Et comme elle avoit à la fois le goût des plaisirs & celui des vertus, tout le monde souhaitoit que l'on nous donnât sa vie. On vient de publier enfin des *Mémoires sur la vie de Mlle. de Lenclos, par M. B.* (Monsieur Bret.) Il étoit juste qu'un homme de Lettres déja connu se chargeât de peindre l'esprit, & le cœur d'une femme qui avoit servi de médiateur entre le Beau-monde & la Littérature, qui en les ralliant avoit banni de l'un l'ignorance, & de l'autre la Pédanterie, cent fois pire que l'ignorance même.

Quelques Auteurs, moins connus à la vérité, avoient eû ce sujet en vuë; & désespérant d'y réussir s'étoient contenté d'en faire considérer toutes les difficultés. Ils semblent par une nouvelle sorte de jalousie avoir voulû détourner les autres même de l'entreprise. M. L. B. dans une préface à ses *Lettres sur l'Education des Princes* fait une mauvaise application d'une maxime d'Horace, & prétend que l'historien de Mlle. de Lenclos se ren-

étoit complice de ses foiblesses. Mais » n'omettre aucun fait de la vie d'un » Conquérant » répond très-bien M. Brêt, « ce n'est pas bruler comme lui » du désir de ravager la terre. »

Une Lettre anonyme insérée dans un des derniers Mercures a pour objet de prouver que toutes les vies de Mlle. de Lenclos, que l'on pourroit jamais faire seroient toujours de mauvais ouvrages ; & de ce qu'on n'en avoit fait aucune, on concluoit qu'il étoit impossible d'en faire de bonne : de ce que Saint-Evremont ; Rousseau &c. nous ont peint son caractere admirable & singulier c'est-à-dire le résultat de ses actions, on concluoit qu'il étoit impossible de décrire les actions qui forment ce caractere : de ce qu'elles sont très-intéréssantes on concluoit qu'elles ne pouvoient former un ouvrage intéressant. Les Mémoires que nous donne M. B. sont la meilleure réponse que l'on puisse faire à cette Lettre.

Ce ne sont pas seulement des *Mémoires sur la vie* de Mlle. de Lenclos. On y trouve tous les faits qui méritent d'être lûs. Ils y sont liés avec un art

infini. Ce n'eſt pas une ſimple eſquiſſe ainſi que le titre modeſte paroit l'annoncer. C'eſt un portrait achevé dans lequel toutes les proportions ſont obſervées ; & qui raproche ſous un ſeul point de vuë tous les traits de l'Héroine. Vous la reconnoîtrez par tout, telle que Rouſſeau nous la peint,

Inconſtante dans ſes deſirs,
Délicate dans ſes plaiſirs,
Pour ſes amis fidelle & ſage,
Pour ſes amants tendre & volage.

Vous la verrez dès ſa plus tendre jeuneſſe ce qu'elle fut dans tout le cours de ſa vie, Philoſophe voluptueuſe. L'amour prend en elle le ton de la raiſon & de la Religion. Vous verrez de grands politiques échouër auprès d'elle. Généreuſe & déſintéreſſée, elle réuniſſoit tous les avantages, & ſçavoit les aſſortir : elle eſtimoit les gens d'eſprit, elle aimoit ceux qui ſçavoient être amis, & ſe livroit aux hommes aimables.

Mais un ſpectacle bien ſingulier, c'eſt de voir Ninon de Lenclos en pa-

ralelle pour la probité avec un homme grave, & austere par état. Vous n'aurez pas de peine à croire qu'elle y gagne.

A l'égard du stile il est varié comme les évenements, simple & gratieux lorsqu'il s'agit de peindre Désiveteaux & sa Maitresse, touchant & pathetique dans l'histoire tragique de Ninon & de son fils.

J'appelle, ainsi qu'il est d'usage, cette Héroïne tantôt Ninon, & tantôt Mlle. de Lenclos. Ces deux noms expriment son caractere qui étoit un mélange de foiblesse & de solidité. On dit la voluptueuse *Ninon*; & *Mlle. de Lenclos* nous donne l'idée d'une femme raisonnable, & éclairée. Ainsi ces Mémoires joignent ce qu'il a de plus utile à ce qu'il y a de plus agréable, & à tout l'attrait des Romans, tout l'interêt de l'Histoire.

Parmi les Anecdotes de Mlle. de Lenclos j'en choisis une qui regarde Monsieur *Arouët de Voltaire*, & que vous ignorez peut-être à Berlin.

» Ce que l'on sçait de plus éton-
» nant des dernieres années de sa vie,

» c'est la visite que lui fit le jeune
» *Arouët* encore enfant. Mlle. de
» Lenclos l'examina avec une atten-
» tion singuliere, & parut démêler
» dans les réponses ingénieuses & vi-
» ves qu'il lui fit, les talents prodi-
» gieux qui devoient l'élever un jour
» au rang d'un des premiers génies
» de notre siecle. La passion des vers,
» & l'amour de la gloire sembloient
» déja s'annoncer chez lui, & Madlle.
» de Lenclos se fit un plaisir de les
» fortifier par les conseils qu'elle lui
» donna de s'y livrer; l'amitié qu'el-
» le se sentit pour lui l'engagea mê-
» me à lui léguer par son Testament
» une somme qu'elle destinoit à lui
» achêter des Livres. Quelle péné-
» tration dans Mlle. de Lenclos!
» quel heureux début pour Mon-
» sieur de Voltaire! »

Vous ignoriez peut-être aussi que M. Hughens eut jamais fait des vers. Un des effets les plus merveilleux des charmes de Mlle. de Lenclos est d'avoir inspiré des vers françois à ce fameux Géomettre Allemand. Ils sentent l'Equerre & le Compas,

DISCOURS EN VERS.

Sur les Plaintes de quelques gens de Lettres.

O Vous chez qui l'Envie a soufflé son poison,
Vous dont le vain murmure offense la raison
Osez-vous soutenir que Minerve indignée
Va nous ravir des Arts la palme dédaignée,
Qu'aujourd'hui parmi nous le Dieu même des Vers
Ne pourroit rappeller le siecle des Colberts,
Et qu'Emule jadis & de Rome & d'Athénes
La France dans son sein n'offre plus de Mécenes?
Le vrai Génie encor les fait naître avec lui.
Que Virgile paroisse il est sur d'un appuy,
Je le vois près du Thrône assis avec Horace;
Tandis que *Bavius* dans une Dédicace

Mandiant un honeur qu'il n'a pas mérité
Languit sans qu'on l'arrache à son obscurité.
Eh quoi ! jusqu'à *Macer* (*a*) Auguste ira descendre,
Et généreux sans choix on le verra répandre
Des bienfaits qui reçus par de si viles mains
Du Cigne de Mantoüe attirent les dédains ?

Muses, fut-il pour vous un siecle plus utile ?
Rome qui si long-temps vous a servi d'azile
Eût-elle dans ses murs ces Portiques fameux
Tels qu'on voit le Palais des Rois de nos Ayeux
Devenu le séjour d'illustres colonies
Que Loüis avec vous y retient réunies ?
Chez ses riches Questeurs vit-on comme à Paris
Les noms de ses Sçavans utilement inscrits ?

De l'oiseau de Nevers ingenieux Homere

(*a*) *Macer*. Mauvais Auteur contemporain de Virgile, il vouloit continuer Homere.

Dis-moi quel protecteur, quelle main salutaire
De ta Chartreuse obscure écartant les ennuis
Te fit marcher heureux au rang des Beaux-Esprits ?

L'héritier de Chaulieu doit-il à sa naissance
Les regards bienfaisants du Titus de la France ?
Et l'éclat seul d'un nom que lui donna le sort
L'a-t-il à la faveur élevé sans effort ?
Non, tes honneurs, ton rang sont le prix du génie ;
Et tu les dois, Bernis, au Dieu de l'harmonie.

A-t-on vû Nivernois, Dargenson, Richelieu,
Arbitres du vrai goût, abandonner ce Dieu ?
Ses Autels par leurs mains couronnés de guirlandes
Ne sont-ils pas toujours chargés de leurs offrandes ?
Vous m'en êtes témoins, vous, leurs amis heureux,

Vous que leur ſeule eſtime appelle à côté
d'eux.

Flatté du Courtiſan, récompenſé du
Maître,
Et toujours reſpecté lorſque tu voulus l'être;
Voltaire, ami des Grands, ami de nos
Héros,
Où ne t'ont pas conduit tes illuſtres tra-
vaux?
Si ton cœur n'a ſenti que l'amour de la
gloire
Parle, que faudra-t-il un jour à ta mémoire?
Adoré du Public de qui dans ſes tranſports
Tu reçûs des honeurs inconnus juſqu'alors,
Heureux même en payant un tribut à l'en-
vie,
Ce tribut qu'a payé le Chantre d'Ionie;
Compte ſi tu le peus tes ſuccès, tes plaiſirs
Et qu'enfin la raiſon y borne tes déſirs.

Dirai-je, Crébillon, par quels ſoins Ura-
nie (*a*)
Ranima ta veilleſſe au feu de ton Génie?
Dirai-je les bienfaits qu'elle verſa ſur toi?

(*a*) Mad. la Marquiſe de **.

Je la vois à ta gloire intéresser ton Roy:
Il parle, & de cet art dont s'honore Mayence (*a*)
On réunit le goût & la magnificence
Pour offrir dignement à nos yeux enchantés
Ces Vers que Melpoméne autrefoit t'a dictés. (*b*)
L'âge n'a point rendu ta marche chancelante,
Ose descendre encor sur l'Aréne sanglante,
Tu le dois ; à nos yeux fais briller ce poignard
Qui te rendit terrible & divin dans ton art.

Quelle autre gloire encore illustre ma Patrie ! (*c*)
Son sein a donc porté le Dieu de la saillie!
Ici, toujours rempli du sel de Rabelais
Prodiguant sans efforts & des fleurs & des traits :
Là, je le vois quitter la couronne tragique

(*a*) L'Imprimerie a pris naissance dans cette Ville suivant le sentiment de plusieurs.

(*b*) Il paroit une belle Edition de ses œuvres faite au Louvre aux dépens du Roy.

(*c*) Mrs. Crébillon & Piron sont tous deux nés dans la Capitale de la Bourgogne.

Pour

Pour redonner la vie & l'éclat au Comique.
Viens me dire, Piron, si les Arts décriés
Sans secours dans Paris languissent oubliés?
Dis-moi quel est ton sort ? quoi, des Dieux invisibles
Y rendent de tes jours les travaux moins pénibles.
Vertueux bienfaiteurs si dignes d'obliger!
Ils semblent de leurs dons ne vouloir exiger
Que l'unique plaisir délicat & suprême
De dérober leurs noms au Public, à toi-même : (a)
Je te connois, déja tes Burins immortels
Sur le Bronze ont rendu leurs bienfaits éternels.

Pourrois-je t'oublier, toi chez qui la pensée
Elégante, hardie, avec force élancée,
Imite d'un éclair le feu brillant & prompt
De quels nouveaux Lauriers a-t-on chargé ton front ?
On dépose en tes mains le livre de l'histoire

(a) M. le Marquis de Livry paya longtems à M. Piron une pension de 800 liv. sans être connu, & cet Auteur célébre ignore encor à qui il a obligation d'une Rente viagere de 600 liv. qu'on vient de lui constituer.

Et Loüis à ton nom vient de joindre sa
gloire. (a)

Je les verrai sur vous ces regards de
Loüis
Qui des talents heureux sont le plus noble
prix,
Vous qui de notre temps l'honeur & le
prodige,
D'un préjugé frivole écartant le prestige;
Egalant vôtre sexe aux Ecrivains fameux,
Trouvâtes l'art de peindre & de penser
comme eux:
Puisqu'il est des bienfaits accordés au Génie
Qui peut les disputer à l'Auteur de Cénie?

Toi qui presque en naissant instruit dans
l'art des Vers
Passes rapidement à des succès divers,
Ami, qui jeune encor entrant dans la car-
riere
Déja loin de tes pas as laissé la barriere,
Marmontel, de ce Roi si cher à ses sujets
Ta voix s'est consacrée à chanter les bien-
faits,

(a) M. Duclos a été nommé Historiographe du
Roy.

Pourſuis-donc, & bientôt les eaux Aganippides
T'offriront ſur leurs bords les fruits des Heſperides;
Ce n'étoit point à toi de craindre un triſte oubli
Partage d'un Rimeur dans la foule avili.

Qu'ai-je dit ! Ce métal eſpoir d'un Mercenaire
Des enfans des neuf ſœurs ſeroit-il le ſalaire ?
Qu'importe le Potoze à qui l'honeur ſuffit,
L'honeur, l'unique objet des travaux de l'eſprit.
C'eſt à la gloire ſeule à fixer leur hommage
Et l'amour des beaux arts ne veut aucun partage;
Si le cœur qu'il poſſede éprouve d'autres feux
Cet amour ſe diſſipe, & s'éteint devant eux,
Par quel égarement aux champs de Theſſalie
Phebus va-t'il flétrir ſa grandeur qu'il oublie !

Foible & vulgaire amant, aux fers de la Beauté
Il court offrir ſon cœur ſous le joug enchanté ;
Rempli de vains déſirs dont ſa gloire murmure :
Il immole a *Daphné* Le Pinde qu'il abjure ;
La Nimphe cependant ingrate & ſans pitié
Voit le Dieu des Talents près d'elle humilié.
De ſes refus conſtans il s'offenſe, il s'irrite ;
Il ſuit avec ardeur l'amante qui l'évite ;
Il eſt prêt de l'atteindre, il s'élance, & ſa main
Ne touche qu'un Laurier qui s'éleve ſoudain.
Digne bienfait des Dieux! la fille de Pénée
N'offre plus que cet arbre à ſon ame étonnée :
Il reconnoît alors à quelle folle ardeur
Une aveugle foibleſſe avoit livré ſon cœur
Et ce Laurier ſi cher aux filles de Mémoire
En le rendant à lui le rappelle à ſa gloire.
Imités ce retour, vous qu'il daigne inſpirer,
Vous que de vains objets s'efforcent d'égarer.

Mais ſur tout gardez-vous de ce culte pro-
fane
Qu'uſurpe l'opulence & que l'honeur con-
damne,
Et ſi quelques deſirs vous portent vers Plu-
tus
Songez qu'il fut toujours ennemi des Ver-
tus.
Ce vil encens qui fume aux pieds de la
Fortune
Eſt toujours allumé par une main com-
mune.
Eſt-ce à vous qui devez des leçons aux
mortels
D'approcher de ſon temple & d'orner ſes
Autels ?
D'un imbecille Peuple adorant les caprices
Imitant ſes travers, ſa baſſeſſe, ſes vices
Irez vous préférer Eſclaves corrompus
Les jardins de Ninive à ceux d'Alci-
nons ? [a]
L'Olivier autrefois dans la plaine Olimpique
Excita ſeul des Grecs la valeur héroique;
Quelle honte pour vous ſi moins ſages
moins grands

[a] Odiſſée Liv. 8.

l'ouvrage, du genre. Et ce petit Poëme ne nous paroit que trop bien conduit, que trop ingénieux, que trop bien fait, pour le genre.

D'ailleurs l'Auteur a sçû varier son stile. On remarque dans la Pipe Cassée bien des traits qui sont simples, naturels sans être bouffons.

Tout le Monde ne peut pas naître
Prince, Marquis, Richard, ou Maître:
Mais chacun vit de son métier;
Vive celui de Maltôtier!

. . . .

Romains, qu'êtes-vous devenus!
Vous à qui les mœurs les vertus
Servirent long-temps de parure.
Amis de la simple Nature,
Le Luxe idole de Paris
Etoit l'objet de vos mépris.

Le Burlesque recommence bientôt.

C'est ce qui cause que Françoise
Pour avoir l'air d'une Bourgeoise
Vient de se donner un Jupon
De Satin rayé sur Côton.

LETTRE XV.

Paralelle de Catilina & de Rome sauvée.

CATILINA vient d'exciter, Monsieur, autant de troubles & de factions dans la République des Lettres, qu'il en fit naître autrefois dans la République Romaine. Deux Poëtes tragiques, les plus grands, sans contredit, que nous ayons aujourd'hui, dont l'un est déja placé par la voix publique entre Racine & Corneille, ont traité ce sujet si célébre. M. de Crébillon nous a donné, il y a deux ans, son Catilina que toute l'Europe attendoit avec empressement ; & l'on vient de jouer celui de M. de Voltaire, sous le nom de *Rome sauvée*. Chacune de ces deux piéces a ses partisans, & par conséquent chacune a aussi ses critiques outrés ; car c'est le caractère de la partialité, de donner toujours dans les excès. Elles m'ont paru très-propres à être le sujet d'un paralelle intéressant. Je ne le commencerai point par des extraits détaillés. On n'en

doit faire, je crois, que des Ouvrages, qui ne méritent pas d'être lûs tout entiers, & qui gagnent à être abregés. Je n'écris que pour les personnes qui ont vû Catilina & Rome sauvée. Les autres, à plus forte raison, ne liront point ce Paralelle.

Bien des gens me désaprouveront sans doute, & trouveront que je dis mon sentiment avec trop de liberté. Cependant j'ai eu soin d'y joindre toujours la raison, sur laquelle je le fonde, & je suis bien éloigné de donner mon sentiment pour une décision. Mais comme on aime à prendre le ton décisif, j'avertis, à l'exemple d'un Auteur moderne, que l'on doit supléer les *je crois, ce me semble*, &c. par-tout où je ne les ai point mis, parce qu'ils refroidissent le discours, & que ces sortes de discussions ne sont déja que trop froides par elles-mêmes.

Quoique le sujet des deux Tragédies soit le même fond, il a été présenté sous deux points de vûe différens, ainsi que l'annonce la différence de Titres. Dans la Tragédie de M. de Crébillon l'intérêt principal tombe sur Catilina; M. de Voltaire a pris

une autre route, & a cherché à intéresser pour le salut de Rome. Il reste à examiner lequel de ces deux intérêts est le plus naturel, le plus patétique, & le plus théatral? Les malheurs d'une nation entiere sont-ils plus propres à exciter la pitié que ceux d'une seule personne? Cette question a du moins le mérite de la nouveauté, & si elle étoit approfondie, elle pourroit guider ceux qui travaillent pour le Théâtre dans le choix des sujets, & dans la maniere de les traiter. Comment, dira-t-on, pouvez-vous mettre cela en question? N'est-il pas évident, qu'un grand nombre de malheureux doivent faire plus d'impression qu'un seul? Mais il ne faut pas perdre de vûe, qu'il ne s'agit ici que des actions Théâtrales, & je trouve qu'il est plus naturel, plus patétique, & plus convenable au Théâtre de jetter l'intérêt sur un seul personnage, que sur une ville ou sur une nation entiere?

1°. Les choses que l'on met sur la Scène, sont d'autant plus intéressantes, qu'elles se rencontrent plus souvent dans le cours de la vie, & que l'on

peut plus aiſément en faire l'application. Or il eſt bien plus commun de voir un homme plongé dans d'affreux malheurs, que des révolutions d'état. Elles ne peuvent intéreſſer vivement, que les peuples qui ſont ſouvent expoſés à de ſemblables événements.

2°. Un homme qui eſt malheureux tout ſeul nous touche beaucoup plus, que s'il l'étoit avec toute ſa patrie, parce qu'il eſt en effet bien plus malheureux lorſqu'il l'eſt ſeul. Plus un malheur eſt ſingulier, plus il eſt grand; & cela eſt ſi vrai, que l'on dit tous les jours, lorſque l'on veut exprimer que l'on a eu quelque grand malheur, ce ſont de ces choſes qui n'arrivent qu'à moi.

3°. Les choſes vraiment Théâtrales ſont celles que l'on peut mettre en action. Or les malheurs qui arrivent à un grand nombres d'hommes, ne ſçauroient être repréſentés ſur la Scène; cela me rappelle le projet extravagant de ce rimeur, qui avoit choiſi pour ſujet de tragédie, la Tribu de Benjamin & le maſſacre de 170000 hommes.

Les Auteurs plus éclairés, qui ont traité des sujets aussi généraux, ont été obligés de les particulariser en quelque sorte, & de mettre le principal intérêt sur quelques-uns de leurs personnages. C'est ainsi que dans *Venise sauvée* l'on ne peut être ému que pour Belvidera, pour Dom Pedre, & même pour Jaffier. Ainsi Ciceron & Cesar sont les Rôles les plus intéressans de Rome sauvée, & le Spectateur ne songe guère à la conservation de la République Romaine.

De la différence des titres & des objets, suit naturellement celle des caractères que Mrs de Crébillon & de Voltaire ont donné à leurs personnages. L'un s'est attaché sur-tout à représenter Catilina comme un génie vaste, profond, quelquefois injuste par ambition, & s'est bien gardé de lui faire commettre des forfait énormes qui le rendissent absolument incapable d'émouvoir. Dans *Rome sauvée* au contraire, Catilina assassine son propre beau-pere, qu'il accuse ensuite au Sénat. M. de Crébillon donne à Ciceron de la défiance & de la timidité. C'est un des reproches que lui

fait Catilina, & c'est aussi l'idée que nous avons de ce fameux Orateur d'après ses Ouvrages mêmes, & ce que les Historiens nous disent de son caractère. Le Ciceron de M. de Voltaire a toujours beaucoup de hardiesse & de fermeté; il l'emporte en cela même sur Catilina, que l'on fait avoir eu toute la pétulence d'un jeune homme & d'un soldat. Il faut convenir que Ciceron n'a pas manqué de courage dans cette occasion, mais il n'est pas vraisemblable qu'il ne lui soit échapé quelques traits de cette foiblesse qui lui étoit si naturelle, & qui a été si nuisible à Milon. On me répondra, que les Catilinaires prouvent toute la véhémence de Ciceron, & qu'il étoit juste de lui conserver le ton qu'il a eu en effet. Mais n'étoit-il pas plus à propos de distinguer les lieux? c'est seulement dans le Sénat, que l'Orateur s'est déchaîné contre l'ennemi de sa patrie; & il est bien plus facile à un homme, qui est né sans courage, de pérorer avec force en public, que de soutenir le même ton tête à tête avec son adversaire. Enfin introduire sur la scène Ciceron qui, au milieu des

Conjurés, les traite, ainsi que leur Chef, avec le plus grand mépris, n'est-ce pas changer entierement les caractères de Ciceron & de Catilina? Si l'on pouvoit admettre que le premier, quoique né foible, eût osé tenir de pareils propos, comment imaginer que le dernier, né violent, ait eu la patience de les entendre. Un homme à qui les crimes coutoient si peu, auroit-il hésité à punir un téméraire, qui venoit l'insulter gratuitement, & cela dans le lieu même, où Catilina fait ses complots; dans l'instant où il rassemble ses factieux. Il est vrai que Ciceron est toujours environné de Licteurs, gardes ordinaires des Consuls; mais qu'auroient pû faire trois ou quatre hommes chargés plutôt qu'armés de faisceaux, contre une troupe de Conjurés aguéris, qui ont fait depuis longtems des préparatifs, & qui touchant au moment de la révolution, n'ont plus rien à ménager.

Ce n'est pas que le Ciceron de M. de Voltaire n'ait de grandes beautés, mais elles sont presque toujours déplacées. Les choses fortes qu'on lui fait dire, prodiguées dans les trois

premiers Actes, se trouvent épuisées au quatriéme dans le seul tems où elles étoient nécessaires. Ciceron dans tout le reste de la piéce est plus grand, plus patétique, en un mot, plus Ciceron que dans le Sénat; aulieu que M. de Crébillon lui a donné à la vérité moins de traits frappants, mais les a mieux placés, & lui a réservé plus de mâle éloquence dans l'assemblée des Sénateurs; ce qui est plus conforme à la vraisemblance & à l'histoire. J'aime beaucoup la maniere dont il parle des entreprises de Catilina:

» Qui toujours coupable & toujours impuni
» Veut.... ce que n'eût osé l'Univers réuni,
» Subjuguer les Romains! &c.

Vous me saurez gré aussi de vous rapporter quelques traits du Ciceron de Rome sauvée; c'est, je vous l'ai déja dit, un des Rôles, qui a plû davantage. On a entendu avec plaisir cette réponse de Ciceron aux reproches que Catilina lui faisoit sur sa naissance:

» Dans ces tems malheureux, dans nos jours corrompus,
» Faut-il des Noms à Rome? Il lui faut des vertus.

On a volontiers passé la construction un peu forcée des vers suivans en faveur de la pensée.

» Mon nom commence en moi, *de votre honneur jaloux*
» Tremblez que votre nom ne finisse dans vous.

On a encore applaudi universellement au parti que prend Ciceron au dénouement, de confier à *César* le commandement des troupes qui devoient marcher contre les Conjurés, persuadé que c'étoit le seul moyen de s'assurer d'un homme tel que César. C'est ainsi que l'on traite avec les grandes ames.

Ces traits ont fait d'autant plus d'impression, qu'ils ont été rendus avec toute l'énergie dont ils étoient susceptibles par un homme de beaucoup d'esprit, qui joint au ton le plus patétique, l'éloquence du geste, sans jamais recourir à l'affectation du déclamateur & du Pantomime; & qui possédant le genre tragique dans lequel il a travaillé lui-même avec succès, joue supérieurement dans le haut comique, & semble fait pour repré-

fenter naturellement les Rôles d'un parfait honnête homme. On pourroit dire de lui ce que Ciceron disoit de l'Acteur Roscius. *Est ne quisquam purior, humanior?*

Nous avons une si grande idée de Ciceron, que tous les portraits que l'on nous en fait, quelques beaux, quelques ressemblants qu'ils soient, nous paroissent toujours au-dessous de l'original. Pour Caton, il a été représenté fidélement dans les deux piéces, toujours grave, toujours austére, & par-là peu intéressant. Un homme qui n'a point de passion ne sauroit en inspirer.

Dans Rome sauvée, Catilina aime Aurelie, fille de Nonius, Républicain attaché au Consul. Le Catilina de M. de Crébillon aime Tullie, la fille du Consul-même, ce qui offre un combat de passion encore bien plus frapant. Tullie & Aurelie sont toutes deux filles de Républiquain, ont également l'ame républiquaine, & tachent de sauver à la fois leur amant & leur patrie; en un mot, elles ont le même caractère. Mais celui d'Aurelie a le défaut d'une copie qui est toujours plus foible.

Comme l'amour ne peur avoir dans ce sujet que le second Rôle, & qu'il y est nécessairement subordonné à l'ambition, les deux intrigues ne sauroient exciter une pitié fort tendre. Pour réparer autant qu'il étoit possible le défaut de sujet, M. de Crébillon y a introduit *Fulvie*, femme violente qui, confidente de Catilina & jalouse de Tullie, se déguise en esclave, & va découvrir au Consul la Conjuration. Ce nœud est très-naturel, il est aussi conforme à l'histoire. C'est un esclave qui a accusé Catilina & ses complices. M. de Crébillon a conservé l'historique, & a sçû en tirer une intrigue Théatrale, en faisant paroître dans une Tragédie, une femme déguisée en homme; il a hazardé une chose entiérement neuve; mais c'est une de ces hardiesses heureuses, qui sont la marque d'un grand génie, & qui servent à étendre la carrière des talens.

Il y a encore dans les deux Tragédies dont je vous entretiens une différence considérable dans les Rôles. Chacune en a un qui lui est propre, & qui a beaucoup contribué à son suc-

cès. Le Grand Prêtre Probus peut au moins balancer le César de Rome sauvée, il suffiroit même d'opposer à ce dernier surnom l'Ambassadeur des Gaulois qui les peint d'une maniere si belle & si flatteuse. A l'égard du stile, on reconnoît Monsieur de Crébillon & Monsieur de Voltaire. Leurs Muses ont conservé tout le feu & tout l'agrément de la jeunesse. On pourroit même reprocher à M. de Voltaire d'être quelquefois trop épique.

Ce Pilote égaré
Présente à tous les vents un flanc mal assuré.

MONSIEUR,

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XVI.

Réponses aux Observations, &c.

De même que les bons Ouvrages sont toujours critiqués, les meilleures critiques sont aussi celles

qui font naître le plus de réponses.
Il étoit réservé à l'Auteur de l'*Esprit des Loix quintessentié*, de se déchaîner à son aise, & de se faire un trophée du silence de M. de M. & du Public. Ce merveilleux Ecrivain, ce Critique si spirituel a raison de défier tout le monde de lui répondre ; il pouvoit faire mieux encore, & défier de le lire. On avoit déja répondu à M. l'Abbé de la Porte dans une brochure intitulée *Apologie de l'Esprit des Loix*, ou *Réponses aux Observations*. On a senti que ces prétendues Réponses n'étoient point suffisantes, & l'on vient d'en hazarder de nouvelles, qui sont les mêmes au fond, qui ne contiennent rien de nouveau, & qui prouvent de plus en plus l'importance des observations. Les premieres Réponses étoient plus étendues, & embrassoient un plus grand nombre d'objections ; les dernieres sont superficielles. Voulez-vous sçavoir comme on y répond à ce qu'observe M. l'Abbé de la Porte, sur les raisons qui empêchent la Religion Chrétienne de faire de grands progrès à la

Chine ? *Cette considération*, répond-t-on, *peut avoir un certain poids ; mais celles de l'Auteur en sont-elles moins solides ?* Je vous prie, Mr, de remarquer aussi le défaut essentiel de ces Réponses. On y répond presque partout par des morceaux de l'Esprit des Loix. Mais M. l'Abbé de la Porte a prétendu que cet Ouvrage étoit rempli de contradictions ; ainsi ce n'est pas répondre, c'est ajoûter aux observations, c'est les confirmer, lorsqu'il faudroit les détruire. Vous remarquerez encore quelques termes hazardés ; & je ne crois pas que l'on puisse dire *les menues pratiques* de la Religion.

LE GOUVERNEUR,

COMEDIE.

TOUS les sujets de Comédie ne sont pas épuisés. Les ridicules qui se reproduisent tous les jours sous de nouvelles formes, fournissent une ample matière aux Auteurs Dra-

matiques. A la vérité, on ne dit plus comme du tems de Moliere. *Voiturez-nous les commodités de la conversation; apportez-moi le Conseiller des graces*, &c. Mais le nouveau jargon qui s'est introduit parmi les gens du bel air, est-il moins digne d'une correction théâtrale? C'est pour fronder cet impertinent Neologisme, que M. le Cheval. de la Morliere a fait sa Comédie du *Gouverneur*. Il eut été à souhaiter, que l'Auteur eût pû convertir tous les Neologues; mais sa Pièce n'est pas resté assez longtems sur le Théâtre, pour produire un si merveilleux effet. Si nous ne nous corrigeons pas de certains travers, c'est notre faute. Pourquoi ne pas assister aux leçons de ceux qui veulent nous instruire?

Je n'entrerai point dans le détail de cette Pièce. Il me suffira de dire que les deux principaux personnages sont un Fat & une petite Maîtresse, aussi ridicules par leur langage, que méprisables par leur conduite. Le Gouverneur & son Disciple contrastent avec le Marquis de Brillanville & la Comtesse de Folincourt. On

n'est pas étonné d'entendre un Pédagogue débiter de la Morale, mais on est un peu surpris de trouver un Caton sententieux dans la personne du jeune Comte Colisan. On seroit presque tenté de regarder cet aimable Seigneur comme un être imaginaire. Cela ne fait pas l'éloge de notre nation ; mais ce qui doit nous faire plus rougir,, c'est le peu
,, de succès qu'a eu parmi nous la
,, Comédie de M. de la M. Il est vrai
,, qu'il n'y avoit à la premiere Re-
,, présentation de sa Pièce, que des
,, gens envieux & incapables de tout,
,, qui semblables à ces vils oiseaux
,, de la Grece, ne sont à craindre,
,, que par leur multitude & le bruit
,, de leurs croassemens ; tels étoient
,, les Spectateurs de cette infortunée
,, Comédie. M. de la M. remarque
,, encore, qu'il se trouvoit en concur-
,, rence avec des succès aussi singu-
,, liers pour le présent, que pour l'a-
,, venir.,, Comme tout le monde n'entend peut-être pas de quelle concurrence on veut ici parler, il est bon d'avertir qu'il s'agit de la Tragédie de Varron, qu'on applaudissoit

aux François, tandis qu'on siffloit indécemment le *Gouverneur* aux Italiens.

L'Auteur voyant qu'il avoit à lutter contre des *ennemis* & des *enthousiastes*, crut qu'il étoit à propos de retirer sa Piece du Théâtre au moins pour le moment; car il a dessein de la faire reparoître dans des circonstances plus heureuses. „ La voilà „ donc, dit-il, soustraite à la sotte „ prévention de l'imbécile vulgaire, „ pour être soumise au jugement „ impartial de l'homme de goût, en „ un mot au grand jour du cabinet, „ qu'on ose dire qu'elle peut ne pas „ apprhéhender, mais qui est l'écueil „ fatal des succès éphémères, con„ tre lequel toutes les illusions théâ„ trales viennent se briser sans re„ tour. „

Cette Comédie va devenir une Pièce de cabinet, & l'Auteur pendant sa vie aura l'avantage de figurer parmi les illustres morts. Cela ne vaut-il pas mieux que de se voir applaudi par l'imbécile Vulgaire? Si les Auteurs étoient raisonnables, ils préféreroient aux applaudissemens tu-

multueux du Parterre, les éloges qui se donnent secretement dans le Cabinet. Mais il paroît que M. le C. de la M. lui-même, seroit charmé d'entendre ce bruit flateur, dont on n'a point encore étourdi ses oreilles.
„ Peut-être goûtera-t-il cette satis-
„ faction, lorsqu'on aura vû s'écrou-
„ ler ces goûts passagers & inconsé-
„ quens, cette fureur de miseres
„ notées, ouautres farces semblables,
„ que le bon goût foule aux pieds
„ tôt ou tard.... Le Public, pour
„ son propre intérêt, ne devroit
„ point exiger d'eux (des Comédiens
„ Italiens) de basses momeries, d'in-
„ sipides Vaudevilles, qui déshono-
„ rent également & le talent de ceux
„ qui les jouent, & le goût de ceux
„ qui s'y amusent.„

Des goûts s'écrouler ! Est-ce le Marquis de Brillanville qui parle de la sorte ? Non, c'est M. de la M. Comment ces traits peuvent-ils échapper à un homme, qui se donne pour un frondeur impitoyable du Neologisme ? Après tout, les Prédicateurs se livrent quelquefois aux excès qu'ils condamnent en chaire.

On peut dire la même chose des Auteurs Dramatiques. Comme M. le C. de la M. n'écrit qu'en Prose, il n'est pas surprenant, qu'il soit de mauvaise humeur contre les *Miseres notées* & contre les Vaudevilles.

Celui qui a fait un Ouvrage, doit mieux le connoître que personne : voilà pourquoi, en rendant compte de la Comédie du Gouverneur, j'ai rapporté non pas le sentiment du Public, mais celui de l'Auteur. Corneille disoit librement ce qu'il pensoit de ses productions. M. de la M. agit avec la même franchise, & il déclare dans un Avertissement de quatre pages & de quatre phrases, que sa Pièce ne méritoit pas un traitement si rigoureux. Je me donnerai bien garde de ne pas soucrire à la décision d'un homme, qui est en possession de juger en dernier ressort tous les Ouvrages Dramatiques qui paroissent depuis quelque tems.

TABLE DES MATIERES.

Fin de la Table.

